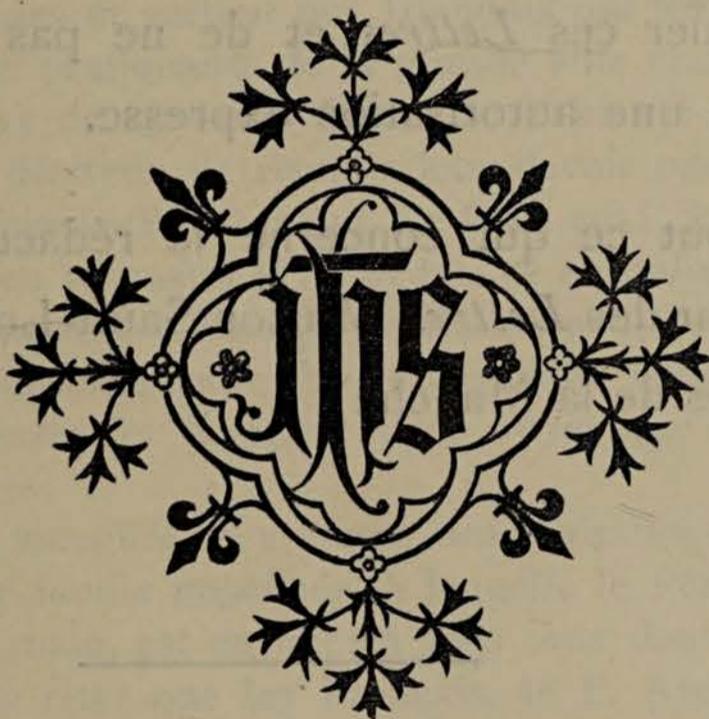


A. M. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXVII. — N° 2. Novembre 1908.



Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Héliier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat.

Apostolat près des Européens à Chang-Hai.

16 avril 1908.

LES Pères Arnaud et Kennelly sont très occupés à Yang-king-pang pendant la Semaine-Sainte, tant avec les paroissiens chinois qu'avec les Européens. La majorité de ces derniers, s'ils ne sont pas de langue anglaise à proprement parler, usent de préférence de cet idiome. Ce sont des Portugais-Macaïstes, des Japonais, des cosmopolites d'Allemagne, d'Italie et d'ailleurs. Évidemment il y a aussi les Anglais catholiques et surtout des Irlandais qui forment comme le fond des chrétiens pratiquants de la grande ville chinoise.

Grâce au concours de quelques Pères de Zi-ka-wei et même de Zô-sé, les chrétiens désireux de remplir leur devoir pascal pourront se confesser 1° en chinois (PP. Arnaud, Le Gall, etc.); 2° en japonais (P. Tsetsihassi); 3° en allemand (P. Twrdy); 4° en italien (P. Rossi); 5° en anglais (PP. Arnaud, Kennelly, Le Gall, Twrdy, etc.). A Hong-k'eu les Pères peuvent aussi confesser en portugais. Tous évidemment peuvent aussi confesser en français. Vous voyez que les pécheurs n'ont guère d'excuses.

Le P. Arnaud a inauguré le système des invitations *personnelles* aux Européens: une feuille imprimée, à laquelle le Père ajoute toujours un mot de sa main, est envoyée à tous ceux dont l'adresse est connue; et, pour ne citer que les Français, le P. Arnaud a eu les noms de plus de deux cents résidents, dont la majeure partie nous ignorait. Priez Dieu, par N.-D. de Lourdes, de bénir cet apostolat près des Européens, apostolat dont les Chinois eux-mêmes tireront, grâce à l'exemple, le plus grand profit.

11 mai. — Pendant le mois de Marie, en plus des sermons faits à la messe de 9 heures le dimanche, alternativement en anglais par le P. Kennelly ou le P. Arnaud, et en français par le P. Arnaud, chaque dimanche il y aura un sermon sur la T. Ste Vierge, prêché le soir à 6 heures. Le P. Haouisée a commencé le 3 mai, et il prêchera en français les dimanches 17 et 31; le P. Horan prêchera en anglais les dimanches 10 et 24. Vous le voyez, on pousse l'apostolat près des Européens, et la mission de Pâques qui a bien réussi, prouve qu'il y a beaucoup à espérer de ce côté.

Visiteurs à Zi-ka-wei.

M. Beau, gouverneur-général de l'Indo-chine, qui rentre en France par le transsibérien, est arrivé à Chang-hai ce matin, 5 mars; il en repart ce soir. Cet après-midi, accompagné du commandant de l'*Alger*, M. Fournier, du vice-consul et de quelques autres personnages, il est venu dans l'automobile du Dr Fresson, voir Zi-ka-wei. Sa visite a été très rapide: Zi-ka-wei, le collège, le Seng-mou-yeu (Auxiliatrices), il a tout parcouru fort rapidement; il n'a fait que se présenter à la porte de T'ou-sé-wé et écouter pendant quelques minutes la fanfare: on s'était mis sous les armes et on avait tout sorti pour recevoir Son Excellence, mais le temps pressait. Je ne sais l'impression produite par cette visite un peu précipitée.

* * *

Le 17 octobre 1908, Zi-ka-wei a reçu la visite de Son Altesse Impériale le prince Yu-lang, vice-président du Tribunal de l'Intérieur, membre de la famille régnante, neveu de S. M. l'Empereur. Il se trouvait de passage à Chang-hai, se rendant à Amoy avec le Gouverneur de Ghirin, S. E. le tao-tai Leang Touen-yen, pour y saluer au nom de Sa Majesté Impériale la flotte des États-Unis.

Connaissant de réputation l'Observatoire de Zi-ka-wei, il témoigna le désir de l'aller visiter. Il se fit donc annoncer samedi 17 octobre, et vint vers trois heures après-midi, seul avec quelques mandarins et secrétaires, car le tao-tai Leang Touen-yen avait été retenu à Chang-hai par ses compatriotes de Canton qui voulaient le fêter.

Le R. P. Recteur, accompagné des PP. Étienne Zi et Scherer, reçut le Prince à son arrivée et tout aussitôt le conduisit au Sen-mou-yeu. On lui fit visiter les ateliers de broderies et de dentelles devant lesquelles Son Altesse s'extasia non sans raison. Il remarqua à l'« Étoile du matin » l'habileté des élèves à dessiner et à jouer du piano. L'école des sourds-muets le jeta dans l'étonnement. Voyant avec quelle facilité les petits infirmes répondaient en écrivant au tableau noir aux questions posées par la maîtresse au moyen des doigts, il crut que les enfants n'étaient pas sourds. Il les interrogea donc, n'en obtint aucune réponse et se rendit à l'évidence. Le Prince s'émerveillait qu'on parvînt à enseigner à ces sourds-muets les caractères chinois.

A l'Observatoire, ce furent les PP. de Moidrey et Gauthier qui firent les honneurs de leur établissement, le Directeur, le P. Froc, se trouvant en retraite. Là le Prince prit un intérêt particulier à chaque détail, demandant quel était l'usage des divers instruments, baromètres, thermomètres, pluviomètres, lunettes, anémomètres, sis-

mographe. De lui-même le noble visiteur rappela le souvenir de nos anciens Pères et manifesta son admiration pour ces savants qui illustrèrent, aux siècles passés, la Cour de Pékin. Quand, après la visite terminée, on lui offrit un goûter, toujours à l'Observatoire, il revint sur l'œuvre scientifique des Jésuites de Pékin, et il fut heureux d'apprendre qu'en mai 1910, nous allions célébrer le deuxième centenaire de la mort du fameux P. Mathieu Ricci. — Bien qu'il fût déjà tard, on tint à ce que l'Impériale Altesse visitât au moins sommairement, l'orphelinat de T'ou-se-wé. Les enfants le reçurent militairement. La fanfare lança en son honneur une marche brillante, et le Prince, pressé par le temps, passa rapidement par l'imprimerie et l'atelier de peinture. Il avait peine à en croire ses yeux.

Quand on lui présenta le portrait de l'Empereur Koang-Siu, le Prince fit cette déclaration jusqu'alors inouïe: « Ce n'est pas le portrait de Sa Majesté! » On lui demanda alors de nous procurer une photographie de l'auguste Souverain: « Jamais, dit-il, l'Empereur n'a été photographié; et le portrait généralement répandu sous son nom est simplement celui d'un *lama* fameux du Thibet! » Le portrait de l'Impératrice douairière fut reconnu par contre tout à fait authentique. Sur la demande du P. Richard, le Prince promit d'envoyer sa photographie pour qu'on en fasse une reproduction agrandie en crayon noir. — Un autographe de Paul Siu (Zi-Ko-Lao) provoqua l'admiration du prince Yu-lang, et lui inspira quelques vers qu'il composa et envoya quelques jours plus tard avec une lettre de félicitations et de remerciements au Directeur de l'Observatoire et au R. P. Recteur. Vers six heures Son Altesse montait en automobile et rentrait à Chang-hai.

Trois jours plus tard, M. Dang, Vice-Président du tribunal de commerce (à Pékin), en congé de deuil pour deux ans par suite de la mort de sa mère, et remplissant pendant ce temps, la charge de Directeur de l'*Imperial Polytechnic College* de Nan-yang, près de Zi-ka-wei, est venu faire visite au R. P. Recteur. Ce mandarin de marque est en bonnes relations avec nous, car vous savez que les PP. Scherer et Ancel professent au Collège. Le Père et le fils de M. Dang vinrent avec lui ce jour-là et ils dînèrent à Zi-ka-wei. En mai prochain, son deuil étant terminé, M. Dang retournera à la Cour, où on lui rendra sa charge, à moins qu'il n'obtienne un emploi plus élevé encore.

Ces visites peuvent servir beaucoup à rapprocher de nous les païens, ceux surtout que des préjugés ridicules empêchent de venir

à nous parce qu'ils ne nous ont jamais vus. Priez pour que le bien s'accomplisse par tous ces moyens. A. M. D. G.

Le 4 novembre, le célèbre explorateur suédois Swen Eddin, auteur de *Vers la Ville Interdite (Lhassa)*, s'est fait présenter au R. P. Recteur, qui a été heureux de faire sa connaissance. Cet homme a traversé le Thibet et a retiré de ses voyages d'utiles et intéressants enseignements pour ce qui concerne les études asiatiques.

Depuis plus d'une semaine, Zi-ka-wei a reçu plusieurs fois la visite d'un savant français, M. Pelliot, sinologue spécialisé dans les inscriptions lapidaires. Il a eu avec le R. P. Recteur de longues conférences; et le P. Mathias Tsang est venu de Tong-ka-dou pour entretenir sur un sujet qu'il a déjà personnellement travaillé, le chercheur sérieux qu'est M. Pelliot.

Au chantier de l'église de Zi-ka-wei.

5 mars 1908.

Vendredi dernier, dans la matinée deux petits ouvriers maçons sont tombés d'une hauteur d'au moins dix à douze mètres. Ils travaillaient à la rosace du transept, du côté de l'Epître. Ils étaient chargés de recevoir et de porter le mortier que d'autres apprentis hissaient d'en bas. Un des deux voulut saisir le seau rempli de mortier. En bas les enfants pour s'amuser faisaient remuer la corde. Lui se penche, croit saisir la corde, perd l'équilibre et tombe dans le vide. Son camarade le voit et s'élançe pour le rattraper, mais lui aussi tombe et vient se jeter en bas la tête sur une brique qui lui fait une fente horrible au crâne. L'autre se relève, marche un peu, n'a aucune blessure apparente, mais dit souffrir beaucoup un peu dans tout le corps. Le P. Bonay, averti immédiatement, vient avec le F. Infirmier; enseigne en quelques mots le nécessaire pour le Baptême et baptise sous condition les deux enfants. Celui qui avait le crâne fendu est mort quelques instants après. L'autre a été transporté à l'hôpital Sainte-Marie. Il se trouvait que cet enfant savait pas mal de doctrine: il avait étudié les livres et les prières dans une petite école que le P. Scherer avait autrefois installée pas loin d'ici pour les païens et où une religieuse Présentandine venait tous les jours enseigner. Pour lui tout a donc été plus facile et plus sûrement fait. Le Dr Fresson ne pouvant améliorer son état, s'est décidé à faire une opération et s'est trouvé devant un cas extrêmement rare et intéressant: le foie était déchiré, coupé. La déchirure a été recousue et le petit maçon dont le ventre n'est pas encore entière-

ment recollé va de mieux en mieux et son rétablissement est simple affaire de temps. Nous avons été le voir à l'hôpital. Près de lui était son patron qui le veillait. Le pauvre petit n'a plus son père ni sa mère, mais seulement quelques frères et sœurs. S'il guérit, que deviendra-t-il? On tâchera de le mettre à T'ou-se-wé. Il semble bien difficile de le renvoyer au milieu des païens. Ses frères feront moins d'opposition que ses parents n'en auraient fait.

Les deux enfants faisaient partie du bataillon du P. Maujay, composé de tous les enfants, apprentis, et manœuvres qui travaillent à l'église.

Tous les dimanches le P. Maujay les réunit à T'ou-se-wé, joue avec eux et les occupe depuis deux heures jusqu'à cinq heures. Le matin le P. Scherer les conduit à la messe paroissiale; et ce n'est pas un spectacle banal, paraît-il, que de voir le P. Scherer se promenant au milieu de ces 30 à 40 petits bonhommes qui causent, crachent, se détournent, s'amuse et ne savent pas encore très bien ce qui se passe devant eux, il les exhorte, les gourmande, fait les gros yeux à celui-ci, donne une tape à celui-là... et finalement tout le monde est content, les gamins surtout, un peu surpris d'abord, puis vite heureux qu'on s'occupe ainsi d'eux. Puisse tout cela les préserver pour quelque temps au moins, et profiter au salut de leur âme, sinon pour tous au moins pour quelques-uns.

Dimanche dernier, le P. G. Maujay a organisé une loterie. Ils sont venus une cinquantaine. Chacun a eu son lot, les plus assidus deux lots: vieux habits, souliers, jouets, etc. — Et maintenant quand ils nous rencontrent, ils sont tout changés: leur figure s'épanouit, et très simplement ils nous disent bonjour ou viennent causer avec nous.

Changements à l' « Aurore ». — (Du R. P. Allain.)

Université l' « Aurore », 31 août 1908.

L'en-tête de cette feuille vous dit à quelle enseigne je suis logé. Je croyais en avoir fini avec la vie de collègue et je me figurais sans peine qu'on me laisserait à mes courses et à mes petits catéchismes. Mais un mot du R. P. Supérieur a brisé net: « Je vous ai désigné pour être Préfet de l'Aurore. » Je l'entendais comme prémices de mes vacances. Bientôt le *Status* était enregistré, promulgué. Il est bien clair que je n'avais rien à dire. Et pourtant!... Heureusement l'obéissance coupe court à tous les « mais » et les « pourquoi ».

L' « Aurore » devient externat et s'installe comme elle peut dans des bâtiments inachevés, non loin de l'hôpital catholique, à deux pas de l'usine d'électricité française. Jusqu'ici mes repas m'étaient

servis de l'hôpital ou j'allais à Saint-Joseph. Ce matin, en rentrant de la messe, j'ai vu la cheminée de la cuisine fumer : à partir de midi le provisoire est fini de ce côté. D'ailleurs c'est tout juste si nous serons prêts à recevoir les élèves le 15 septembre.

La responsabilité que j'ai dans l'œuvre fait que la résolution prise me réjouit au plus haut point. Pensez donc à ce que peut être un internat païen avec des élèves de 15 à 25 ans ! D'ailleurs moi-même, petit externe de Vannes durant mes heureuses années de collège, il m'en est resté un faible pour les externats... Bref, le personnel seul est interne, à l'exception de quelques professeurs chinois et anglais.

Nous ne changeons rien au programme. Nous le parcourrons seulement d'un pas plus modéré, en quatre ans au lieu de trois. Surtout gardez-vous bien de croire que le titre de l'École soit réalisé suivant la conception que vous vous faites d'une Université. Nous restons jusqu'à présent dans l'élémentaire sur toute la ligne. C'est tout au plus (encore en restons-nous aux vœux), l'aurore d'une Université. Pour aller plus loin, il nous faudra des recrues, de temps en temps quelques spécialistes. Si, par exemple, nous réussissons cette année, nous aurons besoin, l'an prochain, d'un maître en philosophie et d'un professeur de droit (ce pourrait être le même); et ceux qui s'y prépareraient auront à s'occuper tout autant des applications pratiques, par exemple pour les affaires commerciales, les sociétés, les banques, etc. Il en sera de même pour les sciences où l'on demande, dans le moins de temps possible, la formation d'un homme un peu complet dans quelque branche. De cette façon nous nous imposerions. Plus tard rien n'empêcherait de donner une éducation plus ample et plus profonde. Il est à craindre que le jeune Chinois n'en comprenne pas l'importance à présent. Aussi bien, ne serions-nous pas nous-mêmes, à l'heure actuelle, préparés pour faire face à un si grand projet.

J'ignore ce que sera la rentrée, une centaine peut-être. Je souhaiterais qu'il n'y en eût pas davantage pour ce nouveau début. Le personnel est presque renouvelé. Nous acquérons le P. Guerault qui enseignera les Sciences avec le P. de Vibraye; le P. Jean-Baptiste P'é, préfet du Collège Saint-Ignace, qui sera professeur de philosophie et de français. Le P. de Mathan nous aidera grandement dans la vie de communauté et pour les examens. Pour ma part j'enseignerai l'histoire et la géographie à ceux qui savent déjà le français. Je me contenterai de l'histoire générale tout à fait moderne ou contemporaine cette année, réservant pour l'an prochain l'histoire de la Chine. Il me sera difficile peut-être de faire ressortir principalement,

d'après le programme officiel, « les bienfaits de la dynastie régnante. » Comme je compte me tenir en dehors de la politique, j'exposerai les faits et laisserai, s'il faut, les conclusions à tirer.

Priez et faites prier pour notre œuvre ici. Elle pourrait acquérir une très grande importance au point de vue apostolique, — indirectement d'abord et plus tard...

(Du P. Chevestrier.)

8 octobre 1908.

L'« Aurore » a rouvert ses classes le 15 septembre. Elle est transformée en externat et installée dans de nouveaux bâtiments à Lo-ka-wei, non loin de Chang-hai, à une demi-heure de Zi-ka-wei. Le tramway passe devant la porte.

L'« Aurore » actuelle semble pleine de promesses. La rentrée pouvait être médiocre, à cause du changement de système : cent-vingt élèves environ arrivaient dès les premiers jours. Le local dont la construction se trouve arrêtée jusqu'à preuve de vrai succès, tel qu'il est à présent, devient trop étroit. Une classe compte 48 élèves.

En ce moment il y a présents 129 étudiants. On n'en admettra plus qu'un petit nombre, au premier de l'an chinois, et ceux-là seulement que leurs connaissances en français mettront à même de suivre le cours de la classe où ils devraient entrer.

Par classe, le nombre des élèves est : Université (cours supérieurs) : 7 ; — cours préparatoire, 4^e année : 28 ; — 3^e année : 28 ; — 2^e année : 48 ; — 1^{re} année : 18.

Jusqu'ici tous les livres ont été faits ou du moins adaptés pour les besoins de nos élèves très spéciaux. Les PP. Tétéau, Perrin, L. Tsang pour la grammaire ont fait leurs ouvrages qui ont pour titres : 1^o *Fa-yu-tsin-kiai*, grammaire française : P. TSANG. 2^o *Les Mots et les Formes, Exercices variés pour l'application de la Grammaire* : P. PERRIN. 3^o *Éléments de Syntaxe* : P. TÉTEAU. 4^o *Compléments de syntaxe avec exercices de style* : P. TÉTEAU. Parallèlement, on a eu comme livres de lecture et d'explication, les recueils anonymes du P. Haouisée (faits pour le collège et en usage aussi à l'« Aurore ») avec titre : *Extraits des Écrivains français* ; — celui du P. Piet, *Morceaux choisis* indiqués pour la 4^e année. Le P. Haouisée vient de refaire son livre, qui, avec des morceaux nouveaux et une forme nouvelle, paraîtra sous son nom, gardant le même titre. — Le *Memento d'Histoire* du P. Vanara rentre aussi dans cette catégorie : il est fait pour le collège de Zi-ka-wei ; sa traduction anglaise par le P. Kennelly et l'édition chinoise qui s'imprime sont destinées à sortir de notre collège pour

aller peut-être à Nan-yang (*Imperial Polytechnic College*) ou ailleurs. En même temps qu'il est professeur, le P. de Mathan est au *status* marqué « scriptor », ce qui, dans l'espèce, signifie, je crois, qu'il composera et publiera après essai un *Cours de Mathématiques* à l'usage de l' « Aurore ».

Chaque dimanche, il y a « colles » à l' « Aurore ». Nous avons inauguré l'institution il y a quatre jours, pour le français. A 8 h. nous montions en tramway (PP. Haouisée, Vanara, Maujay et votre serviteur) et à 8 1/2 h. nous étions à nos postes de combat. Dimanche prochain, le P. Henry ira pour les mathématiques, et ainsi de suite, chacun à son tour, par ordre et espèce de matière. C'est fort intéressant.

* * *

Trois élèves du cours supérieur de l' « Aurore », après avoir étudié trois ans à notre petite Université, se sont présentés aux Examens officiels de la province de Tché-kiang. Il y avait plus de 400 concurrents. Nos trois élèves ont été reçus avec succès dans les vingt premiers et l'un d'eux a été le second de la liste.

Les vingt premiers de la liste doivent être envoyés en Amérique ou en Europe à leur choix, achever leurs études et se spécialiser. Les nôtres ont choisi la Belgique. C'est à Louvain qu'ils vont d'abord faire une année de lettres; puis ils entreront à l'Université. L'un d'eux compte se destiner aux Mines. A leur retour d'Europe, dans cinq ans, s'ils sont munis d'un diplôme, de droit ils pourront recevoir un emploi du gouvernement impérial. C'est donc leur avenir assuré, car tous les trois sont très intelligents et travailleurs. Le P. Haouisée et moi-même qui les avons eus comme élèves, en pouvons témoigner. Ils se sont embarqués samedi dernier sur la malle allemande. Priez pour que là-bas ils ne se laissent gagner que par des idées saines. Ce sont ces gens-là qui de retour en Chine, peuvent le mieux servir la cause de la religion, étant donné leur position et l'influence qu'ils acquerront.

L'Apostolat par l'éducation.

(Du P. Roberfroid aux Apostoliques de Turnhout.)

Zi-ka-wei, 17 décembre 1907.

Les œuvres de la Mission sont, grâce à Dieu, en pleine prospérité. D'abord, en plusieurs endroits les conversions se multiplient d'une manière, j'allais dire désolante; car les Pères ont beau se prodiguer, ils ne peuvent suffire à la besogne; or ils craignent que les âmes

aujourd'hui bien disposées, ne retournent demain à leurs idées de superstition et à leurs préjugés. De plus les protestants qui nous suivent partout, sont tout prêts à prendre dans leurs filets les poissons que nous ne pouvons recueillir.

Cette année, le nombre des chrétiens s'est accru de 11.215. Mais, je vous l'ai dit, plus il y a de Pères, plus il y a de baptêmes.

Au nord de la Mission principalement, la proportion entre les baptêmes et le nombre des Pères est rigoureusement exacte.

J'ai parlé des préjugés. Ils sont encore très vivants dans le cœur des païens. Beaucoup sont encore persuadés que nous arrachons le cœur et les yeux des enfants, le cœur pour en faire de la médecine, les yeux pour en faire des verres de lunettes. Voilà pourquoi il est difficile, pour ne pas dire impossible, de pénétrer dans certaines villes où les principaux habitants ont fait le serment de ne jamais laisser entrer chez eux les Missionnaires Catholiques.

Pour guérir et déraciner ces préjugés, vieux de plusieurs siècles, le meilleur remède, peut-être le seul, c'est celui d'attirer chez nous sous l'attrait d'une éducation supérieure en tous sens, l'élite de cette jeunesse païenne qui ne rêve plus que les sciences européennes.

Quand ces jeunes lettrés nous arrivent, ils apportent avec eux tout naturellement les préjugés qu'ils ont comme sucés avec le lait dans leur enfance. Aussi, grande est leur défiance, dans les premiers temps, après leur arrivée à l'« Aurore ».

Petit à petit, le contact avec les Pères leur ouvre les yeux. A la fin, ils n'ont plus peur et rient de leurs craintes premières.

Retournés chez eux, pendant les vacances, ils instruisent leurs familles qui ajoutent facilement foi aux paroles de leurs fils. Si elles ne se convertissent pas tout de suite, cela tient à d'autres raisons que vous soupçonnez.

Du reste, il y a des conversions.

Ainsi, à Noël, je vais baptiser un ancien élève de l'« Aurore », avec son petit enfant. La femme se prépare aussi au baptême. Les frères veulent aussi devenir catéchumènes, ainsi que le père et la mère. C'est une grande famille de Chang-hai. Déjà elle a enlevé les idoles de la maison et les a remplacées par des statues de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge.

Mais aussi, grande est la rage du démon contre l'« Aurore ». Depuis cinq ans qu'elle existe, elle a déjà bien souffert. Une première fois, le démon a réussi à la renverser complètement. Six mois plus tard, la Sainte Vierge, Notre-Dame de Zô-sé, nous assistant, nous avons recommencé avec l'aide des principaux notables de Chang-hai.

Un nouvel orage ne tarda pas à la menacer. Le préfet, un notable païen, dut se retirer. Tout rentra dans le calme. Il y a trois mois, la crise fut encore plus forte. Les jeunes gens voulurent fêter Confucius. On refusa, ils menacèrent de partir. On tint bon. Ils partirent presque tous. Cependant, ce n'était là qu'un accès de fièvre chaude occasionnée par l'haleine corrompue de quelques nouvelles recrues. L'accès passa, nos jeunes écervelés reconnurent leur sottise, l'un après l'autre ils vinrent, l'oreille un peu basse, demander la grande faveur d'être réadmis. Ils furent reçus, à l'exception des meneurs.

Aujourd'hui l'autorité des Pères est grande, la face aussi, comme on dit en Chine. Mais combien de temps cela va-t-il durer? A n'en pas douter, le démon a peur de notre petite œuvre. Il voudrait l'étrangler tandis qu'elle est jeune et tendre. Devenue forte, elle pourrait bien détruire, de fond en comble, sa forteresse tant de fois séculaire...

— Une petite histoire authentique, mais qui n'est pas finie. — Dernièrement, à Chang-hai, un jeune païen de riche famille faisait comme tant d'autres : il s'amusait.

Il n'avait pas assez d'argent; il en empruntait en cachette à son père. Celui-ci s'aperçut des vols répétés et tenta l'impossible pour corriger son fils. Tout fut inutile. Quelqu'un lui conseilla alors de placer son fils dans une petite école externe, que nous avons à Chang-hai même. Mêlé aux chrétiens, il se corrigera. A bout d'expédients le père suivit le conseil; l'enfant, bien à contre-cœur, dut venir à l'école. Ne pouvant s'échapper, il lui fallut rester. Du reste, il fut convenu avec le père, que son fils ne fréquenterait pas les offices religieux. Mais le jeune homme ne fut pas longtemps avant de demander la permission de venir à l'église et d'assister aux offices en simple curieux. Cette permission lui fut accordée. Peu de temps après, il rougit de rester ainsi debout ou assis, alors que les autres priaient à genoux. C'est agenouillé, lui aussi, qu'il voulut assister à la messe et au salut. Puis, il voulut prier comme les autres; puis toutes ses folles passions semblèrent se calmer et il devint un modèle de douceur, de bonté, de modestie. Comme vous le devinez, il ne tarda pas à vouloir recevoir le baptême.

Entre temps, chez lui, où il retournait dîner et coucher, on s'aperçut du changement radical. D'abord au comble de la joie de voir son fils tout transformé et ignorant encore le secret désir de son cœur, le père vient remercier le Frère Directeur de l'école. Ensuite l'idée lui vint, peut-être suggérée par le démon, que son

fils allait devenir chrétien. Alors il le retira de l'école et lui défendit sévèrement d'y jamais remettre le pied.

A cette heure, le pauvre petit, continuellement surveillé pour qu'il ne puisse communiquer avec les chrétiens, ne laisse pas de désirer ardemment le baptême. Priez un peu pour lui, afin que Notre-Seigneur lui accorde la force dont il a besoin pour persévérer.

Il y a deux mois, j'ai vu ce que nos jeunes gens Chinois peuvent donner comme dévouement, comme initiative, comme organisation.

Pour souhaiter la bienvenue au R. P. Provincial, arrivé de France, pour nous visiter, ils décidèrent d'organiser une petite séance. La difficulté n'était pas d'apprendre des pièces, même en français, c'est relativement facile ; la difficulté était de trouver une salle de théâtre.

On finit par se décider pour le grenier d'une grande fabrique d'huile appartenant à des Chrétiens. Ceux-ci accordèrent volontiers la permission demandée, malgré l'embarras que cela devait leur causer.

Alors on se mit à l'œuvre. Tout était à faire, et on n'avait rien sous la main, ni décors pour le théâtre, ni ornements pour la salle. On se mit en quête et on finit par trouver. Il fallait voir ces jeunes gens de bonne famille monter sur les échelles du matin au soir, et tenir de gros marteaux dans leurs mains, fort peu habitués à tenir pareil instrument. — Il fallait des chaises, des bancs ; on alla quêter encore et on finit par trouver.

Il fallait un éclairage convenable ; je ne sais quel orateur obtint que l'on installerait gratis l'électricité, établie depuis quelques jours à la fabrique.

Le plus difficile fut pour les décors du théâtre. Comment faire ? N'est pas peintre qui veut, surtout peintre improvisé. Un jeune homme me confessa ingénûment, la veille de la séance, qu'il n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit. Et pourquoi ? Parce que dans sa jeune tête chinoise il avait essayé mille combinaisons pour arranger le théâtre. Puis, il me découvrit de riches broderies en or qu'il avait apportées de chez lui. Il les avait reçues quelques mois auparavant le jour de son mariage.

Aussi eûmes-nous un théâtre superbe. Pendant que quelques-uns travaillaient ainsi à la salle, d'autres faisaient les invitations. Le triomphe de ces derniers fut aussi complet que celui des travailleurs. L'assistance fut très nombreuse ; sans parler de Monseigneur qui ne put résister à leur pressante invitation, sans parler de tous les Pères venus même de Zi-ka-wei, les principaux chrétiens de Chang-hai et presque tous les jeunes Catholiques se trouvèrent réunis dans la salle, malgré le mauvais temps.

Les grands journaux païens envoyèrent leurs reporters pour être témoins de cette fête chrétienne.

Ensuite ils firent des éloges magnifiques de tout ce qu'ils avaient vu, éloges qui rejaillirent directement sur la religion.

Voilà ce que peuvent nos jeunes Chinois.

Je maintiens ma thèse, qu'à côté de quelques défauts saillants, comme la trop grande susceptibilité, ils ont de très grandes qualités, qualités peut-être supérieures à celles des peuples de l'Extrême-Orient.

En finissant, je demande de prier pour eux, surtout pour ceux que je compte réunir vers le 5 février, à Zi-ka-wei, pour ma retraite fermée. Déjà une centaine viennent de faire la leur à Tong-ka-dou, faubourg de Chang-hai.

J. ROBERFROID, S. J.

La Jeunesse catholique de Chang-Hai. — (*Du P. Chevestrier.*)

5 novembre 1908.

Vous avez entendu parler déjà, soit par les récits du P. Tournade, soit à l'occasion du Congrès Général de la Jeunesse Catholique tenu à Angers, l'été dernier, d'une institution similaire qu'on a nommée « la Jeunesse Catholique de Chang-hai ». Il ne sera pas sans intérêt pour vous, sans doute, d'en connaître les origines, le développement et la situation actuelle.

En janvier 1906, le P. Roberfroid, qui alors se trouvait en théologie, commença de réunir le dimanche, au collège Saint-Ignace les anciens élèves de Zi-ka-wei. Arrivé jeune en Chine, le P. Roberfroid avait, pendant plusieurs années, été professeur et surveillant à notre collège Saint-Ignace. Il connaissait de ce fait de nombreux Anciens qui, une fois placés à Chang-hai, manquaient d'occasions de se réunir, de rester en relations soit avec leurs Professeurs, soit avec leurs jeunes condisciples. Les jours de séances publiques, ils tenaient à venir nombreux, et profitaient de ces réunions pour causer avec les Pères et leur demander quelques conseils.

L'idée germait depuis longtemps déjà dans l'esprit du P. Roberfroid de grouper ces anciens élèves, d'en former une société dont le but double serait de les garder sous une influence salutaire, et de les fortifier dans la pratique du bien au dehors.

La Société des Anciens Élèves se réunit donc pour la première fois au mois de janvier 1906 sous le nom de « Wei-ya-wei, » c'est-à-dire « Société des Élèves de Zi-ka-wei ».

Au début, une trentaine de jeunes gens vinrent aux réunions. On élaborà dès l'abord quelques statuts généraux, déterminant le but

de la société, les conditions d'admission, la composition du conseil des dignitaires, et le genre de travaux auxquels les membres de la société se livreraient tant au dehors que dans le sein même de la réunion.

Chaque dimanche donc les jeunes gens arrivèrent à Zi-ka-wei pour y passer une partie de la journée. On les voyait assister au Salut du T. S. Sacrement, agenouillés derrière les élèves du collège. Quelques Pères et Scolastiques leur firent de temps à autre des conférences, sur des sujets scientifiques la plupart du temps.

Lorsque le R. P. Provincial vint en Chine, en octobre 1907, la Société des Anciens Élèves comptait environ 150 membres. Depuis elle avait modifié son appellation, et le « Wei-ya-wei » se trouvait changé en « Ya-ing-tsé-siang wei », ce qui signifie « Société d'aide mutuelle pour l'étude et l'action ». Pourquoi, dira-t-on, n'avoir pas tout simplement pris le nom de « Jeunesse catholique chinoise » ? Il y avait peut-être à cela plusieurs inconvénients. En effet, depuis quelques années, le collège Saint-Ignace admettait des païens ; et on ne voulait pas exclure de la Société des Anciens Élèves des jeunes gens sur lesquels nous pouvions continuer d'exercer une bonne influence. De plus il existait déjà à Chang-hai une « Association de la Jeunesse chrétienne », établie par les protestants, et qui fonctionne régulièrement sous le haut patronage des notabilités tant européennes que chinoises, prises dans les différents staffs des collèges et universités locales. Or il est difficile en chinois, de distinguer « jeunesse catholique » de « jeunesse chrétienne », si l'on ne veut pas recourir à une longue périphrase.

Tout de même que le nom, le lieu de réunion avait changé. Zi-ka-wei se trouvant à huit kilomètres de Chang-hai, il n'était pas toujours aisé aux sociétaires de s'y rendre quand le temps était mauvais, ou quand une affaire quelque peu pressante les retenait durant quelques heures. Notez en plus qu'à l'époque le tramway n'existait pas ici. On décida donc de s'assembler dans la cité chinoise, au Lao Tié-tsu-dang, résidence de P. Mathieu Sen, S. J., à l'intérieur de la ville murée. Là, l'installation se fit dans une salle attenante à la petite école, et qu'une cloison mobile permettait d'agrandir aux jours d'assemblées priénères.

Chaque dimanche dans l'après-midi, le conseil tenait là ses séances ; et les membres présents pouvaient hors du temps des délibérations, consulter les livres d'une bibliothèque nouvelle, et trouver dans ces lectures, des sujets à entretien fort utiles. Il va de soi que ces réunions tenues à Chang-hai avaient lieu sous la direction du P. Roberfroid. Le Directeur d'ailleurs invitait parfois d'autres Pères à adresser

la parole à ses jeunes gens. Le P. Sen enfin exerçait sur eux la meilleure influence.

Quand le R. P. Provincial fut annoncé comme venant en Chine, l'Association des Anciens Élèves se prépara à le recevoir avec solennité. Une séance dramatique fut décidée. Malheureusement, au jour marqué pour la fête, le R. P. Provincial, retenu par la fatigue, ne put s'y rendre. Le P. Tournade, en cette occasion, prit la parole pour féliciter les acteurs de la petite comédie qui termina la séance et dont le titre était *Quand on conspire*. Aux remerciements pour les vœux qu'avait exprimés l'un des dignitaires, M. Louis Tsu, dans le compliment d'ouverture, le P. Tournade joignit quelques bons conseils aux membres de l'Association. Sa parole fit impression sur cette jeunesse très désireuse de bien faire, mais encore inexpérimentée. Dans le but d'élargir les horizons de ces jeunes gens, et pour leur faire profiter le plus possible de l'expérience du P. Tournade, le P. Roberfroid invita ce dernier à faire un jour une conférence à toute l'Association. On désirait que l'Aumônier de la Jeunesse Catholique française indiquât quelques conseils pratiques sur la manière dont on pourrait exercer avec grand fruit une influence sérieuse soit sur les chrétiens tièdes pour les ramener à la ferveur, soit sur les autres que l'on trouverait trop peu militants. Le P. Tournade avait un auditoire à l'avance gagné à ses idées. Il émerveilla son monde en parlant des exploits de l'Association française, et quand on proposa, à l'occasion du nouvel an chinois, de réunir tous les membres de la Société des Anciens Élèves à Zi-ka-wei pour y faire une retraite, ce fut accepté avec joie. La retraite eut lieu, en effet, avec des résultats tout à fait consolants; et, de ce chef, le P. Tournade put se réjouir du bien accompli.

Quelques jours après cette retraite, le P. Tournade rentrait en France. Le P. Roberfroid eût alors bien désiré confier la direction de son Association à quelque Père qui lui eût succédé; car il prenait ses points de théologie et devait partir en district à la fin de l'année scolaire. Il ne trouva personne, et continua, de loin, à diriger le conseil de l'Association.

Depuis son départ pour le Ngan-hoei, l'Œuvre a modifié quelque peu son système de réunions. Autrefois on passait l'après-midi de chaque dimanche dans la salle de la société au Lao-dang. A jours fixes, le conseil tenait ses délibérations, mais cela n'empêchait point les autres membres de s'assembler dans la bibliothèque pour y lire ou y causer. A présent les réunions ne sont plénières qu'une fois par mois; celles des autres dimanches sont libres et ne commencent qu'après l'heure de la Bénédiction du S. Sacrement, en sorte que

chacun peut aller, dans l'église de sa paroisse, donner la bonne édification de sa présence au Salut.

Les membres de l'Association ressemblent un peu plus à présent à ceux de nos Sociétés de Saint-Vincent de Paul. Ils visitent les malades, entretiennent des relations avec les chrétiens qui ont besoin de revenir à la pratique de tous les devoirs religieux, et, de cette façon, il se fait, et pourra se faire de plus en plus un bien réel par leur action. Le P. Sen en paraît bien content. La position sociale de ces jeunes gens leur permet d'atteindre des personnes qui seraient autrement d'un accès difficile.

Voilà toute l'œuvre. Priez pour elle.

Questions d'un païen sur la religion. — (Du P. E. Beaucé.)

22 septembre 1908.

Je vous envoie la traduction d'une lettre que le P. Scherer a reçue il y a quelques jours d'un ancien élève païen du collège païen de Nan-yang (*Imperial Polytechnic College*), où enseignent en ce moment le P. Scherer et le P. Ancel. Ce jeune homme, âgé de 19 ans, avait suivi les cours des PP. Haouisée, Chevestrier et Scherer; obligé de cesser ses études par suite d'une maladie d'yeux, il est allé au Sé-tch'oan où il a trouvé une place de professeur. C'est de là qu'il écrit cette lettre qui vous édifiera certainement.

Szechuen (1), High School, 27 août 1908.

Cher P. Scherer, votre aimable réponse du 28 juin m'est parfaitement arrivée. Vos pieuses paroles ont pénétré jusqu'au plus intime de mon âme et m'ont donné du courage pour travailler et pour souffrir, car depuis l'instant où mon infirmité des yeux a commencé, la tristesse ne m'a jamais abandonné. On m'a déjà parlé de Dieu, mais je n'ai de lui qu'une notion vague au seul point de vue philosophique. Je serais heureux de connaître les conditions de son existence, ainsi que les doctrines et les règles de l'Église catholique romaine. J'ai toujours admiré le bel enseignement des Missionnaires catholiques et leur zèle pour travailler au bien-être de la Chine. Je vois qu'il doit y avoir quelque chose qui vous inspire d'une façon si étonnante. Si vos bons principes ne sont pas trop profonds pour que je puisse les comprendre, veuillez me les exposer aussi clairement que possible. Quant à votre Église et à ses règles, je serais également heureux de savoir quelles sont les différentes manières de lui appartenir et ce qu'elle exige essentiellement de ses membres. J'attends avec

1. Romanisation anglaise de Se-tch'oan.

impatience votre réponse, souhaitant qu'elle m'arrive avant la 12^e lune de cette année, car je pourrais alors avoir quitté Chentu si je me décide à retourner. J'espère que vous voudrez bien venir au secours d'un homme qui est dans la peine.

Votre respectueusement dévoué X.

Un coup de vent.

Zi-ka-wei, 24 avril 1908.

Le 24 avril, il y a eu un coup de vent violent et subit qui a fait beaucoup de dégâts. Nous étions à Ou-si. Il a été si rapide que nous avons eu à peine le temps de fermer les fenêtres, et si fort que le P. Hermand, voyageant alors en chemin de fer, voyait le long de la ligne les poteaux télégraphiques se tordre et se coucher sous la force de la rafale.

Mais c'est surtout sur les lacs et les canaux que l'effet a été terrible. On parle de milliers de barques chavirées.

Le P. Firmin Sen se trouvait sur un lac près de Tsang-jo : rien ne faisait prévoir un changement de temps. En un instant sa barque fut renversée et retournée ; les bateliers eurent le temps de s'installer sur la barque renversée. Le Père était à l'intérieur, il voulut sortir par la fenêtre ; il paraît qu'il n'y put réussir complètement et qu'il dut rester ainsi à moitié dans l'eau pendant longtemps. On n'osait venir à son secours à cause du vent et des vagues. Quand le calme fut un peu rétabli, on put enfin le délivrer. Toutes ses affaires étaient perdues, et sa santé compromise par ce trop long séjour dans l'eau.

En même temps il y a eu une différence de température de près de 20°, le thermomètre qui à 3 h. de l'après-midi marquait 31°, 6 descendit rapidement à 11°. A l'Observatoire de Zi-ka-wei on dit que c'est un record.

A travers le Kiang-sou.

Cinquantenaire de Lourdes au Pou-tong. — (Du P. Pierre.)

Chang-hai, mars 1908.

ACEUX et celles qui au doux pays de France procurent honneur et gloire à N.-D. de Lourdes, il ne sera peut-être pas indifférent de savoir que là-bas aussi, en Extrême-Orient, nous et nos chrétiens n'avons pas laissé passer inaperçu le cinquantenaire. Tout d'abord, à tout le vicariat apostolique du Kiang-nan, notre évêque, Mgr Prosper Paris, l'a rappelé par un mandement qui invitait les chrétiens à

réciter chaque dimanche un rosaire, tant pour remercier N. D. de Lourdes que pour la prier pour le Souverain Pontife. Mais à nous, qui grâce à la générosité de la France possédons une belle église gothique dédiée à N.-D. de Lourdes, au milieu des plages qui s'étendent à l'Est de Chang-hai, à nos chrétiens du P'ou-tong, comme nous appelons ces plages, il incombait au jour de la fête patronale de faire quelque chose de plus solennel qu'à l'ordinaire et de montrer, malgré la pauvreté qui nous étreint spécialement ces temps-ci, notre générosité envers notre si miséricordieuse Patronne. Les dix missionnaires de cette section décidèrent de se réunir tous et voulurent qu'une grand'messe fût solennellement chantée et leur supérieur eut l'heureuse inspiration d'offrir en ce jour un cœur de vermeil à la Sainte Vierge dans lequel serait introduite une consécration ou plutôt une reconnaissante congratulation à N.-D. de Lourdes. Le chapelain de N.-D. de Lourdes du P'ou-tong lança une souscription parmi ses chrétiens : elle fut acceptée avec enthousiasme et produisit de suite environ 300 piastres. Avec cette somme, ils allèrent acheter à notre orphelinat de Zi-ka-wei deux beaux candélabres en bois et cuivre dorés, lesquels, placés sur des supports, étaient destinés à orner le sanctuaire ; ils y ajoutèrent six chandeliers gothiques en bois doré de fort bon goût pour l'autel. Pour la décoration de l'église le chapelain s'adressa aux Mères Auxiliatrices du Purgatoire de Zi-ka-wei qui apportèrent plusieurs bannières et dressèrent de chaque côté de l'autel deux grands mâts sur lesquels s'étagèrent dans le meilleur goût fleurs et bougies : d'autres lustres furent également empruntés et le triforium dans tout le pourtour fut garni de lumières.

La veille nous avions de la neige ; mais le jour même, le temps était redevenu serein. C'était le cas de donner à la foule recueillie de nos chrétiens la consolation d'une procession de la Très Sainte Vierge, cérémonie tout à fait dans le goût oriental ; mais comme le terrain nous manque autour de l'église, il fallut se contenter de sortir par la sacristie pour rentrer par la porte principale ; le parcours est minuscule et pourtant suffisant pour se déployer. Sur deux brancards ornés on disposa une petite statue de Notre-Dame et le cœur en vermeil attaché sur un beau coussin en soie brodée, offert pour la circonstance ; la consécration traduite en chinois y fut jointe, écrite sur un morceau de soie jaune. En chantant les Litanies de la Sainte Vierge, les élèves de l'école, les frères Maristes chinois venus pour la fête, les bannières, la statue, le cœur, les Pères, dont trois en chape, s'avancèrent lentement au milieu des chrétiens ravis. Arrivé au pied de l'autel, le célébrant bénit solennellement le cœur en vermeil et entonna l'hymne des secondes vêpres : *Omnis expertem maculæ Mariam ;*

ensuite il lut en latin la consécration, qu'un catéchiste traduisit en chinois, et enfin, au milieu de l'émotion générale, le Père le plus agile d'entre nous monta jusqu'à la statue qui domine le retable, attacha aux mains de Notre-Dame le cœur (contenant la consécration) et le soleil fit briller aux yeux de tous les rayons qui l'entouraient. A ce moment, un Père chinois monta en chaire et redit les louanges de Marie; puis la grand'messe avec diacre et sous-diacre, et enfin la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement.

La très douce Vierge, qui semblait nous sourire et nous bénir du haut de son trône au milieu des lumières et des fleurs, avait ménagé à son indigne serviteur une attention bien délicate. Un de ses anciens élèves de la rue de Madrid à Paris lui avait adressé une caisse de précieux souvenirs bénits à Lourdes même: images, médailles, statuettes, chapelets purent être immédiatement distribués aux Pères, aux Frères et aux chrétiens qui avaient contribué à la solennité. On ne pouvait rien désirer de plus à propos, et qu'il en soit mille fois remercié!

Mais que fut cette fête en comparaison de celles qui ont eu lieu à Lourdes et que les journaux vont nous raconter? Évidemment rien ou presque rien. Pourtant elle suffit à prouver amplement que les chrétiens chinois ne font qu'un cœur avec ceux d'Occident. Veuille la Vierge de Lourdes les garder sous sa protection avec leurs missionnaires au milieu des temps difficiles que nous traversons et des épreuves qui semblent devoir nous atteindre un jour ou l'autre dans cet Empire où Satan règne toujours en maître!

L'Apostolat au P'ou-tong. — (Du P. H. Poirier.)

Tsaong-ghiao, 26 février 1908.

Pourquoi je n'écris pas? parce que, relativement, je n'ai ni nouvelles ni temps. Le P'ou-tong, c'est la « petite Europe », n'oubliez pas, donc des chrétientés dès longtemps organisées et multipliées. Le Père va incessamment de l'une à l'autre, mettre de l'huile dans les roues, remonter ou remplacer les pièces usées. C'est le travail délicat, continu, sans aucun brillant. J'ai 3150 chrétiens environ, l'équivalent donc d'une très grosse paroisse rurale d'Europe, mais avec cette différence qu'ils sont éparpillés et noyés dans une masse de païens. Entretenir la vie chrétienne, la vraie vie chrétienne dans ces familles souvent isolées et qui ne peuvent voir le Père que tous les mois au plus, quelle belle tâche, mais qui ne se raconte pas. Car le drame est trop intime et parfois trop peu édifiant; joies et douleurs abondent, mais à épancher devant le bon Dieu seul. Ce

sont de belles pages de la vie chrétienne et de la miséricorde divine, que le prêtre ne pourra livrer qu'au jugement dernier. On saura alors qui a le plus fait pour les âmes, qui a le plus prié, le plus et le mieux travaillé.

Rien de banal d'ailleurs en notre vie, et c'est une course continue : l'un en chaise, l'autre en brouette, l'autre à cheval, la plupart en barque. J'ai une barque, avec laquelle j'atteins 11 chrétientés sur 15. Pour les 4 restantes, la barque stationne dans le plus proche canal, soit à un quart de lieue, une demi-lieue ou trois quarts de lieue, et l'on fait la route à pied. Marcher, n'est-ce pas le mieux ? Oui, et Dieu merci, je profite de toutes les occasions de marcher, ce qui me procure parfois de bonnes courses. Pour les Extrêmes-Onctions où l'on va au plus vite, je marche assez souvent, et il m'est arrivé de m'avouer lassé.

Pourquoi donc barque, ou cheval, ou brouette ?

D'abord, parce que le Père n'a pas de chez-soi. Partagé entre 15 chrétientés ou plus, il fait comme l'escargot, il porte sa maison avec soi, ou plutôt sa chapelle, sa petite bibliothèque de travail, son linge, ses habits, etc., ceux du catéchiste et des bateliers. La barque, à ce point de vue, est l'idéal ; tout y tient aisément, ne s'y brise pas, ne s'y vole pas, et en route on peut travailler ou réciter du Bréviaire. Les bateliers qui sont aussi les seuls domestiques du Père, couchent sur la barque ; les chrétiens n'ont à loger que le Père et le catéchiste. Si on a un cheval, il faut loger cheval, domestique, et en plus il a fallu des gens pour brouetter ou porter tout ce que j'ai nommé d'affaires plus haut. De même pour la chaise, qui est de soi un mode de locomotion fort cher, mais imposé pour toute cérémonie et pour tout personnage, (le Père en est un). — On fait comme on peut, car le P'ou-tong n'a pas de route, et ses sentiers de terre battue sont terribles dès qu'il pleut. Les canaux, multipliés comme les haies en Vendée, sont les vraies voies de communication ; mais encore faut-il qu'ils aient assez d'eau pour nos barques pontées (et très coquettes), et qu'ils communiquent. Aussi 4 Pères du P'ou-tong ne peuvent-ils se servir de barque. Aux consultés, il est intéressant de voir rangées devant la grille de Dang-mou-ghiao : brouettes, chaises, juments, barques.

Et avec le cheval, ne vous figurez pas, comme dans le Nganhoei, de belles chevauchées par monts et par vaux. Le P'ou-tong est plat comme un marais. Les seules buttes sont de main d'homme, faites avec les terres quand on a creusé les grands canaux. Aussi les monticules ou tertres qui gardent les tombeaux, et les bambouseries qui avoisinent beaucoup d'habitations, se détachent-ils

aisément sur ce fond monotone. Peu d'arbres, sauf les saules qui trempent leur pied dans les canaux; autrefois il y avait de vieux et beaux arbres; les « Longs-cheveux », vers 1870, ont tout rasé. D'ailleurs, pas de routes, mais un sentier coupé à chaque instant par des ponts, et en été presque noyé sous l'eau des rizières. Aussi ne faut-il guère songer à trotter, mais éviter plutôt de rouler dans le canal ou dans la rizière. Vous voyez le charme!!

Dans les pays de catéchumènes, le Père a son chez-soi où il réside souvent; on vient le trouver, il envoie des catéchistes, excursionne seulement de temps en temps pour s'assurer du terrain conquis ou pour donner une Extrême-Onction. Il fait donc lui-même sa cuisine, a son lit. Le dur est quand il lui faut sur la route loger dans une auberge. — Ici, c'est le Père qui va aux chrétiens, n'ayant pas de résidence propre. Tous les 2 jours donc (sauf le temps des Missions, où le nombre des messes dépend du nombre de chrétiens) il passe d'une chrétienté à l'autre, changeant incessamment de cuisine, de lit et le reste. C'est vraiment apostolique, et vrai moyen de prendre contact avec tous ses chrétiens, de régler les affaires, d'entretenir les écoles, de donner la messe à tous. Un avantage aussi est dans le changement d'air, et les visages nouveaux reposent l'esprit.

La chrétienté, d'où je vous écris à l'instant, n'atteint pas 40 chrétiens; tous d'une seule famille sont groupés autour de leur église. Celle où ce matin j'ai commencé ma lettre, a 50 et quelques chrétiens, presque tous distants de 2 à 3 km. en diverses directions. Ma plus grosse chrétienté compte un millier, assez bien groupés.

Et les Baptêmes de païens? Hélas! ils sont rares dans le P'ou-tong, bien qu'il y en ait. D'abord, le Père est radicalement absorbé par les chrétiens, il n'a guère le temps d'aller aux païens. Et les païens ne viennent pas non plus, parce que depuis longtemps ils se sont habitués à voir des chrétiens près d'eux; le départ s'est fait: toi païen, moi chrétien. Et les chrétiens ne mettent pas grand zèle, même si c'est même souche: « Père, il a abusé des grâces... » Le voyage en barque enlève aussi du contact. Il y a des mauvais chrétiens, surtout avec le voisinage de Chang-hai; les païens perdent de leur admiration. Enfin je balbutie à peine le chinois (mon catéchiste, malade, ne peut aller avec moi quand je sors), et si les chrétiens s'y font par l'usage, les païens ne le peuvent guère. Je compte sur une dizaine de Baptêmes d'adultes, cette année. Je ne désespère aucunement de ce district, où l'heure de la grâce paraît plus proche qu'ailleurs. Secret de Dieu.

Somme toute, au P'ou-tong, ce n'est pas la poésie, mais une riche mine de travail. Et plus le Père a d'élan, de patience, de vie sur-

naturelle, plus il peut marquer son cachet sur les chrétiens et reproduire ce qu'on trouve en Europe dans le plein milieu catholique. Le P'ou-tong et le P'ou-si, son voisin, sont en effet le noyau des vieux chrétiens : Pères et vierges, répandus dans la mission, viennent de là presque tous. Or former des vocations, quelle belle tâche ! Ces jours-ci, j'ai envoyé à Zi-ka-wei pour le séminaire mes deux premiers élèves, et aux Mères trois vierges pour la Présentation. Deux de ces Vierges se sont montrées vraiment héroïques dans leur décision. L'une d'elles a profité de la nuit la plus glaciale pour préparer son trousseau, s'est jetée dans une barquette, a godillé jusqu'à la chrétienté voisine, et de là, gagnant à pied le gros bourg de Ts'en-p'ou, a pu trouver une brouette pour Chang-hai. Vers midi sa mère accourut me demander où pouvait être sa fille : la fille était déjà à Chang-hai. Mais quelles souffrances physiques et morales sur la route ! Et ce n'était point un coup de tête, mais décision imposée par la mauvaise volonté des parents et concertée avec le Père.

Sur les 14 garçons que j'ai envoyés ces jours-ci étudier à Dang-mou-ghiao, je compte aussi des enfants de caractère et d'intelligence, et j'ai beaucoup d'espérance. Le P'ou-tong est pépinière de la mission. Beaucoup de familles y sont profondément chrétiennes, ce qui, dans ce milieu païen, est le miracle le plus saillant de la grâce. La prière du soir et le chapelet en famille y sont en usage. Les enfants s'accusent de sommeiller en les récitant, et vraiment je les excuse. Ainsi, avant-hier, à 9 h. du soir, le chapelet n'était pas encore fini, dans la maison voisine ; garçons et filles se répondaient, mais 20 fois le père ou la mère criaient « Et toi, attention, tu dors... » — Hier soir, ils ont commencé une demi-heure plus tôt, mais 3 ou 4 fois, il a fallu exciter ou réveiller un des garçons. — En Chine, on aime les longues prières ; mais, comme pour la prière de grand'mère, c'est parfois aux Anges d'achever.

Cette année durant la tournée de Confirmation, (en novembre et décembre pourtant), les foules entraient à l'église dès 5 h. du matin, assistaient à toutes les messes et ne sortaient que vers 9 1/2 h. ou 10 h. Et les communions ne manquaient pas. C'est réconfortant pour le missionnaire d'assister à pareil spectacle. Mais quelle fatigue aussi ! Le plus fort comme fatigue, a été à Wang-souo, île assez pauvre : la chambre du Père fut donnée à Mgr ; le frère Socius coucha sur la table à dîner, et les 4 Pères dans la chambre du catéchiste ; catéchistes et bateliers étendirent de la paille dans une autre chambre non planchée, et s'étendirent là-dessus. Le pénible est qu'on arrivait trempé et couvert de boue, Mgr comme nous, et sans linge ou habit de rechange. Les chrétiens prêtèrent des robes

et des chaussures; mais le typhon nous garda trois jours dans l'île, avec beaucoup de difficulté pour nous réchauffer. On se demandait si, comme l'année précédente, l'île allait être submergée (3000 noyés sur 10,000 hab.). Au retour, le vent terrible, mais de bonne direction, nous remit sur le continent en une heure, tandis que l'aller avait pris 6 h. Deux des suivants Chinois n'osèrent pas se rembarquer avec nous, tant la mer était blanche. A la guerre, comme à la guerre.

Dang-mou-ghiao devient de plus en plus, par ses écoles internes dirigées par Maristes (congrég. chinoise) et Présentandines, et par sa basilique de Notre-Dame de Lourdes, le foyer de dévotion et le lieu de pèlerinage du P'ou-tong, comme Zô-sè pour le P'ou-si. La messe y est assurée tous les dimanches et très fréquemment en semaine: problème insoluble ailleurs, et sans messe fréquente, guère de vie spirituelle. L'église de Dang-mou-ghiao, en gothique, est le bijou du P'ou-tong, et peut-être de toute la mission. Quand elle revêt ses oriflammes et ses banderoles, et que les foules accourent débordant sur la grande cour pavée, je ne puis y entrer sans me croire en Europe ou plutôt en plein surnaturel. Les églises de Chang-hai et de Zi-ka-wei, avec leurs chrétiens bien formés, donnent grande impression de foi et de piété; mais il n'est tel que le gothique pour élever l'âme, surtout l'âme européenne.

Le 19 février dernier, tous les Pères du P'ou-tong étaient réunis à Dang-mou-ghiao pour fêter le Jubilé de Lourdes. Le R. P. Platel et ses novices y représentaient Zi-ka-wei et le R. P. Supérieur absent. Trois Dames Auxiliatrices étaient venues aider à orner l'église. Et malgré la neige tombée toute la veille, malgré le verglas du matin, les pèlerins remplissaient l'église et débordaient sur la cour. Jamais la belle nef n'avait été si joliment drapée et enguirlandée. Comme fond, une dizaine de bambous encadrant l'autel; rien, dans les grands décors, ne vaut le bambou, mais l'Europe ne l'a pas, ici il foisonne. Quand, après avoir porté la statue de Notre-Dame et lu une consécration du P'ou-tong à Notre-Dame de Lourdes, on suspendit à la grande statue un cœur d'or, souvenir de la fête et où étaient enfermés les noms des missionnaires, l'émotion fut générale. Dans la journée, les pèlerins revenaient volontiers s'agenouiller encore devant la statue et contempler leur église.

Lourdes et Notre-Dame sont populaires en Chine, comme en France, et cela fait honneur à nos chrétiens.

Fête de N.-D. Auxiliatrice à Zô-sè — (*Du P. E. Beaucé.*)

Zô-sè, 24 mai 1908.

Aujourd'hui, fête de N.-D. Auxiliatrice. Rarement on a vu une pareille affluence, sauf il y a 4 ans pour le cinquantenaire de l'Immaculée Conception. Cette année c'était le cinquantenaire de Lourdes; la fête tombait un dimanche, double raison pour que les chrétiens viennent plus nombreux.

Depuis deux ou trois jours, les Pères n'ont pas cessé de confesser; hier dans l'après-midi, une quinzaine de Pères entendaient les confessions, par exemple le P. Ancel de 2 heures au souper; ce matin encore confessions dans les deux églises depuis 4 $\frac{1}{2}$ ou 5 h.

J'avais dit ma messe à 4 h. $\frac{1}{2}$ pour être libre, ensuite j'ai eu le bonheur de distribuer la Ste Communion. A 5 h. 20, j'ai commencé, d'abord jusqu'à 6 h. 35 avec un autre Père, puis seul de 6 h. 55 à 7 h. 10 dans l'église du bas, enfin pendant 20 minutes encore avec le P. Guérault dans l'église du haut, après la procession et la messe de Monseigneur: j'ai bien donné de 1200 à 1300 communions à moi seul, sans compter celles distribuées dans les deux églises par les autres Pères. Cela m'a causé, je vous assure, une grande consolation. Un détail: des mamans venaient recevoir N.-S. avec un enfant dans les bras, ou un ou deux tout près d'elles à la table de communion.

A 7 h. $\frac{1}{2}$, procession présidée par Monseigneur. A cette date on porte processionnellement une statue de N.-D. de l'église du bas à celle d'en haut. Si vous aviez vu cette foule! Le P. André répétait qu'il n'avait vu nulle part ailleurs qu'à Lourdes plus grande affluence et pareille foi.

En tête, les soldats chinois déchargeant leurs fusils en l'air, les domestiques et bateliers des Nôtres faisant partir des pétards; une fanfare chinoise; puis peut-être une trentaine de bannières séparées par des groupes de chrétiens récitant le chapelet et des prières. Parmi ces groupes on a remarqué celui de l'Association de la Jeunesse Catholique de Chang-hai; une centaine de jeunes gens, plus quelques enfants et des hommes plus âgés suivaient très pieusement la bannière; tous portaient la décoration de l'Association. Le P. Roberfroid, qui a su réunir ces jeunes gens depuis deux ans, était avec eux. C'était la première fois qu'il les amenait à Zô-sè. Il a dû être heureux, car tous ces hommes et jeunes gens ont donné un bel exemple de foi et de dévotion envers la Ste Vierge. Ils ont encore chanté pendant la bénédiction du T. S. Sacrement après la messe... Beaucoup d'entre eux avaient quitté leur office à Chang-hai hier à 3 heures, et avaient dû voyager pendant la nuit.

Après les bannières, les enfants de chœur avec des corbeilles de fleurs et des torches, — la statue de N.-D. de Lourdes portée par les grands séminaristes en aubes et dalmatiques, — le clergé, — enfin Monseigneur entouré du R. P. Platel et du P. Lemercier, ministre de Song-kang-fou, — et derrière, la foule des chrétiens et chrétiennes... Mais ce n'était pas tout; le long des lacets, puis entre les lacets, accrochée aux arbres et sur les pentes, une foule plus nombreuse encore, parce que plus étendue, stationnait pour voir la procession. Il devait y avoir beaucoup de païens et de païennes. Et au milieu de tout ce monde, les scolastiques allaient et venaient pour faire la police et maintenir l'ordre. Ce n'était pas toujours commode! Tout s'est à peu près bien passé pendant la procession, les messes et les communions. — A la messe de 8 h., le P. Platel a prêché pendant 10 minutes. — Après la messe, bénédiction du S. Sacrement. Le tout était fini à 9 h. $\frac{1}{2}$. Le P. Guerault et le P. Ancel ont dû alors confesser encore pendant une demi-heure et donner la communion à ceux qui n'avaient pu encore se confesser et communier la veille ou le matin. — Ce sont des fêtes qu'on n'oublie pas et qui nous attachent encore davantage à nos bons Chinois, dont la foi se montre si simple et si grande dans de pareilles circonstances.

Il paraît que depuis le 1^{er} mai, les pèlerinages particuliers n'ont pas cessé, et il en sera ainsi jusqu'à la fin du mois. Hier toute la journée sur la colline on n'entendait que le chant de nos chrétiens, faisant le Chemin de Croix par groupes de 10, 20 personnes et plus, sans s'occuper de ceux qui précèdent et de ceux qui suivent.

Pour terminer la journée d'hier, à 8 $\frac{1}{2}$, illumination sur l'esplanade et autour de la statue de N.-D. de Lourdes, au milieu de la colline. Pétards, fusées, gerbes, feux de Bengale, etc., c'était magnifique.

Combien y avait-il de pèlerins? Il faudrait savoir le nombre des barques: barques de pêcheurs, barques de commerce, barques de voyageurs, house-boats, etc. J'ai entendu parler du chiffre de 2000, et je crois que ce n'est pas exagéré. Mettez en moyenne 7 ou 8 personnes par barque, et faites le calcul. Il faut ajouter le nombre des chrétiens venus des villages voisins à pied, en barques découvertes renfermant de 10 à 20 personnes. Je crois que le chiffre total doit approcher de très près sinon dépasser 14000 à 15000 pèlerins.

Ministère à Hai-men. — (*Du P. Gast.*)

Mou-yeu-dang, le 14 octobre 1907.

Les travaux, les difficultés et les souffrances, dans mon district, sont les mêmes que l'an dernier, mais peu à peu, on s'habitue à

cette vie, et ce qui à l'origine était difficile et pénible, devient, dans la suite, facile et même doux.

Onze longs mois durant, il faudra parcourir de nombreuses chrétiens, donner partout des missions, entendre nombre de Confessions, porter les derniers Sacrements à de nombreux malades, avoir soin de l'instruction des enfants, etc., etc.

Vous ne pouvez croire combien c'est tâche ardue de faire apprendre aux enfants les éléments de notre religion. — Les chrétiens sont généralement pauvres, les écoles souvent fort éloignées, et pour ces raisons et d'autres, les parents envoient souvent difficilement les enfants à l'école. C'est pourquoi on en trouve un très grand nombre qui, quoique âgés de douze ans et plus, n'ont même pas fait leur première confession. Dans une de mes lettres précédentes, je vous ai parlé aussi de mes voyages fatigants et de mes autres travaux.

Le ministère apostolique est assez dur à Hai-men, à cause des travaux, de la pauvreté des chrétiens et des voyages pénibles. Mais on est quand même bien content de pouvoir faire quelque chose pour les âmes, et de trouver une occasion de gagner quelques mérites pour le Ciel.

Cette année, j'aurai la consolation de bâtir une petite chapelle. Je dis « petite », car elle contiendra au plus trois cents personnes; je pourrais y ajouter « pauvre », car elle ne contiendra que le strict nécessaire. Cependant, en comparaison de la chapelle actuelle, elle sera belle et grande. La chapelle actuelle est un local vraiment misérable: un réduit de dix mètres de long, sur six de large, hauteur trois mètres. Des roseaux hors d'usage servent de mur; la terre remplace le plancher. Point d'autel, de tableau, de fenêtre. Quelle misère! Depuis longtemps, les chrétiens voulaient une chapelle, mais ce n'est que cette année qu'ils verront probablement leur vœu réalisé. En somme ici, à Hai-men, nous avons un ministère assez pénible, mais je crois pouvoir ajouter assez fructueux.

Débuts dans le Kading-yen. — (Du P. Hermand.)

Kading, porte du Sud, 25 septembre 1908.

... Que les gens qui s'imaginent que la vie de missionnaire est un repos et veulent goûter de ce repos ne viennent pas en Chine.

Vous avez peut-être vu que le *status* du 24 août m'avait enlevé à Ou-si, et m'avait envoyé dans le Kading-yen et le Paô-cé-yen. Si vous avez pensé à regarder une carte, vous aurez vu peut-être que cela comprend deux sous-préfectures dans la région Nord de Chang-hai. Mon territoire est limité au Nord par le Fleuve Bleu; à l'est

par le Wang-pou qui conduit à Chang-hai; au Sud par un grand canal qui va de Chang-hai à Soutseu; à l'Ouest, par la préfecture de T'ai-tsang. Si vous avez regardé le *status* de 1907-1908, vous aurez vu que l'année dernière ce même territoire était administré par deux missionnaires: cette année m'y voilà tout seul!

La première petite église que vous apercevez quand vous arriverez en Chine m'appartient; vous la verrez de la chaloupe qui vous conduira à Chang-hai.

Dans ce grand territoire, j'ai environ 3500 chrétiens et près de 500 catéchumènes, 28 églises ou chapelles, dispersées comme mes chrétiens, d'un accès très difficile. J'ai bien une barque, mais je suis quelquefois huit jours sans m'en servir; alors je trotte sur mes deux jambes dans la boue ou la poussière.

Qu'est-ce qu'il faut penser de mes chrétiens? Ils ne valent pas ceux de Ou-si! Mais est-ce bien leur faute? Ces pauvres districts ont eu des malheurs inouïs depuis pas mal d'années. Les écoles n'ont pas marché régulièrement; alors la jeunesse manque d'instruction religieuse et les parents dont beaucoup sont des néophytes, comme tous les néophytes ne sont pas des théologiens.

C'est un peu une terre ingrate que je cultive là. — Et c'est d'autant plus attrayant, me direz-vous. — Peut-être; mais ce n'en est pas plus facile. Je vois avec chagrin que je n'aurai guère le temps de m'occuper activement de mes catéchumènes!... J'ai déjà décidé d'ouvrir une école de garçons... mais ça va me coûter, gros, et j'ai... des dettes, faites par mes prédécesseurs. Ah! si le R. P. Provincial venait encore cette année!

Pour le moment, je donne ma première mission dans ma plus grande chrétienté, près de la Porte du Sud de Kading. C'est... éreintant! Ah! que par instants je vous envie, vous les missionnaires qui prêchez en votre langue nationale! Quand il faut prêcher en chinois, c'est une autre affaire, cela! Cette langue ne ressemble à rien! Il faut préparer dur, apprendre encore plus dur, et se résigner malgré tout à voir ce qu'on a préparé ne servir à rien, comme tout à l'heure où je voulais prêcher sur la mort, et où j'ai prêché sur le jugement...

Et puis ce sont les affaires civiles à régler... et il y en a de toutes sortes; et de pas commodes! Je sue sur une affaire d'héritage depuis trois jours, sans pouvoir accorder les diverses parties.

Voilà où j'en suis! Aussi je compte donc sur vos prières pour m'aider.

Ing-ka-hang, 8 décembre 1908.

Assis sur un pont, en plaine, au grand soleil du bon Dieu, j'ai pris mon temps pour lire votre correspondance! Et ça m'a rajeuni, ragillard de voir que là-bas, chez nous, on aimait la Chine: « Mon garçon, me suis-je dit tout bêtement, tu peux bien te tuer à la besogne, ça ne sera pas un mal. Tu as là-bas des successeurs qui vaudront mieux que toi... Vas-y! » Merci de tout cœur.

Je sais bien que mon district ne fait pas beaucoup d'envieux: il a une médiocre réputation, en partie fausse, en partie vraie. Les chrétiens ne sont pas ce que nous appelons de « vieux chrétiens », c'est-à-dire des chrétiens depuis 3 ou 4 générations. La plupart sont des convertis depuis 15, 25, 35 ans, qui, malheureusement, n'ont pas été suffisamment instruits et surveillés. Est-ce leur faute? Faut-il renoncer à les rendre meilleurs? Je sais bien que c'est une vie de Juif errant que celle de missionnaire ici. Ma barque me sert peu, manque de canaux; pas de mule, comme chez nos apôtres du Ngan-hoei, de char, comme chez ceux du Siu-tcheou-fou. Alors il me reste la brouette et les jambes; ce sont ces deux pauvres vieilles jambes qui me trimballent le plus souvent. C'est moins poétique que les courses à mules dans les montagnes.

Je n'ai pas non plus les grandes moissons d'âmes du Siu-tcheou-fou où l'on fait la moisson à grands coups de faux. Moi, je ne suis qu'un glaneur. Ce ne sont pas les épis qui manquent, mais mes greniers sont trop petits, et moi je suis trop occupé déjà avec mes chrétiens; ne recevant aucune aide, aucun subside, je ne peux pas envoyer des catéchistes moissonner et me préparer la besogne!! Ah! si nous étions deux, si j'avais un vicaire, ou si l'on me donnait un curé dont je serais le vicaire! J'y rêve, je le demande au Bon Dieu! mais voilà, toujours il faut conclure par ces mots: « *Hominem non habeo!* » Si j'avais des catéchistes pour mes catéchumènes, comme au Nord où chaque Père en a dix, douze, vingt, cinquante! « *Hominem non habeo!* » Pas un! Malgré cela, j'ai 400 catéchumènes. Tous les jours il m'en vient, il s'en présente, il faut se contenter de les encourager, de les convier à un catéchuménat en février! Comment les instruire autrement? Ici, ils sont dispersés, famille ici, famille là. « *Hominem non habeo!* » Si j'avais les ressources suffisantes, je pourrais, à la fin de l'année, vous inscrire de bonne foi, 1000, 1500, 2000 catéchumènes, plus même, sans doute.

Ressources suffisantes? Qu'est-ce à dire? De l'argent? Ça serait quelque chose et m'aiderait, mais ça ne me donnera jamais le catéchiste ou les, que je rêve. Ces gens-là sont introuvables ici. Tous

ceux qui étudient un peu, se lancent dans quelque maison européenne à Chang-hai. Alors c'est toujours le « *Hominem non habeo!* » Eh bien, que faire? Priez pour moi et mes paroissiens, et mes catéchumènes, ce me sera une grande aide.

Je ne compte pas le nombre de kilomètres que j'ai avalés depuis trois mois. J'ai parcouru, visité mes 27 paroisses, quelques-unes deux fois. J'ai déjà donné 14 missions, sortes de retraite que fait chaque paroisse une fois par an: (il en reste encore 13).

Ça dure de 3 à 6 jours, selon l'importance de la paroisse. Et c'est toujours le moment choisi par les chrétiens qui ont de « petites affaires ». Audiences de juge de paix, des heures entières. C'est le purgatoire du missionnaire cela, ça n'a rien d'intéressant du tout, et je ne vous en raconterai pas de ces balivernes-là. Quand au milieu de ces chicanes m'arrivent de braves païens qui veulent « entrer dans la religion », ça me fait oublier mes misères de juge de paix, mais il faut alors débrouiller la situation. Est-ce sincère? Quelle affaire là-dessous?

J'ai reçu l'autre jour la visite d'une bonne femme qui m'arrivait directement de chez les Protestants. « Pourquoi ne restes-tu pas chez eux? — Père, c'est une fausse religion. — Oui, mais comment le sais-tu? — Les Protestants nous enseignent à adorer Dieu et Notre-Seigneur, mais ils ne veulent pas que nous honorions la Sainte Mère de Jésus... Moi, je ne peux pas comprendre ça; ça n'a pas de bon sens... On me dit que les Catholiques honorent la Sainte Vierge, et je me suis dit: « Ces gens-là sont dans le vrai, je passe à eux!!! » Et tout un discours sur les Protestants que la bonne femme malmenait ferme.

J'ai travaillé vigoureusement, pendant deux mois, pour ouvrir mes écoles internes! je n'en avais pas!!... Aussi il n'est pas rare de trouver des enfants de 13 et 14 ans n'ayant pas fait leur 1^{re} Communion. Dans une paroisse j'ai 15 ou 16 jeunes gens, garçons et filles entre 13 et 27 ans, qui ne peuvent la faire, faute de doctrine suffisante.

Vous voyez la lutte à soutenir contre les parents égoïstes et avarés. L'enfant les aide à la maison, à quoi bon l'école? Il faudra payer la pension si minime soit-elle! J'ai bataillé. Mon école de garçons compte aujourd'hui 24 élèves. J'en aurai 30 ou 40 après le jour de l'an. Mais ça me coûte cher, très cher. La Providence y pourvoira. Je tire le diable par la queue; c'est la bonne position, sans quoi, ce serait lui qui serait capable de me faire des niches.

J'ai de braves et très bons chrétiens tout de même, de fervents même. J'en ai beaucoup de médiocres et de tièdes; j'en ai de mauvais. Il y a par ci par là, des familles d'apostats, si on peut appeler apos-

tats des gens à peine entrés dans la religion et baptisés au galop. J'en ai repêché quelques-uns déjà.

Comme surcroît d'occupation, je bâtis une église et une résidence, chrétienté de St-Jean-Baptiste. Monseigneur m'a donné 5000 fr., les chrétiens 1250! En avant! Nous aurons fini au mois de juin; mais il faudra encore meubler l'intérieur et la sacristie. Ça sera mon successeur qui fera cela, si je vais au 3^e an; et j'irai pour sûr, s'il y en a un.

Avec tout cela, ne me croyez pas malheureux. Je suis l'homme le plus au 3^e Ciel! De vrai, ça m'aurait chagriné d'aller dans un district où il n'y a que du bon; à moi il me faut un peu de la *canaille*. Je trouve mon pays plein de charmes, plein de poésie, et je ferais des vers pour un peu; seulement, il y a des gens qui ont dit que c'était l'inspiration qui faisait le poète! Erreur. Il faut avoir de l'inspiration, soit, mais il faut de plus des loisirs, et vivre dans l'idéal. Or je n'ai pas de loisirs, et d'une; et je vis dans le terre à terre d'un juge de paix ou d'un procureur, les trois quarts du temps; car si vous voulez vous imaginer la vie du missionnaire, n'oubliez pas cette croix-là, compter des sapèques!

Ça, ce sont des ennuis, pas des souffrances. Il n'y a de souffrance que celle que l'on ressent de ne pouvoir pas faire assez et faire bien, d'être au-dessous de la tâche.

Si quelques-uns veulent faire quelque chose pour mon district, qu'ils disent à leurs mamans et à leurs sœurs, de me faire un peu de linge d'autel, des ornements (le plus simple possible et le plus léger possible, à cause des chaleurs de l'été). Ça me permettrait de fonder des chapelles et de n'avoir pas à traîner ma caisse de messe sur les chemins.

A travers le Ngan-hoei.**Vandalisme à Yang-Liou-Wan.**

(Récit du P. Lémour dans l'*Echo de Chine*.)

UN nouvel acte de vandalisme sauvage vient de se produire dans le Ngan-hoei, sur la frontière du Hou-pé, à l'extrême sud-est du Kiang-nan. Les faits ont été communiqués à la presse d'une façon inexacte; les voici dans toute leur vérité, avec quelques réflexions qu'ils me suggèrent.

Le 22 avril dernier, à la tombée de la nuit, une bande de *Ko-lao-hoei* se présentait en armes, à l'improviste, devant les murs de Yng-

chan, envahissait le tribunal du sous-préfet et y mettait le feu. Surpris par la soudaineté de l'attaque, le mandarin n'eut que le temps de s'enfuir avec sa famille, et ne réussit à échapper à la poursuite de ceux qui voulaient le tuer qu'à la faveur des ténèbres. La panique se répandit en ville, sans qu'il fût possible de songer à la résistance; le sous-préfet en fuite, que pouvait le mandarin militaire à la tête d'un embryon de police et d'une poignée de satellites affublés d'uniformes militaires? Les assaillants purent sans crainte se livrer à leur fureur destructrice.

Une petite résidence catholique, voisine du tribunal, fut saccagée et démolie; ensuite on se rua sur l'école qui devint à son tour, dit-on, la proie des flammes. Pour ne pas partir les mains vides, les incendiaires parcoururent la ville, pillèrent les principaux magasins, et après avoir brûlé une quarantaine de maisons, tué un homme et blessé quelques audacieux qui s'avisèrent de résister, ils se dirigèrent sur la prison pour en forcer les portes. Deux de leurs comparses, malfaiteurs dangereux, y étaient détenus depuis quelque temps. Ils prirent avec les autres la clef des champs. C'était, disent les mandarins, le seul motif de l'agression.

Parmi les professionnels de l'émeute, il s'en trouve toujours qui nourrissent pour les étrangers une médiocre sympathie. Le mot d'ordre fut donné de se diriger sur une mission catholique, isolée dans la montagne, en un lieu nommé Yang-Liou-wan, à 30 lis de la sous-préfecture. La bande était conduite par deux ennemis des chrétiens bien connus, Yuen-ta-chou et Tcheou-ta-tchoan.

* * *

La résidence de Yang-liou-wan est construite sur une colline assez élevée, d'où le regard domine un large torrent, dont le lit de sable jaune n'est d'ordinaire coupé que de petits courants, que remontent à grande peine les radeaux de bambous chargés des denrées venues de Kiou-kiang pour alimenter les petites boutiques de la montagne. Aux grandes pluies, il s'étale en fleuve majestueux entre les deux chaînes de montagnes qui l'enserrent de leurs replis sinueux. Alors il emporte tout dans le bouillonnement impétueux de ses flots. C'est ainsi que le village de Yang-liou-wan disparaît sans cesse à la dérive, laissant la mission catholique seule, immobile sur son rocher de granit.

A qui vient de la sous-préfecture en remontant le torrent, la résidence apparaissait majestueuse comme un monastère antique, ou une forteresse du moyen âge. Son mur d'enclos en lignes brisées, à cause de la déclivité du terrain, avec ses petits couronnements de

tuiles, donnait l'illusion d'une enceinte crénelée. Au premier plan, sur le sommet d'un étroit plateau, face au sud, la résidence du missionnaire; à l'est, les écoles, classes, dortoirs et hangars de récréation; le tout, vaste et bien aéré, pouvant loger une centaine d'élèves; au second plan, un corps de bâtiments parallèles, semblable extérieurement au premier.

Ces appartements étaient mis à la disposition du mandarin et de sa suite quand les affaires de sa charge l'amenaient dans ces contrées. Il en appréciait le confortable un peu plus que l'humide et ténébreuse disposition de son Yamen. Parallèles à cette habitation, deux autres corps de logis réservés aux cuisines, aux dépôts et au personnel de la maison. Le tout était relié par un système de couloirs spacieux qui avaient nécessité des travaux de terrassement gigantesques et permettaient une circulation facile vers tous les appartements.

A l'ouest, du côté du torrent, longeant la grand'route et continuant le mur d'enclos, la porterie avec double entrée à claire-voie, la loge du concierge, un dispensaire, une salle d'exhortation pour les païens, les écuries et les dépendances du jardinier. A mi-côte, un vaste édifice qui servit pendant des années de chapelle provisoire et forma plus tard les salles de catéchuménat.

Tout cet ensemble de constructions d'un goût parfait, sans prétention de luxe, visant surtout à la solidité et à l'hygiène, avait absorbé une dizaine d'années de labeur. Le Père Mouton y avait mis toute son âme et son merveilleux talent d'organisation. Il y dépensa sa fortune, outre les subsides que la mission lui fournissait; il y laissa presque sa vie! Pour couronner son œuvre, il avait rêvé d'une belle église assez ample pour contenir tous les chrétiens, assez belle pour inspirer aux païens une haute idée de l'excellence du culte catholique. Il s'y prit de bonne heure et prépara de longue main ses matériaux. Lui-même, il parcourut à cheval les montagnes ardues de son district, à la recherche des bois les plus beaux et les plus solides.

Il fit jaillir, des carrières voisines, des blocs de porphyre vert et de granit rose pour les colonnes et l'ornement de la façade. Amenés sur le chantier à dos d'hommes, au prix d'efforts inouïs, ces matériaux centuplaient de valeur. Souvent 80 hommes suffisaient à peine au transport d'un seul de ces arbres géants à travers les sentiers étroits et escarpés de la montagne!

Le Père Mouton s'attela alors à la besogne, dirigea lui-même les

travaux, forma ses ouvriers avec une patience et une industrie remarquables. Menuisiers, maçons, sculpteurs, choisis dans le pays même, n'offraient aucune ressource artistique. Il fallut les dégrossir, les débarrasser de ces conceptions ridicules qu'ils réalisent dans les pagodes et qui sont tout leur idéal. Chose merveilleuse, il réussit au-delà de toute espérance et obtint de ces rustres une œuvre digne de l'admiration des plus délicats.

Pendant que le Père faisait leur éducation, des centaines de terrassiers bouleversaient la montagne, creusaient et nivelait le sol, pour préparer le terrain de l'église. Un vrai travail de Titans!

La crise des Boxeurs passée, on se mit vigoureusement à l'ouvrage. Plusieurs années s'écoulèrent dans cette activité de ruche, avant qu'on pût voir l'œuvre parachevée. Elle se découvrit enfin aux yeux émerveillés des visiteurs, mais si belle, si pure, si parfaite, avec sa tour St-Michel qui semblait surmonter l'édifice, que païens et chrétiens proclamèrent cette église de la Vierge la gloire de leur pays, le palladium de leurs foyers. Les bateliers qui allaient et venaient sur le torrent, les voyageurs qui en longeaient les rives, se détournèrent de leur chemin et gravissaient la montagne pour contempler cette merveille.

De la province et des sous-préfectures voisines les curieux accouraient au bruit de la renommée. Beaucoup emportaient au cœur une haute idée de la religion qui crée de si belles choses, un germe secret, plus précieux que l'admiration stérile, qui finissait par éclore et amener au missionnaire de sérieuses conversions.

Comme annexe à cette mission catholique, le P. Mouton avait construit au pied de la montagne, dans un repli de terrain à l'abri du vent et des curieux, une école de filles et un orphelinat dirigés par les religieuses chinoises de la Présentation. Ennemi du luxe, le Père avait amplement installé cette œuvre sans se préoccuper d'autre chose que d'hygiène.

Tel fut le théâtre des exploits de nos *Ko-lao-hoei* de Yng-chan. Ils se présentèrent de nuit, le 23 avril, au nombre de 80 environ, devant la résidence qu'ils trouvèrent gardée seulement par un maître d'école et un domestique. Le Père de Beauregard, chargé de ce poste depuis le mois d'août 1907, était parti avec ses gens pour une mission à la chrétienté de Li-chou-tsaei; une épidémie de petite vérole avait fait licencier les élèves. Trouvant la maison vide, les bandits la pillèrent de fond en comble, firent main basse sur le trésor de la sacristie, ornements, vases sacrés, reliquaires précieux, emportèrent

du mobilier tout ce qui était à leur convenance, brisèrent le reste et mirent le feu aux quatre coins de l'établissement. D'autres s'étaient portés sur l'orphelinat qu'ils saccagèrent et livrèrent aux flammes en même temps. Prévenues à temps par des amis, les religieuses avaient pu se disperser avec leurs élèves dans les familles chrétiennes voisines, et ce fut par miracle que nous n'eûmes à déplorer ni mort, ni blessures.

L'isolement favorisa l'exécution de ce sauvage attentat, sans qu'il fût possible de rien protéger. Ce dut être un spectacle effroyable que ce vaste foyer de flammes reflétées dans les eaux du torrent et éclairant la nuit de ses sinistres lueurs ! Quelques heures avaient suffi à anéantir le fruit de quinze ans de travaux. De cette superbe mission, il ne reste plus que les murs calcinés sur des monceaux de cendres !

* * *

Au moment où j'écris, le Père Mouton ignore encore le désastre où sombre l'œuvre de sa vie. Son cœur en saignera, mais sans céder au désespoir. Il sait bien que l'Église, éternelle rebâtisseuse, confiera à quelqu'un la mission de relever ces décombres, et convoquera encore ses fils à la prière sur ces ruines rajeunies. En attendant, le désastre moral est plus redoutable encore, car ces jeunes chrétientés, nées d'hier à la foi, terrorisées et tremblantes au spectacle de ces malheurs, risquent bien de chanceler pour se soustraire au danger de représailles. Ce n'est pas en quelques années que l'âme acquiert la trempe des héros et des martyrs.

* * *

Et maintenant, à qui incombe la responsabilité du désastre ? On ne peut songer à la faire endosser aux chrétiens ; aucune cause de discorde, aucune dissension n'existe entre les païens et nous dans ce district. Les magistrats locaux le reconnaissent, et le gouverneur m'en faisait l'aveu spontané, il y a deux jours. Récemment encore lorsque les bandes de Tchang Tcheng Kin terrorisaient le pays pendant plus d'une année, traquaient les chrétiens, menaçaient nos établissements dans les districts limitrophes, Yng-chan restait en paix sous la garde du Père Beaugendre. Il n'y a donc à articuler aucun grief contre nous.

Les mandarins voudraient n'y voir qu'une secousse de la révolution en marche. Pourquoi donc, après avoir malmené le sous-préfet, faire exprès un détour de 30 lis pour s'en prendre à une mission inoffensive en dehors de la route ! Je ne puis, quant à moi, m'empêcher d'y reconnaître la vieille haine anti-chrétienne, anti-étrangère, soigneusement entretenue par des meneurs, encouragée par l'attitude de cer-

tains magistrats, coupables tout au moins de n'avoir rien entrepris pour la réprimer. Les faits parlent haut. Pendant que Tchang Tcheng Kin soulevait naguère contre nous des milliers de partisans, il leur était loisible de s'organiser dans la juridiction de Yng-chan, de passer et repasser par cette voie, du Hou-pé au Ho-chan, sans être inquiétés, ni recherchés. Le sous-préfet avait des yeux pour ne pas voir. On eût pu croire, et cela a été nettement affirmé, qu'il existait un pacte de mutuelle protection, entre le mandarin et les rebelles. Et quand, plus tard, un délégué secret du gouverneur Ngen-Min recherchait la trace de notre grand ennemi, Tchang Tcheng Kin, où le saisissait-il? Dans le Yng-chan, chez Yuen Ta Chou, où il se croyait en pleine sécurité! Yuen poussa l'impudence jusqu'à porter au tribunal une accusation contre les soldats qui avaient saisi un de ses amis dans sa maison. Le mandarin, au lieu de l'arrêter comme complice d'un grand révolté, le laissa libre. Et Yuen Ta Chou se venge, car c'est lui qui menait la troupe au siège de Yang-liou-wan. Et je gage qu'il ne sera pas encore inquiété, non plus que Tcheou Ta Tchoan, son complice d'hier, jadis le bras droit de Tchang Tcheng Kin.

On ne dira sûrement pas que l'incendie de Yang-liou-wan est une revanche de nos exigences excessives contre les rebelles de Ho-chan, l'an dernier. Nous nous sommes contentés des plus modestes réparations; il nous serait facile de le prouver.

Les malfaiteurs n'aiment pas la geôle, c'est connu, et rien ne doit surprendre, si ceux qui jouissent de la liberté tentent de procurer le même bienfait à leurs collègues sous les verrous, dès qu'ils ont espoir de le faire impunément. Or au moment où Tchang Tcheng Kin levait une armée contre les catholiques l'année dernière, livrait aux troupes impériales deux batailles sanglantes, le mandarin ayant mis aux fers plusieurs prisonniers de sa bande, on put à deux reprises, sans être poursuivi, enlever ces criminels. Ni les auteurs de l'attentat, ni les prisonniers évadés ne furent arrêtés quoique leur retraite fût parfaitement connue. Bien plus, des proclamations de Ngen Min les exhortaient à vaquer sans crainte à leurs occupations, menaçant de peines sévères quiconque les molesterait. Eh! mais les incendiaires de Yng-chan n'ont fait que répéter la même scène sur un autre théâtre! Et, les pauvres diables, on a osé leur en faire un crime, et les têtes de quatorze d'entre eux se balancent aujourd'hui doucement à la brise pour l'instruction des passants! Cette inconséquence déroute la logique simpliste du peuple! S'ils s'étaient bornés à brûler une mission catholique après avoir ouvert la prison, ils auraient chance de promener encore leur tête sur leurs épaules.

Cette justice arbitraire permet d'établir nettement les responsabili-

tés dans les événements d'hier. Chacun conclura, je pense, de l'ensemble de ces faits que, dans toutes ces crises de sauvagerie dont nous sommes périodiquement victimes, les seuls coupables, j'allais dire les principaux coupables ne sont pas dans les rangs des misérables qui promènent partout le couteau et la torche incendiaire.

(Lettre du P. E. Beaucé.)

Zi-ka-wei, 17 juillet 1908.

Le P. Lémour nous a donné de nouveaux détails sur le pillage de Yang-leou-wan.

Les brigands en arrivant à la sous-préfecture, allèrent droit à la prison et mirent en liberté tous les prisonniers dont 4 ou 5 condamnés à mort; puis tous ensemble ils allèrent brûler le ya-men ou maison du mandarin. Après le pillage, ils firent bombance et résolurent d'aller continuer leur œuvre de destruction à Yang-leou-wan, résidence du P. de Beauregard. C'était la belle maison fortifiée du P. Mouton. Parmi les condamnés à mort délivrés, il y avait un ancien catéchumène qu'on avait dû chasser et pour cause. Il avait entendu. Pendant que les camarades festoyaient aux dépens du mandarin, il chercha à sortir de la ville. Avant d'arriver aux portes, il fut arrêté par ses amis. « Où vas-tu? Tu ne veux donc pas venir avec nous attaquer et brûler la maison de l'Européen? — Ah! mais si! répond l'autre, et même j'y tiens absolument: je les connais, ces Européens; je veux me venger et avoir ma part du butin. Seulement, laissez-moi aller fumer une pipe d'opium; il y a si longtemps que je n'ai pu satisfaire ma vieille habitude. Ne craignez rien, je serai au rendez-vous! » On le laissa, mais au lieu d'aller dans une fumerie d'opium, il sortit de la ville, et du plus vite qu'il put, alla à la résidence avertir que les brigands arriveraient dans quelques heures, qu'ils voulaient tout brûler, etc. C'était un vrai coup de Providence. Les écoles de garçons avaient été licenciées deux jours auparavant; mais celles des filles étaient encore remplies; les Présentandines ne devaient renvoyer leurs petites filles que dans 2 jours. Elles n'eurent que le temps de prendre ce qu'elles avaient de plus précieux et d'aller se réfugier avec leurs enfants à quelque distance de là. Si bien que quand les brigands arrivèrent, ils trouvèrent la maison vide et gardée seulement par deux portiers. Ils ne firent aucun mal à ces deux hommes, mais pillèrent, brûlèrent tout le kong-sou et l'église.

Pendant qu'ils faisaient ripaille, après l'exploit, arriva un petit chef militaire avec une douzaine de soldats. Le mandarin le plus proche, averti, les envoyait pour protéger la résidence. Ils arrivaient trop tard et avec l'intention de partager le butin. Les brigands vou-

lurent tout garder pour eux. Les soldats furieux tirèrent sur eux, en tuèrent quatre, et firent 25 prisonniers, je crois. Ils les conduisirent à la ville où sur-le-champ on en décapita 20. Parmi les survivants était le catéchumène. A l'interrogatoire, le mandarin lui demanda : « Où es-tu allé quand tu as quitté la ville? — Je savais que les brigands voulaient aller tuer le Père et brûler sa maison; j'ai eu pitié de lui et des vierges qui gardaient les écoles de filles. Je n'ai pas voulu qu'on leur fît du mal. — Mais pourquoi as-tu fait cela? — J'ai été de leur religion autrefois, elle est très bonne et les missionnaires ne veulent que notre bien. Ils m'ont chassé, ils ont bien fait; je n'étais pas digne d'aller avec eux; j'étais un vaurien. — Tu as fait là une bonne action, aussi je te rends la liberté. » Telle fut la sentence du mandarin qui raconta lui-même le fait au P. Lémour. — On peut espérer que le Bon Dieu récompensera mieux encore cette bonne action.

Dès que le P. Planchais, ministre de cette section, sut le pillage, il envoya un exprès au P. Lémour, ministre du Ngan-king-fou. Le Père visitait sa section; il interrompit sa visite et revint à Ngan-king, afin de parer à tous les événements; et comme le P. de Beauregard ne pouvait plus se représenter chez lui, il envoya un P. chinois, le P. Th. Ou S. J., qui, se donnant comme marchand, s'installa au milieu des ruines, et put consoler et fortifier les chrétiens des environs.

L'affaire est portée devant le gouverneur de Ngan-king. C'a été d'abord pénible et les mandarins ont fait toutes sortes de difficultés pour traîner en longueur. Mais le P. Lémour ayant dû venir à Chang-hai pour une consulte de mission, ils ont eu peur qu'il ne portât l'affaire au consulat. Quelques jours après son arrivée à Chang-hai, le Père était appelé au consulat: on venait de recevoir un télégramme: « L'affaire (du P. Lémour) va se traiter immédiatement et selon les désirs du Père. Telle du reste a toujours été notre intention. » Si le P. n'était pas venu à Chang-hai, le télégramme n'aurait pas été envoyé et l'affaire peut-être pas réglée, certainement au moins selon les désirs du P. Lémour. — Il demande une assez forte somme comme indemnité. — Le P. de Beauregard l'a échappé belle; s'il avait été là, on lui aurait certainement fait un mauvais parti.

Dans le Far-West. — (*Extraits de lettres du P. de Lapparent.*)

Ou-tch'eng, 28 janvier 1908.

Encore une lettre écrite loin de ma résidence; je suis ce soir en étape à Ou-tch'eng, ce qui signifie cinq-villes, ou cinq places fortes, ou cinq murailles, je ne sais pourquoi, car cet endroit n'est qu'un

gros bourg à deux journées de chemin de Ou-yuen et à une journée de Hieou-ning. Cette fois ce n'est pas pour les âmes des autres que je voyage, c'est pour ma propre âme ; je suis allé à Hieou-ning pour me confesser et faire ma retraite, et je retourne en ce moment à Ou-yuen, ayant quitté ce matin le P. Mouton et le P. Debesse avec qui j'ai fait ma retraite. Une petite absence de 16 ou 17 jours en tout.

Je n'oublierai jamais le départ de Ou-yuen le 14 janvier, pour aller à Hieou-ning. Les jours précédents, on avait fait passer les examens de fin d'année aux écoliers et écolières et proclamé les vacances pour le 14 janvier ; la rentrée fixée au 1 mars. Distribution des prix, ou plutôt vente des prix : on avait le droit de venir acheter chez moi avec les bons points mérités aux examens, des objets, jouets, etc. J'avais trouvé dans une armoire quelques jouets, sifflets, flûtes, etc., envoyés autrefois par notre bonne maman au P. de Barrau, et puis il y avait des images, médailles, etc. Ce sont les objets de piété qui ont eu le plus de succès auprès des grands. Le premier à l'examen a choisi un chapelet et un livre de prière ; sa piété ne lui a pas nui d'ailleurs, car je lui ai donné une bille et une balle par-dessus le marché !

Alors le 14 janvier au matin on se fait ses adieux solennellement. Les enfants, les maîtres, tout cela me dit adieu comme si je ne devais jamais revenir. Le maître d'école surtout, c'est un nouveau chrétien d'une politesse exquise et d'un cœur très délicat. Ce n'est pas d'ailleurs le premier magister venu : il est *notable* de sa commune, quelque chose comme conseiller municipal. Il forme très bien ses élèves ; il tient à ce qu'ils soient très polis et aient de bonnes manières. Ce n'est pas eux qui me présenteraient un objet, par exemple une clef, un livre, d'une seule main : toujours des deux mains, c'est plus distingué. Et dès qu'on leur fait cadeau de la moindre chose, ils viennent remercier en faisant la prostration. Et au catéchisme ils doivent tous se tenir debout formant demi-cercle autour de moi, d'une façon irréprochable, les pieds se touchant : le magister y tient beaucoup. La veille de mon départ, 13 janvier, il était venu me demander la permission de me faire accompagner par les élèves, pour leur faire prendre de bonnes manières.

Donc le matin du 14 janvier à neuf heures, après les adieux solennels nous nous mettons en marche ; d'abord le porteur de mes bagages, puis moi, puis derrière le magister, puis tous les écoliers alignés par rang de taille, d'abord les plus petits, puis les grands, tous à la queue leu-leu ; puis la mule, remorquée par le plus grand élève, le premier de l'examen, celui qui avait acheté un chapelet et un livre avec supplément de bille et de balle. Je n'étais pas monté

sur la mule parce qu'il y avait un pont dangereux à traverser non loin de là.

Nous suivons dans ce bel ordre la rue qui longe les remparts, depuis la porte du Nord jusqu'à la porte de l'Est; à la queue leu-leu, ce n'est pas facile pour causer; moi je récitais tout bas les prières de l'Itinéraire, si belles et que nous récitons chaque jour en voyage; les autres gardaient le silence: c'était solennel et on était un peu ému. Arrivé à la porte de l'Est, je remercie le magister et lui dis de ne pas se fatiguer; mais il veut aller encore un peu plus loin. Alors, on franchit les remparts, on passe sous la porte, il n'y a plus qu'à descendre un grand escalier pour arriver au pont. Cette fois on s'arrêta. Aussitôt voilà le brave magister et tous les écoliers qui se mettent à genoux en pleine voie publique, sans respect humain, et me demandent ma bénédiction. Chers enfants! qu'ils restent sages en mon absence et dans leurs familles. Et puis l'on se sépare, on s'en va chacun de son côté; cette fois, on est vraiment ému, il y a bien de quoi avoir un peu envie de pleurer: ce bon maître et ces élèves qui témoignent si pieusement leur affection envers leur Père spirituel, la préoccupation de savoir si tous resteront bons pendant les vacances, tout cela vous prend au cœur. — Enfin, au revoir, à la garde du Bon Dieu et de la Sainte Vierge. — Ah! en voilà un qui réclame! Il n'a pu se mettre à genoux, c'est celui qui tenait la mule. Il vient de passer la bride à mon guide, et il se met à genoux à son tour. Une nouvelle bénédiction pour lui tout seul et « adieu, sois sage ». Et puis je passe le pont et, aidé du guide, je me hisse sur la mule pour faire les quarante-deux kilomètres que nous avons à fournir ce jour-là.

Ce guide s'appelle « Précieuse forêt »; c'est un homme bien dévoué, qui pour ce voyage, me sert non seulement de guide, mais aussi de palefrenier, de valet de chambre, de caissier, de sacristain, de servant de messe, etc., etc.... Il tient ma caisse, c'est plus sûr que si je la tenais moi-même. Exemple: ce même jour, nous arrivons à un bac; la mule refuse d'embarquer sur le bac; elle a mis un pied, mais voyant que cela remue, elle ne veut pas y mettre les trois autres, on a beau lui crier « t'ou! » qui est le grand mot pour la faire avancer, elle ne fait que ruer. Alors « Précieuse forêt » me dit: « Passez le bac avec les bagages, moi je vais prendre la mule et la faire passer à gué un peu plus haut. » Ainsi fîmes-nous; mais en débarquant du bac, voilà le passeur, un vieux païen, qui me demande de lui payer le prix du passage. « Combien? — Vingt sapèques (un sou). — Ce n'est pas cher, mais je n'ai pas de sapèques, attendez mon caissier. » « Précieuse forêt » arrive bientôt et m'in-

vite à me remettre en route. « Eh bien, et le prix du bac? Est-ce que vous ne le payez pas? lui dis-je. Le vieux demande vingt sapèques. — Oh! le vieux! Il a voulu vous voler! c'est un bac gratuit! D'ailleurs, même si c'était un bac payant, ce ne serait que dix sapèques. » Vous voyez que si c'est moi qui eusse eu la caisse, j'aurais été volé d'un sou!

« Précieuse forêt » est aussi mon professeur d'équitation. Le lieutenant Maumy ne m'avait pas appris à descendre les escaliers à pente archi-raide: alors, je me pelotonnais comme je pouvais en me raccrochant à la selle. Mon guide m'a enseigné à porter les étriers en avant le plus possible vers les oreilles de la bête et à jeter le corps en arrière comme pour faire la planche. Est-ce bien cela selon les principes de l'art? En tout cas, ainsi je me sens très solide et à l'abri des chutes.

Ah! qu'il y en a de ces escaliers ou des marches isolées! Je me suis amusé à compter pendant une heure de temps; en tout j'ai eu 1014 marches, et encore je n'y ai pas mis de malice, j'aurais pu choisir une partie de la route plus accidentée; il est vrai qu'il y en a aussi de plus plates, — et encore j'ai eu des distractions, j'ai bien pu omettre quelques marches. Mais je ne recommencerai plus à compter ainsi: c'est obsédant. Que de mérites si à chaque marche on fait un acte de charité parfaite, ce qui n'est pas impossible.

* * *

Ou-yuen, 29 février 1908.

Voilà le facteur! Chez vous c'est un événement quand il arrive, le facteur, et cependant il arrive tous les jours; mais ici il n'arrive que tous les 6 jours: aussi c'est un véritable événement. Mes gens qui examinent mon courrier avant de me le remettre, comme les concierges de France, tâchent de comprendre la signification de ces timbres et leur valeur; mon catéchiste, qui est un homme instruit, voyant une enveloppe bordée de noir, me dit: « Il y a quelqu'un qui vient de mourir. » Je lui explique qu'on garde le deuil longtemps — comme les Chinois eux-mêmes d'ailleurs — mais eux ce n'est que dans le costume, ce n'est pas sur les enveloppes. Voilà les communications qui commencent à se faire rapides. J'ai reçu une lettre de France en 37 jours, une autre en 39. En revanche une lettre d'un de mes voisins, Lazariste missionnaire au Kiang-si, à 150 kilom. d'ici, a mis 30 jours pour me parvenir, et une lettre que je lui avais écrite le 1^{er} novembre 1907, ne lui avait pas encore été remise à la date du 12 janvier.

Vous voyez aujourd'hui que je ne vous écris pas en étape dans un

gîte quelconque, je suis à la ville. Entre temps je suis allé encore une fois à Tong-men, je commence à connaître le chemin et tous ses accidents de terrain et je le trouve toujours aussi joli, sauf dans quelques parties plates où l'on traverse des rizières sans poésie, mais je n'avais cependant pas encore fait ce chemin par temps de glace; c'est ce qui m'est arrivé la dernière fois. Il avait plu la veille; puis la nuit un temps clair, une lune splendide; aussi le matin tout était gelé; tout ce qu'il y avait d'eau sur les dalles du sentier ou entre les dalles était converti en patinoire. Et avec cela nos bêtes ne sont pas ferrées à glace — elles ne sont même ferrées à rien du tout — aussi elles glissaient beaucoup et marchaient prudemment à petits pas. On avait un peu froid, mais quel beau temps! d'un côté la lune très brillante qui disparaissait derrière des montagnes couvertes de neige, de l'autre le soleil qui se levait au milieu de petits nuages ressemblant aussi à des montagnes neigeuses et qui commençait déjà à nous réchauffer un peu; par devant une petite brise — ou même bise — fraîche qui vous mettait des glaçons dans la barbe; au milieu votre serviteur qui faisait sa méditation; derrière, deux jeunes gens chrétiens, qui m'accompagnaient et qui, mis en verve par cet air vif, bavardaient sans discontinuer. Bons chrétiens, d'ailleurs; la vue de cette belle scène les poussait à remercier Dieu et à faire un acte de foi. Je les entendais dire: « Quel beau temps! C'est Dieu qui nous accorde cela! » Et ils ne disaient pas cela parce que j'y étais et pour se faire bien voir de moi, car ils parlaient le patois du pays et ils ne se doutent pas que je commence à comprendre leur patois; quand ils veulent se faire entendre de moi, ils parlent le vrai chinois, ce qu'on appelle le mandarin.

En ce moment ce sont les catéchuménats: les hommes viennent passer ici 8 jours, entendre 5 catéchismes par jour sans compter quelquefois un sermon supplémentaire, assister à la messe, au chapelet, à la visite au S. Sacrement; étudier les prières, s'habituer à la vie chrétienne. Qu'on est heureux de pouvoir éclairer toutes ces âmes de bonne volonté, leur ouvrir des horizons inconnus sur l'amour de Dieu pour eux, la puissance de la Sainte Vierge... on leur donne le secret du vrai bonheur, on leur dilate le cœur. J'en ai actuellement quelques-uns très intelligents; ils comprennent que l'idéal doit s'élever au-dessus des sapèques et des poussahs. Il faut prier pour eux, afin que passant de la théorie à la pratique, ils aient le courage de brûler ce qu'ils ont adoré et de demander le baptême. Vous pouvez faire cela de chez vous.

Quant aux colis, ils viennent plus lentement que les lettres. Cependant je compte voir bientôt poindre à l'horizon toutes les mer-

veilles que vous voulez bien m'envoyer ou que la charité si affectueuse de M*** me destine. N'y aurait-il que le bien que me fait au cœur cette pensée que vous, là-bas, vous vous ingéniez pour que rien ne manque à votre « missionnaire », ce serait déjà énorme, un appui moral très puissant pour moi ; mais il y a de plus les services matériels que ces cadeaux me rendent à moi et à la mission, et qui font de vous deux de véritables bienfaiteurs, ayant bien droit à la récompense promise par N.-S. à tous ceux qui l'aident sur cette terre : « J'étais pauvre et vous m'avez vêtu, etc. » Ainsi les images annoncées auront du succès ; mon catéchiste prépare déjà sa colle et toute son habileté... Pour que vous puissiez juger de celle-ci par l'exemple le plus récent, il vient d'inventer, pour placer les harnais de ma cavalerie, un échafaudage qui servira également de catafalque pour le 2 novembre ! et comme il se plaignait l'autre jour de n'avoir pas une belle couverture d'autel pour les jours de fête, je lui ai dit : « Dilate ton cœur, il y en a une qui vient en ce moment des pays d'Occident ! »

C'est que ce n'est pas sans intérêt d'orner l'église convenablement ici, pour louer Dieu extérieurement aux yeux des païens : les deux tours blanches les attirent de loin, tous les jours il y a des visiteurs, et si l'église n'était pas tenue proprement et parée avec goût, il y aurait mépris direct de la religion catholique. Or il ne faut pas cela : « *Laudate Dominum omnes gentes !* » Ah ! qu'en Chine on comprend bien ces mots, et quel bonheur de travailler à leur réalisation ! Priez pour eux, priez pour moi...

Hoei-tcheou-fou, 22 mars 1908.

... Je suis à cinquante lieues de chez moi, en camp volant ; arrivé ici hier chez le P. Debesse, je ne sais où je serai dans deux jours, puis les jours suivants... Le 18 mars, mercredi, veille de la St-Joseph, vers 2 h. de l'après-midi je faisais un petit tour dans la maison, je regardais si le portier gardait bien la porte, puis j'allais passer à l'école pour stimuler un grand écolier qui ne sait pas encore assez de caractères, puis j'allais m'installer à l'église pour faire une bonne longue visite au S. Sacrement, ensuite me disposer à passer pieusement ma fête de S. Joseph... Oh ! c'est vrai, je faisais bien ma volonté propre en ce moment, et au fond je désirais quelque contre-temps. parce que c'est trop dangereux de faire ainsi ses petites volontés... Pan ! pan ! on frappe à la porte, le portier ouvre, et je vois arriver à grands pas un homme en costume de marche, sa tresse enroulée

autour de la tête, sa robe relevée jusqu'à la ceinture, son pantalon ficelé au-dessus des mollets, ses pieds nus, protégés seulement par des semelles de paille, son parapluie en bandoulière dans un étui de toile bleue. Il tire de dessous sa veste une lettre du P. Mouton me disant de partir le plus vite possible pour Hœi-tcheou-fou : le nouveau Père Supérieur va arriver ; il va visiter toutes les chrétientés de la contrée, le P. Mouton n'a pas le temps de l'accompagner, c'est moi qui irai avec lui... Me voilà exaucé, c'est le renversement de tous mes petits projets pour les jours suivants ; il faut décommander les rendez-vous, abandonner les écoliers à eux-mêmes, priver les fidèles de la confession et de la communion... et puis voilà la pluie qui commence. Enfin on fait les préparatifs, on fait prix avec un porteur et un guide, on prépare sa caisse de messe... Le 19 mars au matin, messe de bonne heure avant que les gens soient réveillés, puis départ avec une bonne pluie qui ne cessera pas de la journée. Oh ! le bon 19 mars ! Voyage en union avec la sainte Famille. Le guide se trompe et nous fait passer deux bacs de trop ; j'ai un parapluie et une toile cirée qui me protègent un peu, mais pas de chaussures imperméables ; il faut se résigner à avoir les pieds trempés, et avec cela il ne fait pas chaud. Nous prenons un raccourci qui fait gagner 6 kilomètres, mais quelle escalade ! Deux fortes montagnes à franchir ! A mesure qu'on s'élève il fait plus froid et voilà la pluie qui devient neige, et la petite brise qui devient grand vent. C'est beau d'ailleurs, tous ces pics qui deviennent blancs, et cette gorge sauvage, mais j'ai bien froid aux pieds. Enfin, occasion de mérites. Voilà la nuit, il devait y avoir pleine lune, mais le temps est si couvert qu'on n'y voit plus rien. Tout de même, en trébuchant, on arrive dans un petit village perdu à plus de 50 kilomètres de Ou-yuen ; il y a là un catéchumène qui a un petit oratoire et qui me cède son lit. On soupe bien vite et l'on se couche et l'on s'endort avec, dans les oreilles, le mugissement du torrent grossi par la pluie qui n'a pas cessé. Je me réveille vers minuit et regarde à la lucarne : changement de décor : une nuit magnifique, un ciel sans nuages, la lune brille... si bien que mes gens ont cru que c'était l'aurore. Dès 1 h. $\frac{1}{2}$ du matin, on m'apporte du thé et des sucreries, puis une espèce de purée sucrée, c'est de la farine de nénuphar ; j'entends mes gens qui se lèvent, qui sellent ma mule... Je leur avais dit la veille qu'il faudrait partir dès le lever du soleil. A 3 heures nous étions en route. Une fois partis, le guide me dit : « Est-ce qu'il est cinq heures ? — Oh ! non, il n'est même pas quatre heures ; mais c'est bien ; plus tôt arriver, plus tôt se reposer, n'est-ce pas ? — Oui, oui ; et le temps est plus beau qu'hier. » La lune éclairait magnifiquement, pas un nuage ; toutes les montagnes

recouvertes comme d'un drap blanc; un petit vent vif séchait les dalles du chemin; mais toujours des souliers trempés, par exemple. Et puis il gèle à glace, mon parapluie et ma robe, mouillés de la veille, sont raides comme des feuilles de zinc... Enfin, on marche gaîment, le soleil arrive pour réjouir encore plus les cœurs, on dit son chapelet avec ferveur, et dès 3 heures du soir, on arrive à l'étape avec ses 54 kilomètres dans les jambes ou dans celles de la mule. L'étape, c'est Toen-ki: là, petite chrétienté fervente, jolie petite église de style chinois bâtie par le P. Mignon, on est bien chez soi.

Le lendemain, samedi, 30 ou 40 chrétiens ou catéchumènes, sachant qu'un Père est là, veulent profiter de cette bonne occasion pour assister à la messe. Quelques-uns arrivent dès 6 heures, ils attendent patiemment à la porte, en plein vent, jusqu'à 7 heures, que les autres soient arrivés; ils chantent leurs prières avec entrain... voilà des gens qui n'oublient pas leurs âmes, et qui ne craignent pas de se gêner un peu pour faire leur salut et honorer Dieu... Comme on prie volontiers pour eux et comme on s'unit à eux en disant les belles prières du Saint Sacrifice!... Mais j'en aurais trop long à raconter. Pour le moment je me repose en m'instruisant auprès du P. Debesse, et j'attends le P. Supérieur, qui arrive de Ning-kouo-fou, et alors nous nous mettrons en route.

* * *

Ou-yuen, 7 avril 1908.

... Les mois s'écoulaient vite dans le joli pays de Ou-yuen. D'ailleurs j'ai dû circuler à droite et à gauche pendant deux semaines à cause de la visite du P. Supérieur de la mission. Je suis allé le chercher jusqu'à Hoei-tchéou-fou, cela m'a fait voir du pays; puis nous avons voyagé ensemble, avec arrêts ici et là, jusqu'aux limites de la mission au Sud: là je l'ai laissé, il a pénétré dans le Kiang-si pour remonter au Nord-Ouest. Il en avale, des lis, ce pauvre Père Supérieur, mais c'est sa vocation, et ses visites sont nécessaires pour aider, encourager, diriger, etc..., partout où il passe. Moi j'y ai gagné de pouvoir causer beaucoup avec lui et faire de bonnes provisions de forces jusqu'à la prochaine occasion. Le temps semble passer beaucoup plus vite quand on voyage à deux. Maintenant la campagne est magnifique; après avoir eu de beaux effets de neige au départ, les 19 et 20 mars, j'ai eu au retour de charmants effets d'azalées: les collines semées çà et là d'azalées en fleurs, au milieu de feuillages verts de toutes nuances, sapins, camphriers, etc..., sans oublier

les gracieux bambous. La plupart de ces arbres sont à feuilles persistantes, le camphrier notamment, mais celui-ci vient de pousser de nouvelles feuilles vert-tendre qui donnent envie d'en manger; et le thé aussi commence à avoir ses nouvelles feuilles qui, elles, donnent envie d'en boire. La mule ne dédaigne pas d'y donner un coup de dents en passant, puis elle boit un bon coup, dans la rizière voisine, d'eau chauffée par le soleil, l'infusion se fait dans son estomac. « La nature se renouvelle, les serpents changent de peau, disait un prédicateur populaire, n'y aura-t-il que l'homme qui ne changera pas son cœur endurci pour aimer davantage le bon Dieu? »

* * *

Ou-yuen, 4 mai 1908.

Voilà longtemps que le facteur ne m'a rien apporté. Je dis que le facteur n'a rien apporté, c'est une façon de parler, car le facteur n'apporte jamais rien: comme la poste est à l'autre bout de la ville, il ne se donne pas la peine de venir jusqu'au presbytère. Il ne lui faudrait cependant que 10 à 15 minutes pour traverser la ville, (elle n'est pas grande); il confie les lettres à son ami le sergent de ville, qui est forcé de venir faire chaque jour sa faction dans le quartier. C'est également cet honnête sergent de ville qui veut bien se charger de mettre mes lettres — celles que j'écris ou que mes gens écrivent — à la boîte du départ. Comme récompense, il n'en reçoit aucune; c'est plutôt lui qui nous remercierait, car cela l'occupe et lui donne le droit d'avoir ses entrées au presbytère, ce dont il a lieu d'être très fier.

Pour Pâques j'ai eu le bonheur de faire quelques baptêmes, le Samedi saint. Ce jour-là, à l'office, on prie tant pour les catéchumènes, et pour que l'Église voie s'augmenter le nombre de ses enfants, et pour que tous les païens abandonnent leurs idoles! En pays païen on comprend mieux et on goûte mieux ces belles prières, et le moment où l'on baptise est vraiment solennel et émouvant. Tous les jours précédents, ceux qui devaient recevoir le baptême s'étaient préparés par une retraite sérieuse où je leur multipliais les catéchismes et les exhortations. Il y avait surtout un jeune homme de 16 à 17 ans qui était vraiment et visiblement touché par la grâce. Il se tenait admirablement à l'église et pendant les prières; il faisait des prières supplémentaires, des pénitences spontanées, comme de jeûner le vendredi saint; foi vive, contrition profonde, résolutions sérieuses: je le voyais si ému pendant mes exhortations que moi-même je ne pouvais m'empêcher de pleurer. Et cependant j'avais

beaucoup hésité avant de l'admettre au baptême. Je ne le connaissais pas assez, je doutais de sa foi, de ses dispositions : ce n'est qu'après avoir beaucoup prié pour voir clair que je m'étais décidé à en faire un chrétien, suivant son désir. Mais pendant ces jours de préparation j'ai été rassuré et consolé. J'espère qu'avec la protection de la Sainte Vierge, qu'il a beaucoup priée pendant les jours précédents et le jour du baptême, il sera non seulement un bon chrétien, mais un vrai saint, ou un martyr. Prions pour sa persévérance.

Maintenant c'est *le mois du thé*, on ne parle plus que de cela, on ne vit plus que pour cela, pour faire la récolte du thé. Comment se fait-elle exactement? — Je n'en sais rien encore, n'ayant pas été dans la campagne depuis quelques jours; je sais seulement qu'on « pince » les feuilles, pour les cueillir, entre le pouce et l'index; je sais que cela dure une douzaine de jours, jusque vers le 20 mai; je sais que tout le monde y est occupé, hommes, femmes, enfants, les plus jeunes comme les plus vieux; je sais que pendant cette période précieuse, où se fait la fortune des grands et petits propriétaires de thé, c'est-à-dire de la presque universalité des habitants du pays, pendant cette précieuse période c'est presque comme au nouvel an: on ne peut pas avoir de domestiques, de journaliers, de menuisiers, de maçons, de catéchumènes. Au nouvel an, ils se reposent dans leurs familles; maintenant, c'est l'activité fébrile du thé. Les écoliers: il faut permettre à un certain nombre de retourner chez eux pendant ces quinze jours, on a absolument besoin d'eux pour le thé, leurs papas viennent les chercher eux-mêmes, comment refuser? Riches ou pauvres, tous vont faire le thé; c'est national. Tous ceux qui doivent de l'argent promettent de payer après le thé, quand ils auront vendu leur récolte aux trafiquants; car actuellement il n'y a presque plus d'argent dans les familles, on a dépensé à peu près tout ce qu'on avait gagné l'an dernier à pareille époque. Ensuite les trafiquants avec leurs employés émigreront pour quelques mois dans les grandes villes où le commerce du thé est centralisé: par ici le courant est vers Hang-tcheou et Chang-hai; et puis, quand ils auront fini leurs affaires, ils reviendront au pays pour l'hiver, vivre en marmottes et flâner en portant sous leur robe l'inséparable chauffette.

Cependant les chrétiens ne sont pas absorbés par leur thé au point d'oublier le mois de Marie; d'ailleurs au cas où ils l'oublieraient, vous m'avez envoyé ce qu'il faut pour le leur rappeler: le magnifique et monumental panorama de Lourdes, qui maintenant attire tous les regards dans l'église, devant l'autel de la Sainte Vierge, masquant la niche de la statue absente. La toile de fond, qui est en papier,

mais en papier très bien collé sur toile et monté sur un immense châssis, est très joliment coloriée; la basilique de Lourdes, les montagnes, tout ressort très bien. Mon adroit catéchiste que vous connaissez de réputation, a disposé par devant tous les objets en relief, piscine, autel, grille, pèlerins, une malade, une bonne Sœur; par derrière les deux grottes avec une statuette de N.-D. de Lourdes; il a collé, découpé cela très exactement, ce n'était pas facile, je n'y comprenais pas grand'chose moi-même. Quand j'ai reçu toutes ces feuilles à coller, je lui avais donné des explications vagues, aussi vagues que ma compréhension et terminées par un « débrouillez-vous » qui signifiait clairement: « Ne m'en demandez pas davantage, j'y perdrais la face. » Il n'avait pas de carton, il en a fait avec de vieux papiers superposés et supercollés. On se croirait à Lourdes. Vous pensez, si avec cela nous faisons pieusement notre mois de Marie, grâce à vous. Donc merci encore une fois.

Encore le thé: un des écoliers m'apporte une belle lettre écrite en élégant chinois; c'est un « style »... mais il a un but pratique: « Mon Père, vos vils serviteurs n'oublient pas vos bienfaits, etc., etc., etc.; vos humbles enfants, etc., etc. Aujourd'hui plusieurs de nos camarades sont allés chez leurs parents faire le thé; nous, qui restons ici, n'avons pas beaucoup de cœur à la lecture des livres, et puis c'est le mois de Marie, et puis c'est l'Invention de la Sainte Croix (daté d'hier). Si vous nous accordiez d'aller flâner un peu dehors, nous serions bien reconnaissants, mais si vous n'accordez pas, nous serons également reconnaissants... Nous inclinons la tête avec respect. » Il a fallu s'exécuter et accorder la grandissime faveur, très rare: une promenade pendant une heure. Ils sont ravis. O heureuse simplicité, bonne vie de famille!...

Ou-yuen-hien, 12 juin 1908.

Dans ma dernière lettre je vous disais que c'était le mois du thé; mais j'aurais dû vous dire aussi que c'était le mois des légumes salés, cela ne peut s'oublier longtemps, car on a un nez pour vous le rappeler. Quel parfum! Cela rappelle le magasin des subsistances à l'arsenal de Brest, où l'État fabrique la choucroûte officielle qui entre dans le menu des marins. C'est aussi un peu l'odeur de la *rogue*, appât fait d'œufs de morue, je crois, dont les pêcheurs de Lorient et ailleurs se servent pour attirer la sardine; ou encore l'odeur de cet engrais du Pérou dont les cultivateurs de Jersey saupoudrent leurs champs pour en faire sortir la pomme de terre nouvelle. Mais actuellement

ce ne sont pas des choux, c'est une espèce de *sinapis*, moutarde noire, sénevé; le grain de sénevé de l'Évangile, c'est bien cela: une graine minime, qui donne un développement magnifique comme feuilles. Tout ce qu'on a pu récolter de sénevé a été mis à sécher au soleil sur des perches horizontales, sur les toits bas, sur les crêtes des murs de clôture; à mesure que cela sèche, cela répand une odeur âcre, on peut dire que la moutarde vous monte au nez. Ce n'est pas assez séché cependant pour qu'il n'y ait plus lieu à fermentation; alors on empile tout cela dans des cuves, on y met du sel, les hommes piétinent dessus, puis on recouvre cela avec des planches et de grosses pierres, et cela donne un pénétrant parfum de choucroûte, rogue, etc...; puis l'on mange cela, c'est très fort, cela pique le gosier; on apprécie cela par exemple pendant les fortes chaleurs où l'appétit a besoin de stimulants.

Un beau jour de mai que j'admirais ces légumes salés, j'ai reçu la visite de mon voisin le commandant de place. C'est un brave homme de 57 ans, qui aime beaucoup causer. Son nom de famille est « Sapèque ». On l'appelle du terme générique de « mandarin militaire »; je ne sais pas son grade, ce ne doit pas être très élevé, pour un petit poste comme cette sous-préfecture (bien qu'elle ait plus d'étendue qu'un département français). Je l'avais déjà reçu une fois, il y a quelques mois, et alors par inadvertance j'avais commis une faute contre le protocole: à la fin de sa visite, comme il se retirait, j'avais crié aux gens, comme le veut mon *Manuel de civilité*, de faire avancer la chaise; la chaise n'avancait pas, alors je criais de nouveau: « La chaise! La chaise! » Le mandarin s'excusait, il me donnait des explications que je ne comprenais pas... Enfin parvenu à la grande porte, je me suis aperçu qu'il n'avait pas de chaise; il était venu à pied avec deux domestiques, nous sommes proches voisins, il n'y a pas 100 pas à faire. Ensuite, en relisant mon *Manuel*, j'ai vu que les mandarins militaires ne doivent pas, du moins en principe, sortir en chaise, ils ne peuvent aller qu'à cheval ou à pied. Ce manuel est très intéressant, il est intitulé: « *Quelques mots sur la Politesse Chinoise* »; le livre est imprimé à T'ou-sé-wé, mais il se trouve même à Paris, chez Guilmoto, comme aussi la *Boussole du langage mandarin* où l'on trouve toutes les formules désirables pour la conversation. Cette fois je n'ai pas appelé la chaise. La visite a duré plus d'une heure; il a demandé ce que je mange à mes repas et combien je fais de repas par jour; si j'use de bâtonnets; quel est mon âge; s'il est vrai qu'en Europe les maisons sont si propres qu'on n'y trouve pas un grain de poussière; puis la poussière nous a amenés à parler des tempêtes de poussière qu'il y a à Pékin;

alors il m'a raconté ses voyages en Mongolie, d'où le vent amène cette poussière, puis ses voyages au sud de la Chine, au Yun-nan... on a le temps d'en dire beaucoup en une heure. C'était une visite d'intimité, le commandant n'était pas en grand costume, il était nu-tête, car il commençait à faire sérieusement chaud. En lui rendant sa visite le lendemain, à pied aussi, je n'ai pas eu à faire de grands frais de toilette ni de coiffure, je n'ai eu qu'à m'armer d'un éventail comme la saison le veut, et à me faire accompagner d'un homme pour porter ma carte. Nous avons parlé religion, il reconnaît que notre doctrine a du bon, qu'elle fait pratiquer la vertu, qu'elle rend l'homme heureux... Nous arriverons peut-être au baptême si l'on prie pour lui. Il a trois garçons, l'un est déjà mandarin militaire dans une petite ville des environs; un autre est encore au collège au chef-lieu de préfecture. Voilà tout ce que je sais du commandant Sapèque et de sa famille. Vous voyez que la croix et l'épée sont en bons rapports de voisinage. C'est intéressant tous ces Chinois, on voudrait lier connaissance avec tous pour les amener tous à aimer et à servir Dieu. Patience, patience; et travaillons, travaillons!

J'arrive d'un voyage de trois jours au Nord-Ouest. On est venu m'appeler un soir à 9 h. $\frac{1}{2}$ pour une mourante à 45 kilomètres d'ici. C'est une grande perte pour la paroisse: une excellente chrétienne, mère de famille, baptisée depuis peu d'années et dont le mari n'est encore que catéchumène. Elle est poitrinaire et déjà le P. de Barrau lui avait donné l'Extrême-Onction l'an dernier. Cette fois ce doit être fini à l'heure qu'il est. On voit rarement autant de foi, de ferveur et de courage. Pour aller plus vite et pour m'éviter la fatigue par cette chaleur, la famille me payait le voyage en chaise à porteurs: ils sont assez riches pour cela. Mais il fallait attendre les porteurs; j'ai dit ma messe à 3 h., et nous ne sommes partis que vers 5 h. du matin. C'est agréable, la chaise, mais là-dedans je m'endors; je ne peux plus ni penser, ni prier, ni admirer le paysage, aussi je descendais souvent pour filer en avant, à pied. La route est magnifique, souvent en corniche, avec de beaux arbres, des torrents, des arrière-plans de montagnes, et partout une verdure fraîche et propre, sans un grain de poussière; le commandant Sapèque se serait cru dans une maison d'Europe, et cela ne ressemble pas à ses voyages de Mongolie. Moi, j'avais hâte d'arriver, je songeais à cette mourante gisant en plein pays païen, entourée de païens sauf ses deux enfants baptisés mais trop jeunes pour l'exhorter. Heureusement avec sa piété courageuse elle savait se préparer elle-même à la mort. Enfin je suis arrivé à temps vers 4 h. du soir; elle avait encore sa connaissance, mais elle ne pouvait plus manger. On m'a donné une

petite chambre bien propre au premier étage, et le lendemain j'ai pu dire la messe dans la famille et donner la communion à la mourante, avec l'indulgence plénière; puis j'ai dû repartir, laissant la mourante avec sa petite fille de 12 ans qui récitait auprès d'elle les prières de l'action de grâces. J'espère que maintenant elle est au ciel où elle a reçu la récompense de sa vie méritante, et d'où elle prie pour sa famille et ses compatriotes.

J'ai reçu deux journaux « *La Croix* » où j'ai lu avec beaucoup d'intérêt les idées exposées sur l'apprentissage. En Chine je ne sais s'il y a une loi écrite là-dessus, mais je sais qu'il y a une coutume à laquelle tout le monde se soumet; aussi l'apprentissage se fait très sérieusement. Il y a, d'après ce que j'ai vu à Chang-hai et à Ou-yuen, plusieurs genres de contrats, écrits ou non-écrits, d'apprentissage; mais la règle générale et inviolable est celle-ci: aucun apprenti ne peut quitter son patron avant d'être devenu ouvrier. Comment obtient-on l'observation de cette règle? C'est bien simple: quiconque reçoit chez lui un apprenti en rupture d'apprentissage, enfui de chez son patron, est tenu de rembourser au patron toutes les dépenses faites par celui-ci pour nourriture, etc... de l'apprenti. J'ai vu le cas bien des fois à T'ou-sè-wè: dès qu'un apprenti nous quittait sans notre permission, j'envoyais la note à ceux qui lui donnaient l'hospitalité, et aussitôt l'enfant revenait. Réciproquement, ayant recueilli un jour comme apprenti menuisier, un enfant qui avait déjà fait deux ans d'apprentissage chez un menuisier, j'ai reçu la visite du patron qui a exigé de moi, ou bien que l'enfant fût renvoyé, ou bien une indemnité pour deux ans de nourriture. Peut-être que si les patrons de France s'entendaient pour ne pas recevoir les apprentis venant d'autres maisons (à moins que le patron n'ait donné son consentement) il y aurait plus de stabilité.

Il y a le système: apprendre 3 ans, aider 3 ans; c'est-à-dire, que l'on reste chez le patron pendant 6 ans. Les 3 premières années on n'est qu'une source de dépenses pour le patron, mais les 3 dernières années, celui-ci se compense par le travail que l'on est censé faire plus convenablement. L'apprenti ne touche pas un sou de salaire pendant ces 6 ans. Le patron le nourrit et le rase (les frais de barbier ne sont pas quantité négligeable au pays de la tresse), mais c'est la famille qui l'habilte.

On n'est ouvrier, et on n'est reçu comme tel dans un chantier, que si l'on a été déclaré officiellement ouvrier par le patron; sinon on ne peut toucher un salaire. Celui-ci a le droit de prolonger la durée ordinaire d'apprentissage en cas de maladie, inhabileté ou mauvaise volonté.

A Chang-hai maintenant, certains patrons font signer à l'apprenti un contrat par lequel il s'engage, après sortie d'apprentissage, à travailler encore — mais avec salaire, — chez le patron qui l'a formé, pendant un nombre déterminé d'années. Et alors encore, aucun autre patron ne peut recevoir cet ouvrier, sans indemniser le premier patron. Ceci serait peut-être aussi praticable en France? Ainsi le patron, sûr de n'y pas perdre, s'occupe sérieusement de la formation professionnelle de son apprenti.

C'est comme cela en Chine; c'était comme cela chez nous, je pense, au moyen âge. Si l'on obtenait de nouveau cette solidarité et cette entente entre patrons, les apprentis ne pourraient plus être si volages. Puissent les amis de l'enfance réussir de plus en plus dans leurs beaux efforts!

Baptêmes d'adultes et d'enfants. — (*Du P. G. Gibert.*)

Lin-hoan-tsi, novembre 1907.

« Mercredi dernier, j'ai eu la consolation de clore un catéchuménat d'hommes par le baptême de treize chefs de famille, bien instruits et bien disposés. Parmi eux, il y avait un pauvre estropié, — un cul-de-jatte, s'il faut l'appeler par son nom, — qui était déjà venu l'an passé et savait couramment prières et doctrine. Traîné en brouette de son village à la résidence, — 24 kilomètres de distance, — il devait encore être brouetté de la salle d'étude des catéchumènes à l'église pour chaque instruction du Père. Ses camarades lui rendaient tour à tour et bien complaisamment ce service.

Le voilà baptisé, confirmé (il a 55 ans) et communié. Il reviendra entendre la messe, se confesser et communier trois ou quatre fois l'an, et gagnera ainsi, comme je le lui ai répété souvent, son Paradis et une bonne paire de jambes. — Et dire qu'il tardait à venir, depuis plusieurs années, parce qu'il ne pouvait marcher! Enfin, le voilà dans la bonne voie!

Il y a dans son village un aveugle, qui est son proche parent et qui n'a pas encore cédé à mes conseils pressants. Naturellement, il m'objecte sa cécité. Je lui réponds par l'exemple de mon brave « Zi-jou-liang », cet aveugle, dont je vous ai parlé plusieurs fois, qui a le plus contribué à amener la conversion de son village de Tchang-ling-wei-tsé et qui est actuellement un de mes meilleurs catéchistes. L'autre reste inerte et ne se laisse pas persuader. — Priez avec moi pour cette âme et tant d'autres. »

Octobre 1907.

« Je ne crois pas vous avoir communiqué encore une douce joie, éprouvée à mon retour au district. Durant les trois derniers mois,

les religieuses Présentandines de mon école ont fait un magnifique coup de filet, selon la comparaison de Notre-Seigneur dans l'évangile; elles ont pris 159 petits poissons, qu'elles ont retirés des eaux croupies du paganisme pour les jeter dans les viviers du Paradis. Je veux dire, vous me comprenez, qu'elles ont baptisé 159 petits païens moribonds. Il y avait, hélas! une épidémie parmi les enfants; ce malheur aura ouvert le ciel à ces chers innocents. Dieu en soit béni! »

L'Enfant en Chine.

Nombre des enfants. — Aux champs. — A l'école. — En famille.

(*Du P. Bizeul.*)

Parcourez nos villes, traversez nos campagnes, une chose vous frappe, c'est le grand nombre d'enfants. Vous voyez dans la rue presque tous les enfants des maisons qui la bordent; et en comptant ceux qui sont là, vous avez à peu près leur nombre au complet. Ils aiment la vie au dehors; ils préfèrent le grand air aux coins étroits et sordides de leurs misérables masures. Ils trouvent dans la poussière, ou la vase, ou les cailloux du chemin, matière à amusements primitifs et peu coûteux qui suffisent à leur distraction.

En hiver, leurs robes ouatées font peine à voir; c'est un paquet de guenilles indescriptible, vraiment adapté cependant au grand exercice de culbutes de ces clowns si rarement sur pieds! L'amour des parents saura faire des sacrifices pour payer une belle robe aux mille couleurs ou simplement toute rouge qu'on endossera les jours de fête. Quant à la culotte, grandement ouverte, elle permet au froid souvent glacial de pénétrer avec toute l'intensité désirable pour bien geler le bas du pauvre petit corps. Ceux qui résistent à l'épreuve sont évidemment vigoureux.

En été, sous un soleil torride, le moutard a bientôt fait de simplifier son costume. La tête rasée comme celle d'un bonze, robe, chemise, culotte, tout disparaît tour à tour, puisque Phébus le veut, et nos petits singes, invulnérables à ses coups, de se rouler, de s'ébaudir en se culbutant dans la poussière. Après l'épreuve du froid, l'épreuve du feu: qui y résiste est invulnérable.

C'est ainsi que s'écoulent les premières années de l'enfance.

La Chine est une nation où il y a beaucoup d'enfants, dit-on. Il est bon d'expliquer cette affirmation.

Est-ce à dire que pour chaque famille le nombre d'enfants soit beaucoup plus grand qu'ailleurs? Je ne le pense pas; laissant toutefois aux spécialistes de trancher définitivement la question.

Si en Chine on voit beaucoup d'enfants, c'est surtout parce que le *mariage* y est d'une importance majeure aux yeux des familles et des individus, et que, de plus, la *maternité* y est extrêmement en honneur.

Quand les mandarins rendent visite aux missionnaires catholiques, spécialement si c'est pour la première fois qu'ils entrent en relations avec eux, une de leurs questions favorites, et qui indique bien leur mentalité, est au sujet de la femme de leur hôte. Ils n'imaginent pas qu'on puisse, sous aucun prétexte, avoir un culte de prédilection pour le célibat; eux, ne sont-ils pas pour la plupart polygames? Comment cet Européen, qui n'est pas un indigent, loin de là, peut-il, de gaieté de cœur, se refuser la dépense d'une épouse? On leur répond comme il convient. Croire qu'ils comprennent l'argument ou les arguments sur lesquels s'appuient la thèse et la loi du célibat ecclésiastique, serait de la naïveté.

Il arrive, en effet, qu'on leur fait visiter la maison. La chambre à coucher les intéresse particulièrement. Ils sont intrigués. Leur œil défiant n'a rien découvert. Ne croyez pas qu'ils se retirent convaincus. Le mariage à leurs yeux est chose trop inestimable. Toutefois, ce serait ne rien comprendre à leur mentalité que d'interpréter leur sentiment en mauvaise part.

Dès qu'un père de famille a eu le bonheur d'avoir un fils, il pense à se procurer ou à s'assurer une bru. Il n'est même pas inouï de voir deux familles amies, où s'annoncent des naissances prochaines, s'entendre et arrêter d'avance que si dans l'une naît une fille et dans l'autre un garçon, ils seront fiancés, et l'on écrira le contrat tout de suite.

Cette façon expéditive de fixer le sort de deux personnes sans les consulter est la coutume en Chine. L'important est d'avoir un conjoint. La question accidentelle des qualités de détail qui sont surtout une affaire de goût, de sentiment, d'attrait, de caractère, d'éducation, de sympathie, n'est pour ainsi dire jamais envisagée. Cela nous révolte. Nous avons tort de juger des Chinois d'après nous-mêmes. Étant donnés le milieu, l'éducation, le caractère, la tournure d'esprit, l'ignorance, le *sine affectione* de saint Paul, etc., etc., cette coutume s'explique très bien et n'a rien d'immoral. Attendre que les jeunes gens et les jeunes filles soient en âge de se déterminer eux-mêmes, comme en Europe, serait ouvrir la porte à des abus de toutes sortes, dont le moindre serait l'inconduite de toute la jeunesse, incapable de se déterminer et non moins incapable de se respecter. C'est fort intelligible de loin; et, de près, c'est évident.

On voit assez souvent des veuves qui ne se remarient pas. Celles

qui ont un fils peuvent librement se refuser à tout nouvel engagement, malgré les instances de la famille qui y trouve un intérêt pécuniaire. Mais le plus grand nombre de veuves se remarient, si elles sont en âge de le faire.

Ce qu'on ne voit point, c'est la vieille fille. La chasteté est une fleur qui ne pousse point en pays païen, bien que bonzes et bonzesses en fassent cependant profession.

En Chine, encore, pour tous sans exception, sans crainte ni calcul, la maternité est un honneur, une joie et même une fortune. Une épouse sans enfants est désolée et est considérée au foyer domestique comme une bouche en quelque sorte inutile, à moins qu'elle ne se fasse accepter par des qualités grandement appréciables, science du ménage, du travail sous toutes ses formes, talent d'administration. Alors on adopte un ou plusieurs enfants; c'est une coutume très répandue. On adopte même au nom des morts.

J'ai l'an passé acheté un terrain, 20 piastres. Il appartenait à un païen, mort sans enfants. La famille vendit ce terrain pour acheter à cet homme un fils qui figurât auprès de lui sur le registre de la famille, qui eût sa tablette auprès de sa tablette à la salle des défunts, et enfin qui honorât ses cendres par les superstitions accoutumées d'après le rite du culte des ancêtres.

L'épouse a-t-elle un fils? Sa position change aussitôt. Elle est aimée, respectée, soignée, estimée de ses grands-parents et de son mari. N'est-elle pas la source de tout le bonheur qu'apporte l'enfant, espoir, joie, petit dieu du foyer! A-t-elle une fille? Ce n'est pas un grand cadeau qu'elle offre aux siens, mais au moins a-t-elle eu un enfant, et il reste toujours l'espoir qu'elle ait un fils plus tard.

Assurément, la fille n'est pas en grande estime dans les familles. Elle n'y est cependant pas une intruse. Les faveurs vont naturellement au garçon qui remplacera le père, qui honorera le nom, qui nourrira ses vieux parents, qui après leur mort rendra le culte aux mânes, chose capitale pour les païens.

La fille, soit avant, soit à son mariage, quittera nécessairement la famille où elle est née et *changera de nom*. Elle ne sera donc plus qu'une sorte d'étrangère, d'après le style du pays. La nature conserve pourtant ses droits, et la fille mariée aime à revoir de temps en temps les siens. Elle est aimablement reçue par son père et sa mère, qui savent fort bien réclamer, si, dans sa nouvelle famille, on la rend malheureuse.

En somme, les Chinois désirent une nombreuse famille et plus ils ont d'enfants, plus ils sont contents, malgré le fardeau souvent bien lourd de leur entretien; car ils sont pauvres en général.

S'il en est ainsi, comment s'expliquer le meurtre des enfants en Chine? Voir l'infanticide partout et ne le voir nulle part serait une double erreur. Les proclamations mandarinales, souvent renouvelées, qui le flétrissent et le proscrivent, qui menacent les coupables de peines sévères, ne sont-elles pas à elles seules une preuve évidente de son existence, sans parler des autres preuves que l'étude spéciale de la question a souvent fait valoir?

De plus l'infanticide chinois, celui qui a poussé les Missionnaires à implorer la pitié des catholiques et a fait naître l'Œuvre de la Sainte-Enfance, celui que nient les ennemis de l'Église pour pouvoir affirmer que les Missionnaires étaient des imposteurs, cet infanticide n'est pas le meurtre des enfants illégitimes, ce meurtre que la honte fait commettre, hélas, aussi bien en Occident qu'en Orient; mais probablement encore beaucoup plus en Extrême Orient qu'en Occident. Car, pour qui a vécu en Chine, sans être ni aveugle ni reclus, et qui s'est trouvé mêlé aux affaires de la population et du quartier, dans un petit pays où tout le monde se connaît, où la chronique scandaleuse a beaucoup d'éditions par jour, il est facile de constater à loisir que, si, en Europe, la déchristianisation multiplie les désordres, on y est encore bien loin de l'immoralité cachée mais réelle et, hélas, toute naturelle, des contrées païennes.

L'infanticide chinois dont on parle, c'est le meurtre d'un enfant légitime. Il nous révolte à bon droit et condamne grandement le père et la mère; il nous les fait juger dénaturés. Comment peuvent-ils y être amenés? D'abord par la pauvreté; ce sont généralement les filles qui sont sacrifiées; il faudra les nourrir pour les donner à d'autres, et l'argent reçu aux fiançailles et au mariage ne représente qu'une infime partie de la dépense qu'occasionne leur entretien. Aussi ce crime n'a guère lieu que dans les familles pauvres, dans ces familles qui connaissent, à l'état chronique, les angoisses de la faim, et où les parents entendent sans cesse leurs enfants crier famine.

Parfois, c'est la superstition qui inspire cette cruauté. On croit que dans le corps de cette petite fille se trouve un démon ou un ennemi qui revient par la métempsycose pour se venger de la famille.

Ajoutons qu'ordinairement, ce sont les grands-parents, ou des alliés, ou des amis, qui prennent l'initiative du meurtre. La pauvre mère est passive.

Sans excuser en rien évidemment l'infanticide, ces raisons font cependant comprendre comment, à côté de cette misérable coutume, peut exister chez les parents chinois un amour vrai, indiscutable pour leurs enfants, surtout pour leurs garçons.

D'ailleurs, si grand, si bruyant, si sensible, si égoïste et grossier que soit cet amour des Chinois pour leurs enfants, il ne faut pas essayer de le comparer à celui que le Christianisme a greffé dans le cœur de nos mères. Entre la nature et la grâce, entre la civilisation païenne et celle de l'Évangile, il y a un abîme sans fond dont on ignore un peu moins l'immensité quand on a vu le paganisme à l'œuvre.

* * *

Maintenant sans chercher le paradoxe, après tout ce que nous avons dit, à savoir qu'en Chine il y a beaucoup d'enfants, que tout le monde se marie, qu'on n'y redoute pas la maternité, je crois pouvoir dire cependant que les familles ne sont pas en réalité très nombreuses... comment cela se fait-il, est-ce vrai... est-ce explicable?

Que de choses ignorées, jusqu'au jour où la Chine aura ses statistiques ou des éléments de statistiques!

Les Chinois se marient jeunes et, relativement aux Européens, très jeunes, surtout encore en raison de leur tardive maturité; car, un jeune homme de 16 à 18 ans paraît ici à peine sorti de l'enfance. Qu'ils se marient jeunes, cela est fort sage, eu égard aux circonstances, telles que les fait, et ne peut pas ne pas les faire, cette civilisation païenne. De la sorte, tout père devient vite grand-père. Les grands-pères de quarante ans courent les rues. Le bisaïeul est loin d'être rare.

Et cependant, malgré cette multitude de poupons qui s'évertuent aux portes et se roulent dans la poussière du chemin, si l'on cherche à établir une moyenne des enfants par famille, il est très rare d'en trouver 8 ou 10. Ce nombre serait exceptionnel. Je connais une famille catholique de gens très à l'aise, riches même, grâce à la place lucrative des chefs de famille, où sont nés onze enfants. Tous vivent en bonne santé, je crois. Des filles, au nombre de *neuf*, plusieurs sont mariées et mères de famille, une au moins est religieuse. Il faudrait sans doute franchir bien des milliers de lis, pour rencontrer un toit si privilégié en filles.

A côté de ce foyer béni de Dieu, il me semble que si l'on s'arrête au chiffre de 3 ou 4 enfants par famille, enfants *vivants* bien entendu, on aura une moyenne assez vraie, pour une certaine zone sur la rive droite du fleuve Bleu, à 100 kilomètres en amont de Nankin. J'ignore complètement si elle vaut quelque chose pour une des cinquante autres parties de cet immense empire que je n'ai pas visitées.

Il ne s'agit ici que des enfants vivants. Pour avoir le chiffre total des naissances dans chaque famille, il faudrait connaître également le chiffre des enfants morts. On ne peut l'obtenir que par conjectures,

Ici la mort décime extraordinairement les petits enfants.

Les *tables de mortalité* qui ont été faites pour l'Europe, même pour l'Europe d'il y a un siècle, ne sont donc pas applicables à la Chine, elles sont trop conservatrices, elles donnent un chiffre trop fort de survivants, surtout pour la période qui précède cinq ans, époque qui est ici la plus fatale.

D'abord ne semble-t-il pas, à priori, qu'un climat tempéré comme celui de la France est plus favorable à la santé et par suite à la longévité? De plus, le confortable, s'il n'est pas exagéré, ne peut nuire à l'organisme, au contraire. L'hygiène chez les nations plus civilisées est mieux entendue et plus répandue. Sans être infailible, la médecine est en Europe une science pratique, sérieuse, et, le plus souvent, féconde en bons résultats. Voilà certes qui, dans la balance, enlève un poids appréciable au plateau de la mortalité pour le mettre dans celui de la vie.

En Chine, le climat n'est pas tempéré. A certaines époques surtout, on passe sans transition du chaud au froid, et le nombre des malades est énorme. Il ne faut pas parler du confortable. Une seule chose contrebalancerait, c'est l'entraînement, l'endurcissement, l'habitude de la misère. Mais les nouveau-nés ont partout un plus grand besoin de confortable. L'hygiène, elle, n'existe pas ici. On imagine difficilement ce que son absence comprend de misères, trop réelles et de tous les instants. Il faut que l'accoutumance, qui nous rend tout familier, au dire de La Fontaine, ait immunisé les indigènes contre tous les genres de microbes pour qu'il n'y ait pas davantage de maladies parmi eux. Mais l'immunisation, comme la sélection, n'est-elle pas une loterie où il y a plus de perdants que de gagnants? — La médecine, enfin, est une mystification pure et simple. Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut que la condamner comme plus nuisible encore qu'inutile. La nature est donc, abandonnée à elle-même, dans des circonstances généralement très défavorables à la santé.

Tel est le tableau, plutôt adouci, des causes nuisibles à la vie et qui contribuent grandement à augmenter la mortalité. La Chine doit donc avoir ses tables propres. Elles existent sans doute, plus ou moins officieuses et particulières, entre les mains des agents d'assurance pour la vie, qui réussissent en Chine. Je n'ai pu y recourir. D'après les tables de mortalité dressées jadis par Duvillard et Demonferrand, avant l'âge de cinq ans la mortalité est des 3 ou 4 dixièmes.

En raison de la différence énorme entre l'Europe et la Chine au point de vue hygiénique, 3 ou 4 dixièmes, c'est beaucoup trop peu pour la Chine; les chiffres de la mortalité infantile doivent y

être au moins des 5 dixièmes, c'est-à-dire que la moitié des enfants y meurent avant l'âge de cinq ans. Ce chiffre n'est pas exagéré; et même je n'incriminerais pas qui estimerait que les 5 ou 6 dixièmes des enfants n'arrivent pas à leur cinquième année.

Que voit-on d'ailleurs en vivant avec les Chinois? Les femmes catéchumènes venant étudier la doctrine à l'école des filles et amenant nécessairement les petits enfants avec elles, montrent assez comment elles soignent et nourrissent ces pauvres innocents. Les femmes chrétiennes consultent toujours le missionnaire quand leurs enfants sont malades; il sait nécessairement combien il en naît, combien il en meurt et de quelles maladies. Sa réputation de médecin est vite établie par une ou deux guérisons, dans un pays où les professionnels font si peu de cures merveilleuses; on lui apporte les enfants plus souvent même qu'il ne le désirerait. Il n'est pas jusqu'aux païens du voisinage qui, passant par-dessus les préjugés, ne recourent à lui.

De ce fait, le missionnaire qui observe peut se faire une sorte de statistique empirique et moyenne, et se rendre vaguement compte de la question, de façon que son calcul d'approximation ne soit pas sans portée.

Veut-on plus de détails encore?

Pour l'immense majorité, les enfants à la mamelle sont toujours plus ou moins indisposés, malingres, maladifs, chagrins. Ils pleurent, ils crient, on ne sait pourquoi. Ils souffrent, évidemment.

Pour les calmer, pour avoir la paix, les mères ne connaissent qu'un seul moyen, leur donner le sein. Alors l'enfant reste momentanément tranquille. Mais, outre que ce procédé n'est pas toujours applicable, il n'est, le plus souvent, qu'un palliatif. On aurait dû régler les repas de l'enfant, son sommeil, et tâcher ainsi d'équilibrer son tempérament. Or, on l'a habitué à céder à tous ses caprices. Il meurt de sommeil, et on ne le couche pas. Il s'alimente aussi sans règle, sans raison, sans besoin, vingt ou trente fois par jour, c'est-à-dire indéfiniment et à tout propos. Il arrive qu'il est continuellement malade d'indigestions; le mal de ventre trouble son repos; le sommeil est court, et le défaut de sommeil l'accable, le fatigue, l'épuise. Il a des diarrhées, des vomissements. Il est naturel que beaucoup ne résistent pas à un pareil régime, car personne n'est capable de soigner l'enfant, et l'ignorante bonne volonté de la mère finit par le tuer tout à fait.

Pourquoi la plupart des enfants sont-ils couverts de boutons et de plaies? N'est-ce pas encore une conséquence des nutriments impar-

faites, des troubles de l'estomac, de la malpropreté aussi qui n'est pas rare?

La deuxième année est-elle venue, il faut faire *vacciner* le petit. Cette coutume existe en Chine depuis un siècle environ. Mais il ne faut pas croire que les médecins indigènes suivent les prescriptions de la Faculté. En général, c'est-à-dire toujours en dehors des ports où les Européens ont des dispensaires, ils *variolisent*. Leur vaccin n'est pas un sérum préparé scientifiquement, c'est de la poudre de croûtes recueillies sur les pustules varioliques. Le plus souvent, ils la font priser par le nez.

Il arrive que cette variole parfois violente est fatale aux variolisés, qui en meurent dans une proportion respectable. Cette opération, soit dit en passant, est toujours l'occasion d'une grande quantité de superstitions.

En résumé, l'ignorance des mères, leur excès même de bonne volonté, leur maladresse, la sottise des médecins, la malpropreté, l'absence d'hygiène doivent tuer plus de la moitié des enfants. Je connais une jeune femme, assez niaise d'ailleurs, qui en a eu deux, et les a étouffés la nuit en dormant; car les parents couchent leur bébé près d'eux.

Si donc, faute de statistiques, j'en appelle à l'expérience, à cette appréciation plus ou moins juste et plus ou moins vague qui se forme peu à peu dans l'esprit après une longue suite d'observations, je serais d'avis, sans preuve mathématique d'ailleurs, que la moitié au moins, c'est-à-dire que les 5 à 6 dixièmes des enfants meurent en bas âge. Comme d'ailleurs la moyenne des enfants vivants par famille n'est que de 3 ou 4, il y aurait un nombre égal d'enfants morts! Les deux chiffres se répondent bien, me semble-t-il; car les Chinois étant fort désireux d'avoir des enfants, il est absolument impossible qu'il n'en naisse pas sept ou huit et davantage par famille, en moyenne.

Faute de données, j'ai passé sous silence les aléas de la naissance, qui est loin d'être toujours heureuse pour l'enfant et favorable à la mère. Les médecins chinois n'ont et ne peuvent avoir aucune expérience à ce sujet, puisque les mères ne sont jamais assistées que par les commères du voisinage; et que celles-ci ne savent rien, sauf aider la nature dans son cours régulier; on peut imaginer alors dans quelle proportion il doit y avoir mortalité à peu près sûre. De plus, les fièvres ne sont pas rares. Nos médecins d'Europe savent si elles se guérissent aisément toutes seules. A eux donc de déterminer quelle doit être en moyenne la mortalité des mères, si dénuées

de tout secours efficace, et, parmi celles qui se rétablissent, combien ne pourront plus avoir d'enfants et resteront épuisées.

Dans tous ces cas, le nouveau-né aussi est condamné. Nos statistiques ne semblent donc pas exagérées. Le lecteur appréciera.

Dans leur première enfance, dès qu'ils sont capables de marcher, de s'amuser, les enfants chinois font comme tous les enfants du monde, ils passent leur temps à manger, à dormir, à jouer, à remplir la rue, comme nous disions en commençant.

Ont-ils atteint l'âge de sept, huit, neuf ans, dans ces pays les uns sont à l'école, les autres à cheval sur un bœuf qu'ils font paître. Écoliers ou petits bouviers, c'est leur occupation. Parlons d'abord des seconds.

En Chine, le bœuf n'est pas un animal sacré comme dans l'Inde, mais c'est un animal noble, à cause des services qu'il rend à l'agriculture, profession noble dans une certaine mesure. Ces considérations sur la noblesse bovine ne touchent guère le paysan; mais, les lettrés et les mandarins, ces bons pharisiens de Chine, regardent ces idées comme traditionnelles, de sorte que le bœuf à leurs yeux n'est pas fait pour la boucherie. Cela explique l'absence d'élevage. Point de troupeaux de bœufs, de vaches et de veaux. D'ailleurs les Chinois n'usent pas de lait. Serait-ce qu'ils en ont trop pris étant petits, comme il a été dit plus haut? De sorte que, faute de lait de vache ou de chèvre, si une mère n'a plus de lait pour nourrir son enfant, on achète très cher du lait condensé, du lait de n'importe quelle marque, sorte de bouillie claire composée de n'importe quoi, et l'enfant gavé de cette substance est vite empoisonné.

Les Chinois n'ayant besoin ni de lait, ni de beurre, ni de fromage — que de bonnes choses ils ignorent! — ni de viande de bœuf, il s'en suit que l'élevage n'est rien, l'élevage et toute la culture qui l'accompagne. Il n'y a ni troupeaux, ni prairies artificielles. On ne voit donc pas, comme en Occident, un enfant à la tête et à la garde d'un troupeau. Ce qu'on voit partout, c'est un gamin ou une gamine à cheval sur un bœuf. Chaque ferme, à peu près, a son bœuf; bœuf ou buffle, selon le goût de chacun, pour les besoins de l'exploitation.

A défaut de prairie close, on fait paître l'animal dans les terrains vagues, communs et sans culture, qui servent souvent pour la sépulture, sur les montagnes où pousse le chaume, dans les marais, sur le bord des champs et des chemins.

Mais comme les champs de riz, de blé, de colza, etc., ne sont point

entourés de haies, il faut conduire le bœuf à la main. Il était tout naturel que, vu l'ennui d'aller à pied, la difficulté des passages et la fatigue, l'enfant pensât à monter dessus. Ces bœufs sont pacifiques. On les voit obéir à un enfant de sept ans; mais il y a des bouviers de tous les âges.

Pour monter sur cette bête énorme, l'enfant profite du moment où elle paît et où elle a la tête basse. Elle lui sert d'étrier. Il met le pied entre ses cornes et s'allonge sur le cou; il fait un demi-tour sur le ventre, se redresse et le voilà à califourchon! Le bœuf ne se préoccupe pas plus de son fardeau que d'une mouche. Il ne s'en inquiète même pas assez; car je voyais, il n'y a pas bien longtemps, un coursier semblable et son cavalier traverser une mare d'eau vaseuse. Le buffle aime énormément se reposer dans l'eau, y prendre le frais et s'arroser avec sa queue. Au beau milieu de la mare, la bête s'arrête hésitante et manifeste d'une façon trop évidente le désir de s'y coucher, de s'y baigner, de s'y allonger, de s'y vautrer.

Le cavalier, qui, sans doute, n'était pas novice, ne perdit point la tête; il se trémoussa, il cria, il tira sur la longe qui passe dans le nez du buffle, la secoua pour le torturer et le réveiller par la douleur, et enfin lui manifester sa présence à coups de badine. Peut-être le bœuf comprit-il qu'il avait d'autres intérêts à sauvegarder que les siens. Nous fûmes donc privés d'un spectacle qui n'eût pas été banal.

Il est très probable que de pareilles aventures, un bain forcé et bien d'autres surprises, doivent se trouver dans l'histoire, malheureusement inédite, de tout bon bouvier.

Été comme hiver, levés avec le soleil ou devançant l'aurore, ces enfants font paître le bœuf avant le déjeuner, afin que l'animal repu soit apte au travail. Le soir, vers 4 ou 5 heures, après la journée, ils conduisent encore la bête à la pâture pour qu'elle ait de quoi ruminer pendant la nuit.

L'été, l'enfant n'a pas toujours un chapeau de paille pour se garantir d'un soleil dévorant. Cela lui semble assez égal, d'ailleurs.

Pleut-il, il a un énorme chapeau de bambou, sous lequel son petit corps se cache comme sous un parapluie. Ses jambes nues prennent le frais sous la gouttière. Les mieux nantis ont une sorte de dalmatique, faite de l'écorce d'un palmier (*Trachycarpus excelsa*), qui fournit aux paysans un vêtement imperméable. Étant assis sans selle sur l'animal, le cavalier bénéficie directement de ce puissant calorifère.

Ennemis jurés de la solitude, les gamins d'un même village se réunissent pour chevaucher de conserve ou se divertir. J'ai toujours

trouvé excessivement pittoresque, par un temps sombre et pluvieux, le spectacle d'un escadron de ces silhouettes bizarres que sont nos petits bouviers avec leur grand chapeau rond, leur dalmatique à poil de fauve, leurs jambes nues et leur buffle morne qui s'avance calme, lent et majestueux. Parfois ils sont groupés en cercle, parfois ils marchent de front, parfois ils se suivent à la queue leu-leu.

Quand le labour ne presse pas et que le bœuf n'a rien à faire, l'enfant n'a qu'à le garder toute la journée. On se réunit au pied des collines, laissant les bœufs à eux-mêmes dans des endroits où ils ne sauraient nuire. La bande joyeuse joue alors avec passion. Généralement les sauts, les courses, les exercices athlétiques ne leur sourient guère. Ils aiment le jeu de hasard où l'on gagne, où l'on perd, où la passion de l'intérêt est aiguisée, où il y a de l'émotion, où l'on se dispute. Ils ne sont pas Chinois pour rien. Les quelques sapèques reçues, trouvées, gagnées ou volées, ils les jouent immédiatement, et ils n'en désirent d'autres que pour les jouer encore, espérant toujours les doubler à bon compte.

Ces pauvres enfants sont totalement abandonnés à eux-mêmes. Les jeunes et nouveaux venus ont bientôt appris, s'ils ne le savent déjà, tout ce que la grossièreté des plus âgés peut leur apprendre. Cette école des champs et des bois est celle où se perfectionne leur éducation.

On les entend s'exercer en voix de fausset à débiter par cœur des litanies rythmées de sottises, propres à injurier à l'occasion ceux qui les mettront en colère. On les a vus se diviser en deux camps, par villages ennemis, et se lancer leurs malédictions dans un duel digne des dames de la Halle. Le camp qui le premier était réduit à *quia*, c'est-à-dire qui ayant épuisé son répertoire devait se répéter, était vaincu. Ces injures traditionnelles ne s'improvisent pas, elles s'apprennent mot à mot. Ce ne sont pas des grossièretés brutales, mais presque toujours des paroles à double sens composées par des gens d'esprit avec un certain raffinement littéraire.

Dans sa famille, l'enfant n'est pas mieux partagé. Il a assisté à tant de querelles de ménage ! il a entendu tant de disputes, de paroles grossières, de malédictions ! Le respect de l'enfant est inconnu.

Et cependant, chose étonnante, chose que peut seule expliquer une mentalité à part ou une simplicité primitive que nous devons renoncer à bien comprendre, les enfants qui nous arrivent du paganisme par la conversion de leurs parents, ces enfants qui sont bien ceux dont je viens de parler, qui ont gardé le bœuf et gaspillé leur jeune âge dans une sorte d'oisiveté malsaine, ne semblent pas du tout corrompus ni pervers. Ils affectionnent les paroles grossières,

ils ne savent, pour ainsi dire, parler autrement, qu'ils veuillent rire, ou qu'ils se fâchent; mais leur conduite est rarement répréhensible et leurs mœurs sont relativement assez pures. L'ignorance absolue et l'absence complète des moindres notions capables d'élever un peu l'intelligence et la volonté les a maintenus dans le terre à terre de l'*animalis homo* pur et simple. A quel âge, à quelle époque la sève du sens moral et de la conscience monte-t-elle dans ces sauvagions? qui le dira?

Aussi bien, cette vie matérielle qui nous paraîtrait fort pénible, est-elle pour ces jeunes bouviers pleine d'attraits, du moment qu'ils ont de quoi manger et le vêtement indispensable en hiver, — car en été le moins, c'est le mieux; — et du moment qu'on ne les bat pas et qu'on ne leur demande pas un travail excessif à la maison.

Parmi ces enfants, beaucoup entre 10 et 15 ans sont employés comme petits domestiques. Ils gagnent 2 piastres par an, environ 6 francs. La ménagère leur fera deux paires de souliers et un vêtement. On leur paie les frais d'un coup de rasoir de temps en temps. L'argent gagné est pour les parents.

A côté des bouviers, les jeunes écoliers.

En Chine, beaucoup d'enfants passent par les écoles; mais beaucoup de gens ne savent que quelques caractères, sans plus; de sorte que, malgré tout, le nombre des vrais lettrés est minime.

Les propriétaires, lettrés, commerçants mettent leurs enfants à l'école pour qu'ils étudient, tenant à avoir des fils lettrés. Les ouvriers, les paysans les mettent à l'école pour apprendre quelques caractères, alors qu'ils ne peuvent rien faire autre chose; pour voir également si par hasard le bébé n'aurait pas du génie; enfin pour s'en débarrasser. D'ailleurs, quelques années sur les bancs, ce sera peut-être assez, si l'enfant n'est pas trop bouché, pour apprendre à déchiffrer plus tard soit un billet, soit un contrat, soit un avis.

L'école est donc une sorte de garderie d'enfants. On les y place très jeunes, parce que la mémoire est dans les meilleures dispositions, encore que l'intelligence ne soit pas ouverte. Ceci ne concorde pas avec nos idées, nous qui voulons que l'intelligence aide la mémoire. Mais, pour les Chinois, la mémoire n'a pas besoin de l'intelligence. La mémoire *physique* apprend pendant plusieurs années, et ce n'est que plus tard qu'on expliquera à l'enfant ce qu'il sait par cœur.

Que jeunes, les enfants soient plus aptes à s'assouplir la main pour devenir artistes en calligraphie à l'aide du pinceau, c'est assez plau-

sible; encore faut-il pour arriver à une belle écriture, un certain don naturel.

Maintenant, il ne faut pas croire que ces écoles soient bien militaires; c'est bien plutôt la cour du roi Pétaud. Malgré ce laisser-aller, ces pauvres enfants qui paraissent enchantés et conscients de l'honneur que l'étude leur offre à cause des promesses d'avenir, m'ont toujours fait grand'pitié. J'aimerais cent fois mieux être petit bouvier. Les petits Européens seraient de mon avis et déserteraient tous.

Figurons-nous ces écoliers criant à tue-tête pendant des heures des mots qu'il leur faut retenir sans les comprendre, et cela pendant des années!

Imaginons qu'ils apprennent le *Pater noster*. Les entendez-vous répéter 100 fois, 200, 300 fois, indéfiniment *Pater noster qui... pater noster qui... pater noster qui...*, comme un perroquet, dans toute la rigueur des termes? L'enfant crie à sa propre oreille les mots à retenir, et à force de les entendre, ils se gravent dans sa mémoire, comme se grave dans celle d'un chien de salon, le mot *tou tou* amicalement prononcé. Pendant qu'il étudie, l'enfant pense à n'importe quoi et regarde n'importe qui; il écoute et suit la conversation du maître, et par la porte ouverte il voit dans la rue... Mais la langue et le gosier, un gosier d'airain, ne capitulent pas.

A quoi servent trois ou quatre années d'école ainsi comprise?

Mais l'éducation vraiment digne de ce nom, n'entre pas dans les programmes, encore qu'on entende souvent les lettrés prôner la morale des Livres et déplorer que personne ne s'applique à éviter le péché.

Comme en Chine, l'étude, c'est-à-dire le succès aux examens surtout, a toujours été la porte du monde aristocratique par l'obtention d'une place dans la hiérarchie mandarinale, les paysans font toutes sortes de sacrifices si leur enfant se révèle *excellente mémoire*. Sous Napoléon, le simple soldat tiré de la charrue avait son bâton de maréchal dans sa giberne; en Chine, le petit bouvier mis à l'école peut trouver dans *son pinceau* la fortune et la gloire.

Aujourd'hui, l'instruction se transforme; mais le principe demeure. L'avenir est toujours à la littérature modifiée, aux examens modernes et aux grades qui récompenseront les succès. Les écoliers n'ont même jamais été si orgueilleux, si prétentieux, fats et révolutionnaires. En effet, le moindre gamin sachant l'anglais ou quelque autre bribe de science européenne est en avance sur des millions de vieux lettrés.

Mais ne sortons pas de notre sujet. Voyons plutôt une autre face de l'enfant qui le distingue encore.

Le Christianisme a appris aux parents qu'ils avaient charge d'âme et ce n'est point une reine de Chine qui eût imaginé de dire à son fils : « J'aimerais mieux vous voir mort que coupable de péché mortel. »

Les parents chrétiens aiment leurs enfants, avec l'aide de Dieu, qui, par sa grâce, diminue ou détruit l'égoïsme. On aime ainsi son enfant pour lui-même plutôt que pour soi-même, et on lui désire le vrai bien, c'est-à-dire les vertus chrétiennes ; de sorte que l'éducation s'impose ; les parents chrétiens ont peur que le vice ne prenne possession de l'âme de leur enfant.

Ceci pour établir le contraste, car en Chine rien de tout cela. Alors que reste-t-il ? Il reste que les parents aiment leurs enfants naturellement. Leur amour est incontestable, il saute aux yeux, il fait souvent grand tapage, mais c'est l'amour païen, l'amour égoïste, l'amour orgueilleux, intéressé, sauvage, l'amour de la lionne pour le lionceau.

Voyez ce père, cette mère vous présentant son marmot. Ce n'est pas toujours, tant s'en faut, un parangon de l'espèce. Le plus souvent il est malpropre, il a des plaies ou la gale, il est grincheux. Mais, peu importe, observez ces parents, interprétez les longs et profonds regards d'admiration et d'amour qu'ils versent à flots sur ce chérubin, ayant l'air de dire dans leur muette attitude si éloquente : « Monsieur, cet enfant est unique au monde, il est plus beau que le jour, il est plus précieux que tous les trésors, je ne le donnerais pas pour tous les empires, c'est mon bien, c'est mon œuvre, c'est ma substance, c'est moi qui vis en lui, et lui vivra pour moi et me perpétuera en revivant à son tour dans ses enfants ; ah ! Monsieur ! »

Voilà ce que je lis dans les regards muets de ce père, de cet heureux père ; et je le traduis, et ma traduction, comme toutes les traductions, ne vaut pas une sapèque, car on ne traduit pas ce qui est intraduisible.

De cet amour béat, terriblement naturel et personnel, il découle plusieurs choses de grande conséquence.

D'abord l'enfant est le dieu du foyer. Il sera souvent une source de querelles entre le père et la mère. Car si dans un moment d'impatience la maman, malgré ses adorations, gifle le petit qui a mis le désarroi dans la cuisine juste avant le repas, le père sent son cœur ému et s'oublie à son tour en maudissant l'épouse qui, déjà énervée, part tout à fait pour la gloire et est prête à avaler de l'opium, chose trop commune dans les querelles de ménage.

Que dire des disputes dont l'enfant est l'occasion quand, jouant

avec les autres marmots du voisinage, l'harmonie se trouble? Le plus grand pousse le plus petit; celui-ci tombe, les quatre fers en l'air, il rugit de désespoir. Le coupable prend la fuite. La mère de la victime se précipite; son fils doit être mort! Le fuyard est un assassin... Tout le village est sur pieds! Devant une foule qui les contemple effarée, voyez ces deux lionnes rugissantes. Auront-elles la face de rester muettes! où serait leur amour? Il faut donc, il le faut, c'est un devoir sacré, il faut que la colère atteigne au paroxysme du désespoir.

Mais, cher lecteur, épargnez-moi; ne m'en demandez pas plus. Il est plus facile de rire devant ces comédies, ces tragédies si merveilleusement terribles de la folie humaine que de les décrire.

Une autre conséquence de l'amour païen, c'est finalement l'indépendance des enfants. Tout petits, on a cédé à tous leurs caprices. Ils ont voulu téter 30 fois, 40 fois par jour, on a été à leurs ordres. Ils grandissent, ils continuent d'une autre façon; ils savent faire des scènes. On n'a la paix qu'en leur cédant. Ils ont l'âge de travailler, il faut les traiter avec diplomatie pour obtenir leur consentement. Ils fréquentent qui ils veulent; ils passent la nuit dehors; ils jouent de l'argent; ils insultent leurs parents. Combien d'entre eux se sauvent et disparaissent pour des mois parce qu'un père, à bout de patience, s'y est pris trop tard pour régenter un peu vigoureusement son misérable gamin!

Tel est en quelques traits le tableau assez commun de la famille païenne. Et cependant les Chinois n'ont pas une mauvaise nature. La plupart des enfants seraient bons si l'éducation chrétienne n'était pas chose inconnue.

En définitive, ce qui intéresse surtout le missionnaire, c'est le succès de son œuvre apostolique. En Chine comme dans l'Inde, comme en Océanie, comme partout, l'enfant est l'espoir de l'Église.

Sans être d'une race supérieure, sans avoir des dispositions intellectuelles exceptionnelles, ni une trempe de caractère digne de grands éloges, l'enfant chinois a beaucoup de douceur et de bon sens; c'est ce qui rend assez facile son éducation. Il est fort maniable si l'on sait s'y prendre, si l'on évite de le brutaliser, si l'on parle raison, si l'on peut lui témoigner de l'affection, mais une affection très froide et très ferme. Car si l'on est tendre à la façon des mères, il en abuse immédiatement et se croit tout permis. Il importe au plus haut point qu'il craigne, car son affection n'est qu'un sentiment tout superficiel, à moins qu'elle ne soit de vieille date, qu'elle n'ait été éprouvée, et ne se soit fortifiée par l'idée surnaturelle.

Les enfants sont donc admirablement disposés pour devenir chrétiens. Rien n'est attristant pour le cœur du missionnaire comme la vue de ces myriades de pauvres petits, qui souvent lui sourient dans la rue et qui restent éloignés de Dieu par la faute d'un misérable père de famille.

Ce qui retarde, empêche, gêne, stérilise, ralentit ou affaiblit l'œuvre de Dieu dans les âmes des adultes, des pères de famille surtout, ce sont les habitudes païennes enracinées dès l'enfance et fortifiées par une vie coupable de toutes les libertés, c'est le suicide de la conscience, ce sont les épines, les broussailles, le maquis des préoccupations de la vie matérielle et des louches ambitions que l'orgueil et l'amour de l'argent inspirent. C'est miracle que nous puissions encore recruter tant de catéchumènes!

Mais les enfants! Leurs habitudes païennes ne sont rien! leurs péchés sont-ils mortels? rarement, sans doute, faute de lumière et de réflexion. Leur conscience n'a encore été ni formée ni déformée; elle naît, elle ressemble à une plante qui sort de terre et qui sera ce que le jardinier la fera. L'enfant n'a point d'ambition; point de préoccupation; rien qui se dispute son cœur; ni sentiment coupable, ni souci d'intérêts et d'argent. Il est tout différent des enfants de nos pays ultra civilisés. C'est un champ en friche dont les mauvaises herbes sont sans racines. Un coup de balai, et la semence pourra germer.

Les petites filles sont encore plus douces, plus intelligentes, plus soumises, plus simples. Rien d'admirable comme ces classes où les religieuses indigènes les forment à toutes les coutumes de la vie chrétienne.

Il faut entendre dans nos églises les prières chinoises récitées en deux chœurs, celui des hommes et surtout des écoliers, auquel répond celui des femmes et surtout des écolières! Cette psalmodie si bien rythmée, si mélodieuse dans sa monotonie, si religieuse avec sa simplicité, emprunte encore aux voix d'enfants quelque chose de pur et tout angélique qui porte merveilleusement à la piété et est la véritable expression de la prière publique.

C'est ainsi que les enfants concourent efficacement à la beauté du culte et de la religion dont ils sont la consolation et le plus ferme espoir.

P. BIZEUL.

Mission du Japon.

(Extraits de plusieurs lettres)

Zi-ka-wei, 10 septembre 1908.

Le P. Boucher est au Japon pour y chercher une maison dans laquelle les Pères arrivant d'Europe, et lui-même, puissent s'établir en attendant que la question « collège » ou « université » soit réglée, les conditions étudiées, le mode d'action pour les débuts dûment considéré. Le P. Boucher reviendra à Chang-hai prendre les arrivants et les conduire lui-même à Tokio. Cela leur évitera les inconvénients toujours désagréables de l'inexpérience.

* * *

Zi-ka-wei, 25 septembre 1908.

Mardi dernier, c'était congé; dîner à Tong-ka-dou chez notre ancien P. Spirituel, le P. Platel. Le P. Boucher était là; nous l'avons entouré pendant la récréation, et vous devinez sur quoi nous l'avons interrogé et de quoi il nous a parlé. Nous étions aussi avides que vous d'avoir des détails sur son voyage et sur les futurs projets.

Voici tant bien que mal la conversation sans les interrogations et les digressions, mais rapportant fidèlement le récit que le Père nous a fait de son voyage au Japon.

Parti le 26 août sur la malle japonaise, il n'avait pas encore quitté le port de Chang-hai, qu'un jeune homme japonais, « second officier à bord », vint à lui et lui dit en Anglais: « Vous êtes bien un des professeurs de la future Université Catholique au Japon? » Étonnement du Père. — « Professeur? pas encore. Université? très future. » — Le jeune homme ajoute qu'il est catholique. Le Père l'en félicite, et la conversation continue sur ce sujet. — Il connaît beaucoup les Pères des Missions Étrangères, a été baptisé, il y a 12 ans, etc... Le Père le prie alors de lui trouver un endroit où il puisse dire la Messe; il a avec lui dans sa cabine un Monsieur qui dort toute la matinée; il préférerait être seul pour célébrer, etc...

Le jeune homme promet, et « même, ajouta-t-il, je serais heureux de vous servir la messe, comme je faisais autrefois, mais j'ai oublié les prières. — Qu'à cela ne tienne, répondit le P. Boucher, je vous donnerai un livre, et vous me rendrez service. » Mais survint une tempête; le Père fut malade et, pendant trois jours, ne put dire la Sainte Messe.

Le dimanche matin seulement, en face du Japon, à Nagasaki, il eut la consolation de célébrer, non loin des collines où furent mar-

tyrisés nos Saints et nos Bienheureux. Son servant de messe s'était confessé la veille et communia.

Pendant tout le voyage, il continua d'être très aimable et complaisant, et le Père fut heureux de l'avoir rencontré.

Ils étaient arrivés à Nagasaki, mais, avant d'aborder, il fallait recevoir la visite du service de santé. Elle eut lieu dans la matinée. Un matelot avait eu la dysentérie pendant la traversée, on voulut s'assurer que ce n'était pas un cas de choléra, et on descendit le malade seul à terre. Dans l'après-midi, un officier revint, déclara qu'on avait trouvé des bactéries et que tous les passagers devraient passer au lazaret.

Un petit steamer les attendait, et les conduisit à terre, au lazaret.

Là, on les introduisit dans des salles de bain séparées, et pendant qu'ils étaient dans les baignoires, on vint chercher leurs habits (y compris les lunettes), pour leur faire subir à eux aussi le traitement.

Deux heures après, on les rapportait et en parfait état. Chacun dut reconnaître, comme il put, son bien. Pendant ce temps, ces Messieurs se promenaient en *sandales* et en kimono, sorte de manteau japonais qui se croise par devant et laisse la poitrine assez décolletée et les jambes nues. C'était assez curieux, paraît-il.

Vers 5 h., le steamer les ramenait à bord. L'officier regarda sa montre, — il était 5 h. 9, — donna un coup de sifflet et dit : « Messieurs, vous êtes en quarantaine pour 5 jours. » Cinq jours après, heure pour heure, minute pour minute, le même officier était à bord, donnait son coup de sifflet et disait : « Messieurs, vous êtes libres ! » Le bateau pouvait entrer au port.

Pendant ces 5 jours, les passagers n'eurent pas un centime à dépenser. La Compagnie japonaise se pique de faire tous les frais, dans les cas pareils ; les autres compagnies, au contraire, ajoutent les frais pour chaque passager au prix du passage.

Tous les jours, les voyageurs pouvaient descendre à terre, se promener dans l'enclos du lazaret, très grand jardin avec colline. Du pont du bateau, ils pouvaient causer avec tous ceux qui approchaient sans pouvoir monter. C'est ainsi que le P. Boucher put causer deux fois avec un Père Marianiste, auquel il avait écrit une ou deux lettres.

Au bout du cinquième jour, les passagers adressèrent une lettre collective au directeur de la Compagnie japonaise, en témoignage et en reconnaissance de la façon on ne peut plus « gentleman » dont ils avaient été traités.

Le P. Boucher se rendit de suite à la résidence de Mgr Cousin et chez les Pères des Missions Étrangères, puis au collège des Pères

Marianistes. Partout il fut reçu comme quelqu'un que l'on désire. C'est l'impression qui ressort de toute la conversation du P. Boucher ; partout il a rencontré des sympathies et des bonnes volontés ; partout il s'est senti en famille, selon son expression.

Les Pères des Missions Étrangères sont heureux de voir nos Pères arriver, et se mettent entièrement à leur disposition pour les aider dans les commencements, pour faciliter leur œuvre. Ils désirent cette œuvre, la disent nécessaire, et comptent sur la Compagnie pour la réaliser. C'est à nous faire peur, disait le P. Boucher, pourrons-nous répondre aux espérances qu'ils fondent sur nous ?

A Kobé, le P. Boucher vit Mgr Chatron. Sa Grandeur n'était pas à sa résidence épiscopale, mais dans une autre petite résidence, en dehors de la ville. Le Père y alla, et Monseigneur voulut le ramener lui-même en ville, le soir.

De Kobé, le Père se rendit à Tokio, en chemin de fer, en compagnie du P. Marianiste auquel il avait parlé du pont du bateau, pendant la quarantaine, et qui lui avait dit qu'il passerait à Kobé, tel jour, en se rendant à Tokio.

Arrivé à la Capitale, il se rendit à la résidence archi-épiscopale où Sa Grandeur Mgr Muzabure le reçut avec la plus grande bienveillance.

Le Père fit connaître le but de son voyage : d'abord prévenir Sa Grandeur, et les PP. des Missions Étrangères, non officiellement, puisqu'il n'avait rien reçu pour cela, mais au nom de la Compagnie, puis préparer l'arrivée des Pères partis d'Europe et louer une maison où ils pourraient descendre et s'installer, au moins provisoirement, en arrivant à Tokio. « Nous avons votre affaire, » lui répondit de suite Monseigneur, et il lui parla d'une maison située dans le quartier de l'Université, la mettant entièrement à sa disposition. Cette charité montre un peu l'accueil qui a été fait au Père. Avant de se décider il demanda à attendre un peu. Le lendemain, il acceptait l'offre et les conditions, sûr de faire plaisir à Monseigneur, sûr aussi que les Pères seraient heureux de se trouver, dès leur arrivée, en plein milieu étudiant et ratifieraient son choix.

Cette maison servait autrefois de pension. Les Pères des Missions Étrangères y recevaient un certain nombre d'étudiants. Elle comprend d'abord le bâtiment des étudiants, avec salles, chambres d'étude pour les élèves, et des petites chambres pour les surveillants, puis, à côté, la maison des Pères, avec deux chambres au rez-de-chaussée et deux autres au premier étage. Il y a une petite chapelle. Deux Pères seulement peuvent habiter là. Le Père Rockliff et le P. Dalhman s'y installeront. Je saurai trouver une petite chambre dans le bâti-

ment des étudiants, dit le P. Boucher, et l'espace ne m'y manquera pas.

Mais l'installation est et ne pourra être que provisoire. Si jamais on veut construire, impossible de le faire en cet endroit; l'enclos est entouré, d'un côté, par un cimetière et, de deux autres, par deux grandes avenues.

Du reste, il ne s'agit pas encore de bâtir, et quand nous avons posé la question: Que ferez-vous? le Père nous a répondu: d'abord, je n'en sais rien, puisque je n'ai encore rien reçu; puis il faut apprendre le japonais, étudier le pays, se faire connaître, et après??

Mais n'est-ce pas merveilleux que le Bon Dieu lui ait fait rencontrer tant de sympathie, et facilité ainsi la mission un peu délicate qu'il remplissait, dès son arrivée au Japon?

A Tokio, le Père alla visiter le grand collège des Marianistes. Là encore il trouva sympathie, conseils, renseignements qui lui furent très utiles. Les PP. Marianistes désirent aussi, de tout leur cœur, l'Université, ils ont reçu l'ordre de leurs Supérieurs de seconder nos Pères le plus qu'ils pourront.

A Nagasaki, Kobé, Tokio, le Père est toujours descendu chez les PP. des Missions Étrangères. Il n'a cessé pendant toute la conversation de nous dire la charité, la cordialité avec laquelle il a été partout reçu. Les Pères parlaient simplement de leurs œuvres, de l'Apostolat au Japon, de leurs difficultés. Le Père parlait de la Chine, du mouvement de conversions qui s'y fait sentir un peu partout, etc... On se sentait vraiment en famille.

Du reste, c'est la même impression, que le P. Payen et le P. Gauthier ont rapportée de leur voyage. Aussi, ajoutait le P. Boucher, c'est en toute vérité que j'ai écrit à Mgr Mazabure pour le remercier du fond de mon cœur, parce que partout, au Japon, je me suis vraiment senti en famille.

Le Père est rentré à Chang-hai dimanche dernier, 20 septembre. Pendant la traversée, il n'avait plus eu son servent de messe; aussi dut-il dire la messe tout seul.

Notre-Seigneur avait béni son voyage; il en était tout heureux, et nous, avec lui, à la fin de la récréation.

La démarche qu'il a faite là-bas, au nom de la Mission, a touché les Pères des Missions Étrangères et aidera beaucoup les Pères dès leur arrivée.

On les attend ici, à Chang-hai, vers le 10 octobre, ils ne resteront que 24 heures, le temps de l'escale. Pourrons-nous les voir à leur passage?

Zi-ka-wei, octobre 1908.

13 octobre. Vendredi dernier, sur la demande du F. Bidelle, le R. P. Boucher est venu donner l'exhortation aux scolastiques. C'a été une surprise et une joie pour tous. Notre ancien P. Recteur a pris comme sujet les *Règles des Missionnaires*; il en a lu quelques-unes, les a commentées en parlant du Japon. Il a aussi ajouté quelques détails complétant ceux que je vous ai donnés, il y a 3 semaines.

La 1^{re} règle lui donna de nouveau l'occasion de recommander aux prières de tous « *tres primi Patres in Japoniam navigantes, ut apta Dei instrumenta esse possint.* » Cette règle vaut pour tous les missionnaires, pour la Chine comme pour le Japon « *sint instrumenta conjuncta* », mais elle a une application bien spéciale pour les trois missionnaires japonais, à cause des difficultés qu'ils pourront rencontrer, de l'importance de l'œuvre qu'ils vont établir et des résultats qu'on attend de cette œuvre.

Et il répéta ce qu'il avait déjà dit à Tong-ka-dou: Au milieu des consolations que nous procure l'établissement d'une œuvre de la Compagnie au Japon, des facilités et des sympathies que nous avons rencontrées, il y a aussi une pensée plutôt effrayante: Pourrons-nous faire les grandes choses que les PP. Missionnaires attendent de nous là-bas, et réaliser les espérances du Souverain Pontife et de la Compagnie? — Nous avons donc grand besoin de prières, vous nous aiderez.

Règle 2. Il ne savait pas encore dans quelles conditions les Pères étaient envoyés au Japon. Mais, dès leur arrivée à Tokio, ils descendraient chez Mgr Muzabure. Sa Grandeur tient absolument à les recevoir et à les garder pendant les huit premiers jours au moins de leur séjour au Japon, pour bien montrer à tous sa joie de voir les Pères arriver et s'établir au Japon.

Règle 3. Avis à tous ceux qui se sentiraient appelés à la Mission du Japon; ils devraient, comme la règle le demande, exposer leurs désirs au R. P. Supérieur. Ils pourraient espérer être exaucés, plus heureux que certains Pères qui ont demandé, il y a une trentaine d'années, les Missions du Japon, et se sont arrêtés en Chine, parce que le Japon n'était pas encore ouvert à la Compagnie, tel le P. Grillo.

A ce propos, le P. Boucher nous a raconté que la Mission du Japon a été confiée à la Compagnie, au moins pendant quelque temps. C'était vers 1853. Mgr Forcade, Vicaire Apostolique du Japon, se rendant à Rome pour demander des auxiliaires, s'arrêta

à Chang-hai et conféra longuement avec le P. Brouillon, Supérieur de la Mission du Kiang-nan ; il voulait les Jésuites au Japon ; il laissa même au P. Brouillon une lettre dans laquelle il le nommait son Vicaire Général. L'affaire en resta là, et Mgr Forcade arrivant à Rome fut nommé Vicaire Apostolique de la Martinique (si je ne me trompe pas), puis Archevêque d'Aix, en France.

Quand le P. Boucher est arrivé au Japon, le P. Evrard, un des plus anciens Missionnaires des Missions Étrangères, lui a dit, après avoir appris le but de son voyage : « Voilà 20 ans, mon Père, que vous devriez être installé au Japon. » Et il raconta comment lors d'un voyage scientifique au Japon du P. Heude, directeur du Musée de Zi-ka-wei, il avait longuement parlé avec le P. Heude, de la possibilité et des conditions de l'établissement de quelques Pères Jésuites venant de Chine ou de France, au Japon. Ils avaient même arrangé entre eux deux, un plan. Fut-il soumis aux Supérieurs ? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que les Supérieurs du Kiang-nan, débordés par les œuvres, ne pouvant subvenir à tous les besoins de leur Mission, n'ont jamais eu la pensée d'accepter de nouvelles charges. Du reste, les plans de deux simples Missionnaires ne les engageaient à rien.

Règle 4. Le but de la Mission ? — Comme je l'ai déjà dit, le P. Boucher ne savait encore rien.

Le P. Boucher nous parla encore de la charité des Pères des Missions Étrangères qui désirent avant tout que l'œuvre du Bon Dieu se fasse, de leur vie dure et bien édifiante à cause des privations qu'ils s'imposent pour pouvoir faire un peu plus de bien. — Il recommanda spécialement l'œuvre des écoles qui n'existe guère au Japon, parce que les ressources manquent ; à cause aussi des exigences et des règlements du gouvernement pour les écoles. Cette œuvre est pourtant capitale pour l'avenir du Christianisme au Japon.

Enfin, après nous avoir lu une page de M. Pagès, quelques traits de courage des anciens martyrs japonais, il dit que les Japonais actuels gardaient le même esprit chevaleresque pour leur Empereur. Il termina son exhortation en nous recommandant de prier beaucoup et de demander souvent avec ferveur ce que l'Église fait demander dans l'Oraison de la Messe, pour la Propagation de la Foi : « Mitte, quæsumus, operarios in messem tuam et *da eis cum omni fiducia loqui verbum tuum*, ut sermo tuus currat et clarificetur, et omnes gentes cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum. »

Tels avaient été aussi les derniers mots du *triduum* qu'il nous donna avant la fête des SS. Apôtres Pierre et Paul.

Depuis son retour du Japon, en attendant l'arrivée des Pères, le

P. Boucher a donné la retraite aux Mères Auxiliatrices de Zi-ka-wei ; puis il a préparé le voyage et la future installation à Tokio, fait quelques achats, comme literie.

Détail intéressant : il a reçu de généreuses aumônes de la part de plusieurs familles chrétiennes chinoises de Chang-hai pour la Mission du Japon.

Lettres du P. Joseph Dahlmann à son R. P. Provincial.

(*Extrait des Mittheilungen*).

Rome, le 5 septembre 1908.

Avant notre départ de Rome, je m'empresse de vous envoyer un dernier adieu et de vous recommander l'œuvre importante qu'il s'agit désormais de mettre en train. Le travail, Dieu aidant, a déjà commencé à Rome, par la remise des trois lettres qui introduisent de nouveau la Compagnie au Japon. La première et la principale est du Cardinal-Préfet de la Propagande ; elle est en latin et adressée à l'archevêque de Tokio. Deux autres lettres nous ont été confiées par le Cardinal Secrétaire d'État ; l'une, en français, pour l'archevêque ; l'autre, en anglais, pour le Ministre des Affaires étrangères de Tokio. Dans ces trois lettres il est expressément déclaré que nous allons au Japon en vertu d'une mission directe du Saint-Père, et que le désir de Sa Sainteté est de fonder un grand Institut où seront avant tout cultivées les études philosophiques. Vis-à-vis de l'archevêque, il est dit sans ambages que l'action de la Compagnie au Japon ne doit pas se restreindre à cet Institut, mais s'étendre encore à tout l'ensemble du « *ministerium sacrum juxta normas ecclesiasticas et Societatis leges particulares.* » En d'autres termes, la Compagnie, comme telle, avec toute son action, est, par cette double lettre de créance de la Propagande et de la Secrétairerie d'État, introduite dans la hiérarchie de l'Église japonaise. Notre Très Révérend Père Général est on ne peut plus satisfait du contenu de ces lettres. De cette façon est créé pour nous, sans territoire, un terrain légal et canonique solide.

Quelques mots seulement sur notre séjour à Rome. Nous sommes arrivés d'Insprück dans la Ville Sainte le 25 août. Le lendemain, le P. de Lassberg nous conduisit au P. Général, à Mondragone. Un accueil cordial nous attendait à la *Curia*, et Sa Paternité fit tout pour fêter, dans la personne du premier supérieur de la nouvelle mission japonaise, le Père Rockliff, récemment nommé, la réouverture de l'ancienne mission du Japon. Ce fut réellement, dans sa modeste simplicité, une belle fête. On pouvait trouver là, réunie en esprit, la Compagnie tout entière. L'enthousiasme pour le Japon est resté,

à travers toutes les tempêtes, un bien commun de la Compagnie. Aussi la joyeuse fête de Mondragone fut-elle la première expression de l'intérêt que prend toute la Compagnie à la renaissance de notre Société au Japon.

Le soir, nous retournâmes à Rome, en compagnie de Sa Paternité, afin d'obtenir pour les jours suivants, les audiences nécessaires. Le 27 août, le P. Général nous conduisit chez le cardinal Gotti. Le cardinal exprima sa joie de ce que la Compagnie pouvait rentrer au Japon. Il fait, dans sa lettre, mention formelle de saint François-Xavier, « *inclytæ Societatis Jesu ornamentum fulgidissimum, qui primus Evangelii lumen ad Japonicam regionem attulit in eaque catholicam societatem instituit.* »

Le 28 août, nous eûmes une audience du Saint-Père, d'abord le Père Général seul, puis nous deux avec lui. Le Saint-Père fut plein de bonté, nous assura de sa particulière sollicitude et nous recommanda instamment le culte des études philosophiques.

Le 29 août nous amena à Castel Gandolfo, auprès du cardinal Secrétaire d'État, qui s'entretint avec nous, en anglais, de la manière la plus amicale et nous promit tout son appui. Après la remise des trois lettres au P. Général, le but principal de notre séjour à Rome était atteint.

Sa Paternité avait écrit de sa main une longue Instruction spéciale et détaillée « *pro primis Patribus in Japoniam profecturis.* » Elle porte, ainsi que les trois lettres d'obédience remises à chacun de nous, la date du 31 juillet. Voici notre *status*: P. Rockliff, *Superior et Procurator*; PP. Boucher et Dahlmann, *Consultores*. Pour ce qui concerne le voyage, des mesures particulières ont été prises. Nous avons eu mainte occasion de traiter la chose avec Sa Paternité autant que le permettaient les circonstances présentes. Les décisions fermes ne pourront être prises que sur place, quand nous aurons vu les choses par nous-mêmes. Le P. Général nous a fourni d'avance un viatique suffisant pour la première année. Notre petite communauté peut compter aussi, pour les deux années suivantes, sur un subside fixe. En attendant, l'occasion nous est offerte de tourner les yeux vers l'Europe et l'Amérique, pour obtenir, par l'intermédiaire de nos Frères, de plus amples secours. Herder a déjà mis à notre disposition un beau fonds de bibliothèque, en nous offrant gratuitement, au choix, cinq cents volumes de sa librairie. Je lui avais demandé s'il était disposé, littérairement parlant, à prendre part à notre œuvre; il a répondu poste pour poste par cette offre généreuse.

A bord de la « *Princesse Alice* », 10 octobre 1908.

Nous en sommes, de notre voyage, à l'étape de Hong-kong à Chang-hai. Depuis le jour de notre départ, nous avons été favorisés par le plus beau temps, jusqu'aux « Portes de fer » de Hong-kong. Même cette dernière étape commença par un temps merveilleux. Mais il devait y avoir un subit changement de décor. Dans l'après-midi du 5 octobre, les lames devinrent de plus en plus hautes et les mouvements du navire augmentèrent d'amplitude. Beaucoup de passagers se trouvaient déjà incommodés pour les raisons que l'on connaît. Le P. Rockliff et moi, nous nous sommes vaillamment comportés. Sans nous en douter, nous nous trouvions déjà pris dans un typhon; c'est-à-dire que de simples mortels comme nous n'en devaient rien savoir. Dès midi, les machinistes avaient été prévenus de se tenir, eux et leurs machines, prêts à lutter contre l'élément. Comme me le disait plus tard le capitaine, il n'eût pas été difficile d'échapper au typhon en retournant à Singapour; mais un vapeur qui porte la malle doit aller de l'avant, et un colosse comme le nôtre ne fait pas demi-tour devant la tempête. Il peut l'affronter et tenir bon.

Le soir, l'inquiétude et le malaise régnaient partout. Nous voyions, à certains préparatifs, que l'on craignait pis encore pour la nuit. Nous nous trouvions bien, le P. Rockliff et moi, et nous gagnâmes bientôt nos cabines. Mais la chaleur y était terrible. A cause de la mer toujours plus démontée, on avait déjà fermé tous les sabords. Je me levai à trois heures et demie et montai sur le pont. Il faisait relativement calme, malgré la hauteur des vagues et une brise carabinée. On pouvait encore s'y faire. Je m'installai dans un petit coin et commençai ma méditation, mais en me cramponnant, par précaution, à la poignée de fer d'une manche à vent. Tout à coup le vent se mit à souffler avec fureur, et les premières vagues balayèrent le pont, pourtant très élevé. De sinistres balancements commencèrent: impossible pour moi de rester au grand air. Je me rendis au fumoir; il était grand temps, car, même là, on ne pouvait garder son équilibre et il fallait user de tous les artifices pour se mettre à l'abri dans un petit coin rembourré. Il pouvait être quatre heures et demie. Une heure suivit qu'il est impossible de décrire. C'étaient des sifflements, des hurlements, des gémissements, des grondements de tonnerre, sans parler des soubresauts du navire; enfin, dans tous les coins, un craquement et un rugissement continus.

Entre cinq et six heures, l'ouragan atteignit son paroxysme. Le vaisseau faisait des embardées comme s'il eût voulu basculer. On entendait encore travailler les machines et rouler les hélices. Nous

étions en plein centre du typhon. Soudain les machines cessèrent de fonctionner: le colosse était tout simplement abandonné à la direction du vent. Il eût été inutile de lutter contre la fureur des trombes d'eau.

Dans l'intervalle, la salle à manger, où se trouvait le P. Rockliff, avait été le théâtre d'une petite scène de terreur. D'énormes paquets de mer s'étaient précipités tout à coup par les portes ouvertes. On eût dit que l'élément s'était déjà rendu maître du pont. La situation n'était pas mauvaise à ce point. Une vague formidable s'était abattue sur le pont et cherchait une issue. Vite on ferma les cloisons de fer, et tout danger avait disparu. Mais dans les cabines les lourdes malles dansaient d'un coin à l'autre. Les objets plus légers flottaient sur l'eau, qui avait également envahi les cabines. Malgré tout, l'apparence était plus terrible que la réalité! Avec une merveilleuse puissance notre vapeur bravait l'ouragan. Il avait beau être jeté de ci de là, le colosse reprenait l'instant d'après tout son aplomb. Rien ne pouvait lui faire perdre pour longtemps l'équilibre. On sentait que le magnifique bâtiment était à la hauteur de la situation. Je restai trois heures au fumoir et laissai la tempête assouvir sa rage. N'éprouvant ni angoisse, ni inquiétude, je récitai mes petites heures et l'Itinéraire. Avant comme après, j'ai été indemne de tout malaise.

Il était maintenant huit heures et demie. On remarqua que la violence terrible de l'ouragan avait légèrement diminué. Nous avons franchi heureusement le centre du typhon. Mais, malgré tout, les vagues restaient assez hautes et nous ne savions pas si nous ne serions pas ramenés une seconde fois vers le centre. A dix heures, on put se risquer à reparaître sur le pont. La tempête avait laissé des traces. L'échelle d'artimon était en ruines, la balustrade du pont était toute faussée d'un côté, les supports de la voilure en partie brisés, le lourd capot d'une manche à vent arraché et une chaloupe de sauvetage jetée par-dessus bord. C'est en première classe que le spectacle était le plus lamentable. Un splendide piano avait été disloqué et ses débris dispersés dans tous les coins. Bien que, dans l'ensemble, les dégâts soient peu importants, on les a estimés cependant à 20,000 marks.

L'ouragan continuait toujours. Mais ce fut un grand soulagement quand, malgré le vent et les lames, les machines, vers onze heures et demie, se remirent à fonctionner et les hélices à creuser leur chemin. Le bruit des hélices nous annonçait que le plus difficile était passé.

Nous n'avons pas cessé de nous trouver bien tous les deux. Aussi, lorsque, le 6 octobre, à dix heures du soir, nous entrâmes dans le

port de Hong-kong, je remerciai Dieu de nous avoir permis, dans sa bonté, de faire face au mauvais temps. Le lendemain, de bon matin, parut un Père des Missions Étrangères, pour nous conduire à la procure générale locale, où nous trouvâmes le plus cordial accueil. Dès les premières heures du 10 octobre, notre vapeur reprit sa route vers Chang-hai. Nous serons à Yokohama le 18.

Il a été pourvu à un abri provisoire. Pendant les huit premiers jours, nous serons les hôtes de l'archevêque, chez qui la petite expédition est certaine de trouver une réception amicale.

Réception à Zi-ka-wei des Missionnaires du Japon.

Zi-ka-wei, 14 octobre.

Nous avons craint pendant quelque temps, que les Pères ne pussent pas s'arrêter à Zi-ka-wei, au moins aussi longtemps que nous l'aurions désiré. Grâce à Dieu, nos craintes ne se sont pas réalisées. Dimanche matin, 11 octobre, à 3 h. la malle allemande arrivait en rade de Ou-song. Le P. Boucher et le F. Le May étaient allés au devant des Pères sur le *Bremen*, petit bateau de la compagnie qui fait le service entre Ou-song et Chang-hai. — Le R. P. Rockliff et le P. Dahlmann dirent tranquillement leur messe; le P. Boucher, devant s'embarquer le lendemain, retint sa cabine; et à 8 h. $\frac{1}{2}$ ils quittaient Ou-song. Vers 10 h. $\frac{1}{2}$, ils étaient à Chang-hai, descendaient quelques instants à Yang-king-pang, puis avec le P. Arnaud montaient en tramway et arrivaient à Zi-ka-wei, vers 11 h. $\frac{1}{2}$.

Au dîner, fête, *Deo gratias*, naturellement. Le réfectoire avait été très artistement décoré « à la japonaise » par le P. Bidelle, aidé de quelques autres scolastiques et du F. Wang. Au fond, derrière les premières places, on avait couvert le grand crucifix d'un voile blanc, sur lequel était piqué un écusson aux armes de Pie X, entouré de quatre drapeaux: japonais, américain, allemand, français; sur les murs, des écussons très simples entourés de bambous et portant chacun le nom d'un de nos Martyrs japonais; au plafond, le long des murs et traversant la première partie du réfectoire, des guirlandes de lanternes japonaises et de petits drapeaux japonais; — au milieu du réfectoire, le piano et, entouré de fleurs, un tableau de S. François Xavier; enfin, aux pieds de S. François Xavier, dans un massif de fleurs, une carte en relief du Japon (œuvre du P. Chevestrier), avec les noms des villes, où nos martyrs endurèrent la mort, et où leurs successeurs devront passer. Tout, comme vous le voyez, dans cette décoration était symbolique et avait sa raison d'être.

Le R. P. Rockliff était à la droite du R. P. Supérieur, le P. Dahl-

mann à la gauche du R. P. Recteur, le P. Boucher près du P. Rockliff.

On entendit d'abord un morceau de piano (P. Vanara), avec accompagnement de violon (P. Horan). Puis le P. Kenelly lut une poésie anglaise du P. Doherty; le P. Ancel chanta une délicate chanson: réponse aux trois questions que firent les vieux chrétiens japonais aux missionnaires qui revinrent les premiers au Japon: « Sont-ils amis de Rome? Aiment-ils la Ste Vierge? Sont-ils vierges? » — Le P. Schérer célébra en allemand les trois nouveaux envoyés de la « Stella Matutina » de Feldkirck qui comptait présents à la fête quatre de ses anciens élèves, le R. P. Rockliff, le P. Dahlmann, le P. Storr (ministre de Tsong-ming) et le P. Schérer lui-même, tous les quatre condisciples.

Après le P. Schérer, le P. Rossi nous dit en vers latins une révélation qu'il avait eue: S. François Xavier lui était apparu et lui avait dit sa joie de voir la Compagnie rentrer au Japon, et en même temps lui avait montré les fruits que feraient là-bas ses trois premiers successeurs. Vint ensuite une pièce du P. Haouisée, chantée par le P. Henry; en voici un extrait:

Aux nouveaux Missionnaires du Japon. (*Spécialement au P. Boucher.*)

La brise enfin est revenue,
Vous pouvez dès lors traverser;

• • • • •
Tout comme jadis dans la Grèce,
Saint Paul prêchant aux Athéniens
Vous montrerez que la Sagesse
Peut briller au front des Chrétiens.

Les martyrs en longues phalanges
Ont prié Dieu dans leurs tourments;
Leurs désirs reçus par les Anges
Sont montés comme un pur encens.
Leur sang pourpré, belle semence,
Va féconder tous vos labeurs,
Et l'on verra jaunir, immense,
Une belle moisson de fleurs!

Vous que nous avons eu pour Père,
Vous partez pour d'autres labeurs,
Mais vous serez encor, j'espère,
Le trait-d'union de Missions-Sœurs.

Vous avez, je crois, à la messe
 Pour le Japon longtemps prié :
 Mais Dieu vous rend avec largesse
 En vous faisant son envoyé.

Allez jeter la bonne graine ;
 La glèbe fume encore un peu.
 Le Christ attend, l'amour entraîne,
 Allez, les Semeurs du Vrai-Dieu !

Nouveau morceau de piano (P. Vanara), suivi d'une poésie plus longue du P. Guimbretière, claire, vibrante, aux idées enlevantes, qui fut très applaudie. Elle avait pour titre « *A l'avant-garde* » et était surtout adressée au P. Boucher, toujours jusqu'ici placé aux avant-postes... Enfin, pour terminer, le chant à la Compagnie.

Le P. Haouisée allait lire le *Martyrologe*, quand le R. P. Rockliff se leva et remercia tout d'abord le R. P. Supérieur, le R. P. Recteur, tous les Pères, tous les Scolastiques et les Frères ; puis il s'excuse de parler en anglais, non en français, qu'il comprend mais parle difficilement. Il dit alors sa joie et sa reconnaissance d'avoir trouvé dès son arrivée à Chang-hai et à Zi-ka-wei des cœurs si fraternels. « C'est le bonheur dans la Compagnie, quelque part qu'on aille, de toujours rencontrer des cœurs aimants et fraternels ; je l'ai senti partout où je suis passé, en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en Italie... Nous étions sûrs de trouver la même chose ici à Zi-ka-wei ; d'autant plus que le T. R. P. Général lui-même nous l'avait assuré, ajoutant : « Si, ce qu'à Dieu ne plaise, votre œuvre ne devait pas réussir, vous êtes sûrs d'avance de trouver refuge et hospitalité fraternelle chez les Pères français de Chang-hai. » Des applaudissements montrèrent que le T. R. P. Général ne s'était pas trompé en comptant sur les missionnaires de Chine.

Le Père parla ensuite de la joie ressentie par toute la Compagnie à la nouvelle que des Pères partaient pour le Japon, travailler dans cette terre ouverte à la foi par S. François Xavier, fécondée par le sang de tant de nos Martyrs. « Je puis en parler pertinemment, au moins pour les provinces que j'ai parcourues, et je sais qu'il en est ainsi partout, car de partout nous sont venues des lettres avec des promesses de secours et de prières. Ces prières de toute la Compagnie et les mérites de nos Saints feront notre force et notre courage ; pour le moment ils nous donnent courage et espoir pour commencer l'entreprise nouvelle et difficile qui nous est confiée, quel qu'en doive être le résultat. »

... Le Père termine en recommandant très instamment aux prières

de la Communauté les trois premiers envoyés du Japon et leur œuvre, qui, comme toutes les œuvres du bon Dieu, a plus besoin des secours surnaturels que des moyens humains.

Le R. P. Supérieur se leva et d'un mot promit au nom de tous les Pères de Zi-ka-wei, et aussi au nom des Pères de toute la mission de Chine, aide et prières pour les Pères et la mission du Japon. Puis le P. Haouisée commença le *Martyrologe*: « Au Japon, la glorieuse mort des B^x Camille Constanzo et Augustin Ota, etc... » La fête se terminait bien; ce souvenir de nos B^x Japonais fit grande impression sur tous.

Après la visite, fusion et récréation commune. Le P. Dahlmann donna d'abord quelques détails sur le voyage et le séjour à Rome. Je n'entendis pas les premiers détails sur la réception paternelle du T. R. P. Général, ni sur la fête de Mondragone, où le P. Rockliff fut officiellement nommé par le P. Général et fêté par tous comme premier supérieur de la nouvelle mission du Japon. — Le lendemain, les Pères allèrent chez le cardinal Gotti, préfet de la Propagande. Le Cardinal leur remit pour les Évêques du Japon des lettres toutes préparées et leur annonça que le Souverain Pontife les recevrait le jour suivant à 10 h. 1/2. Ce jour-là, le T. R. P. Général et les deux Pères se trouvèrent au Vatican, à 9 h. 1/2. Notre Père entra d'abord le premier et resta seul avec le Saint-Père pendant 20 minutes environ. Puis les Pères furent introduits. De suite, le Saint-Père les fit asseoir et fut, tout le temps de la visite, très simple et d'une bonté toute paternelle. Il leur parla avec beaucoup de chaleur du Japon, et de ce qu'il attendait d'eux et de la Compagnie. A la fin de la visite, il les bénit, eux et leur compagnon absent, puis il ajouta en s'adressant au P. Général: *et benedico omnibus filiis tuis; et benedico brachio tuo ut sit forte*. Le Saint-Père faisait allusion aux douleurs rhumatismales que le P. Général ressent depuis quelques jours à l'un de ses bras.

Le lendemain de cette réception, les Pères allèrent à Castel-Gandolfo rendre visite au cardinal Secrétaire d'État, Mgr Merry del Val, qui les reçut très aimablement. Il leur dit qu'ils étaient envoyés comme des troupes auxiliaires au Japon, que la Sainte Église avait besoin un peu partout de ces troupes auxiliaires *ex omni tribu et ex omni lingua*; enfin qu'il leur ferait remettre avant leur départ des lettres de recommandation pour quelques personnages influents.

Les jours suivants furent employés à visiter les différents pèlerinages de Rome et les différentes communautés. Les Pères purent à loisir recommander à nos Saints et à nos Pères leur voyage et leur mission, car au bout de quelques jours seulement et comme

par enchantement tout se trouva prêt pour le départ. Partout ils furent félicités et fêtés. Plusieurs fêtes de B^x Japonais tombèrent pendant ces derniers jours, si bien que ce fut « vraiment une semaine japonaise. »

Le 9, les deux Pères firent leur dernière visite au T. R. P. Général. Après ses dernières recommandations, le P. Général leur donna sa dernière bénédiction pour eux, pour le P. Boucher, pour le voyage, pour la mission du Japon. Notre Père était très ému, dit le P. Dahlmann; on sentait vraiment qu'il considérait comme une grande grâce pour lui et comme un grand moment dans l'histoire de la Compagnie de pouvoir ainsi envoyer au Japon trois de ses enfants, les frères et les successeurs de S. François Xavier, pour y rétablir la Compagnie après tant d'années d'absence.

Le 10, les Pères étaient à Naples, où on les fêtait encore, et le 11, ils s'embarquaient sur la malle allemande *la Princesse Alice*, en la fête et sous la protection du B^x Charles Spinola, le plus grand de nos martyrs japonais.

Le P. Dahlmann s'arrête là: « Je n'ai plus rien à vous dire, je ne sais plus rien. — Mais dans quelles conditions êtes-vous envoyés au Japon? — Je ne puis rien vous dire, sinon que nous sommes envoyés comme prêtres de la Compagnie de Jésus pour travailler au Japon suivant l'Institut de la Compagnie de Jésus. Du reste, le R. P. Supérieur en sait plus long que moi; c'est à lui à vous renseigner... »

Le P. Rockliff ainsi mis en demeure continua en anglais la conversation commencée par le P. Dahlmann.

Les Pères sont envoyés au Japon pour y vivre et y travailler *selon l'Institut et tous les privilèges* de la Compagnie, comme font les Pères en Angleterre, en Italie, ou ailleurs. Ils n'auront pas de territoire fixe; tout le Japon leur est ouvert, ils pourront travailler et s'installer partout où ils jugeront le bien plus grand à faire, naturellement toujours avec l'approbation des Évêques, tout comme dans les autres pays. — La mission du Japon dépend directement du P. Général et n'est rattachée à aucune province. Primitivement elle devait dépendre de la province du Missouri. Mais le P. Général a décidé qu'elle ne dépendrait immédiatement que de lui, d'abord parce que les Pères sont là à l'essai et qu'au début de cette œuvre il vaut mieux, dans l'intérêt même de l'œuvre et pour rendre les communications plus rapides, que les relations entre Sa Paternité et le Supérieur du Japon soient immédiates; — puis dans la situation où se trouvent en ce moment l'Amérique et le Japon, il n'était peut-être pas très prudent de rattacher la nouvelle mission à une province

américaine. C'est aussi dans cette intention qu'on a choisi un Père Anglais d'origine comme premier supérieur.

Le P. Dahlmann avait déjà dit qu'il ne s'agirait pas surtout dès le début de fonder une Université: « ce mot est trop fort »; mais on essaierait un institut scientifique, des cours de philosophie et de sciences... Le P. Rockliff ajouta que sans doute le gouvernement les ignorerait, — qu'ils devraient se soumettre à toutes les exigences et règlements du gouvernement sur les écoles, — que ce n'est qu'au bout d'un temps peut-être assez long qu'on verrait ce qu'il y aurait lieu d'établir pour répondre aux désirs du Souverain Pontife.

Le P. Storr demanda alors: « Est-il vrai, comme l'a dit le *Messenger* américain, que c'est sur la demande du Mikado lui-même que vous êtes envoyés au Japon? — Je n'en sais rien, car je n'ai jamais entendu parler de cette demande de l'Empereur japonais. Mais voici les vraies causes de l'envoi de la Compagnie là-bas. Pendant son séjour au Japon comme légat du Souverain Pontife, Mgr O'Connell constata la nécessité urgente d'un enseignement supérieur, d'un exposé scientifique de la religion qui pût atteindre les classes dirigeantes et pût être accepté des savants japonais trop imbus d'idées matérialistes et rationalistes, qui méprisent notre sainte religion parce qu'ils ne la connaissent pas. — De retour à Rome, Mgr O'Connell parla très longuement de cette situation au Souverain Pontife, qui dès lors songea à faire quelque chose.

« Aussi quand le R. P. Vicaire, avant l'ouverture de la dernière Congrégation Générale, alla, comme l'Institut l'exige, demander au Saint-Père s'il avait à manifester quelques désirs, Sa Sainteté répondit par deux postulata, dont l'un était que la Compagnie envoyât quelques-uns de ses religieux au Japon. — Comme pour répondre au désir du Souverain Pontife et pour montrer que l'heure du bon Dieu était arrivée, de plusieurs provinces vinrent des postulata à la Congrégation Générale, demandant le rétablissement de la Compagnie au Japon. — C'est pour répondre à cette demande expresse du Souverain Pontife et aussi à ce désir de toute la Compagnie que nous sommes envoyés au Japon. C'est donc le Saint-Père lui-même et directement qui nous envoie. »

A ce désir de la Compagnie, exprimé dans la Congrégation Générale, a répondu une joie universelle quand a été su officiellement l'envoi des trois Pères au Japon. De tous côtés sont venues des promesses de prières, des offres de secours, des aumônes, etc. Le P. Brandi donne toute la collection complète de la *Civiltà*; la province de Germanie, la collection des « *Études* » de nos PP. Allemands; Herder, le grand libraire allemand, donne une bibliothèque... Ainsi la mission

du Japon vivra d'abord de la charité de la Compagnie, des dons faits et obtenus par elle.

Le P. Rockliff donna peut-être encore d'autres détails. Je vous ai donné les plus importants.

Après cette récréation, le P. Horan prit la photographie des trois premiers missionnaires jésuites japonais. — Puis le R. P. Recteur fit visiter au P. Rockliff le Seng-mou-yeu, l'Observatoire, T'ou-sé-wé...

Vers 5 h., les PP. rentraient à Yang-king-pang, où au souper se trouvèrent réunies les cinq communautés de Chang-hai. — Mgr Pâris n'avait pu venir à Zi-ka-wei : on célébrait à Hong-k'eu, église du Sacré-Cœur, le jubilé sacerdotal de S. S. Pie X ; Sa Grandeur avait pontifié la veille au salut, puis présidé l'illumination, et, le matin, de nouveau pontifié et chanté la messe de 10 h. Il put le soir présider la réunion des Pères de Chang-hai.

Les Pères passèrent la nuit à Yang-king-pang, — et, le lendemain lundi, tous les trois quittaient Chang-hai à 8 h. Le P. Boucher était, paraît-il, assez ému ; cela se comprend : on ne quitte pas sans le sentir une mission où on a vécu 27 ans et où on a souffert et travaillé beaucoup, toujours « à l'avant-garde ».

* * *

Un jeune Japonais, M. M. F. Nakamura, ancien élève de nos Pères au Collège de San-Francisco, a envoyé à un de ses professeurs, maintenant en Europe, les détails suivants :

Tokio, 31 octobre 1908... Grâce à Dieu, je suis en bonne santé et ces jours-ci je me dévoue de tout cœur au service des Pères Jésuites. Ce sont le P. James A. Rockliff, un Anglais, le P. Jos. Dahlmann, un Allemand, et le P. H. Boucher, un Français ; le premier nommé est le Supérieur. Aucun d'eux, vous le voyez, n'est Américain, bien que le P. Rockliff ait séjourné 18 ans en Amérique. Ils abordaient à Yokohama à bord du steamer allemand, *la Princesse Alice*, le jour même où la flotte américaine de l'Atlantique faisait son entrée dans ce port, escortée de notre flotte qui était venue la recevoir et lui souhaiter une chaleureuse bienvenue.

Sa Grâce l'Archevêque de Tokio m'a présenté aux Pères Jésuites à l'église de Yokohama. Maintenant les Pères sont provisoirement logés à l'archevêché de Tokio, où je les ai accompagnés, habitant avec eux et prenant mes repas avec eux et avec les autres missionnaires. Le R. P. Supérieur m'a constitué leur interprète et leur professeur de japonais. Nous comptons quitter l'archevêché dans une semaine ou deux pour aller occuper notre nouvelle demeure, qui

était jusqu'ici une maison de famille destinée pour les étudiants, tenue par un prêtre catholique. Du matin au soir, je suis occupé à faire remettre à neuf la maison et à la meubler. Voici l'adresse complète de la résidence des Pères :

Koishikanea ku
Kobinata
Myogadani, 17
Tokio.

ALASKA.

Lettre du P. Joseph Bernard. — (*Au R. P. Recteur d'Enghien.*)

Alaska, Mary's Igloo, 12 janvier 1908.

MISSION DE NOTRE-DAME DE LOURDES.

Mon Révérend et bien cher Père Recteur, P. C.

Pendant que le morceau de phoque qui fera la pièce de résistance de mon souper mijote sur le poêle, je profite d'un moment de loisir pour vous envoyer une petite missive.

Mary's Igloo est une nouvelle mission que nous avons fondée l'an dernier à environ 200 kilomètres de Nome, mais dans l'intérieur, tandis que Nome se trouve sur la côte de la mer de Behring. J'avais déjà passé un mois, au début de l'hiver, dans ce camp Esquimau, puis j'étais retourné à Nome pour la Noël, et me voici à nouveau dans mon ermitage (vu son éloignement de toute civilisation, je puis l'appeler de ce nom), pour deux mois.

Deux mots sur mon voyage vous intéresseront peut-être. Je pourrais l'intituler à la façon des vieux livres de nos grand'mères : « *Un bain polaire, ou la méthode Kneipp pratiquée par un froid de 55° (cinquante-cinq degrés) au-dessous de 0.* » — Cela vous paraît peu compréhensible, mais mon histoire éclaircira ce titre quelque peu obscur.

Je quittai Nome, le lendemain de l'Épiphanie, avec mon attelage de neuf chiens, et sur mon traîneau environ 700 livres de provisions, fourrures, ustensiles divers, dont un poêle, dont j'avais grand besoin dans ma cabine de Mary's Igloo, car durant mon précédent séjour tout y avait gelé, excepté ma précieuse personne. — Ce n'était pas une petite affaire de conduire à bon port, à travers les montagnes, sur les lacs et les rivières, une telle cargaison. — Mes neuf toutous, il est vrai (nous en avons 18!), sont excellents et pleins d'ardeur,

mais vu l'état des sentiers, perchés parfois à pic sur le flanc des rochers, la grande difficulté est d'éviter une dégringolade générale au fond des précipices. Vous verrez que, les âmes du Purgatoire et les bons Anges aidant, bien qu'en fort mauvaise posture plus d'une fois, je suis arrivé sain et sauf à destination, mes chiens, mon traîneau et mon poêle aussi. — Vous savez que nous attelons nos chiens deux à deux, à la Daumont, et à leur tête plaçons un chien, remarquablement intelligent, appelé « *leader* ». — Mon leader (j'en ai toujours deux ou trois dans mon attelage en cas d'accident) s'appelle « *Bum* », ce qui se traduit assez fidèlement par le mot « écervelé » : loin de l'être, ce brave « *Bum* » est un des chiens les plus composés de la région : un leader à la voix de son maître, qui se tient toujours à l'arrière du traîneau pour le diriger, tourne à droite, à gauche, s'arrête, presse le trot, le ralentit, évite les trous et les endroits où la glace n'est pas assez forte pour porter, et si vous êtes perdu dans une tempête de neige, vous conduira tout droit à la cabine la plus proche, fût-elle à 30 ou 40 kilomètres. — Un bon leader est donc un objet mobilier d'une valeur incalculable pour le missionnaire.

Ceci posé, j'arrive au voyage proprement dit.

Quand je quitte Nome à 6 heures du matin, il fait nuit noire, et il en sera ainsi jusqu'à environ 10 heures $\frac{1}{2}$, heure à laquelle le soleil montrera un petit bout de son nez pendant une heure et demie. Quand ils quittent la « maison mère », entendez l'étable où le plus souvent ils ont été élevés, les chiens commencent toujours par s'emballer : c'est de règle ; aussi à peine sont-ils sur le sentier et à peine ai-je dit au leader le mot magique « *mush* », qui équivaut au « lâchez tout » de l'aéronaute, que nous voilà volant sur la neige et dévalant à toute vitesse une côte assez raide qui se trouve à un demi-kilomètre de notre maison : de l'arrière du traîneau où je suis à califourchon sur l'une des poignées, le pied sur le frein, je dirige mon attelage, maintiens mon véhicule au milieu du sentier, le plus loin possible du versant de la vallée qui se profile dans l'obscurité au-dessous de moi, et tâche d'apercevoir les rochers ou ornières à temps pour éviter une collision ; souvent en cas d'obstacle les chiens sautent, mais le traîneau se brise, et de cela je n'ai pas envie. — Tout alla bien jusqu'au moment où Phébus daigna sourire sur la terre d'Alaska. — J'avais réussi à escalader les pentes de la première chaîne de montagnes avec succès, et m'apprêtais à une descente d'environ une heure à fond de train sur l'autre versant, quand tout prosaïquement, tandis que j'examinais le précipice que je longe, les chiens font un saut de côté, le traîneau quitte le sentier,

glisse sur la neige molle et fait la culbute, moi avec, comme de juste; mes chiens, arrêtés net dans le malencontreux écart, se retournent et me lorgnent: mon leader s'assied placidement sur son train de derrière et regarde le paysage de l'air le plus désintéressé de ce qui se passe derrière lui; moi je l'envoie à tous les diables, et contemple mon traîneau enfoui dans la neige; — il faut maintenant le remettre sur pied...: un traîneau de quatre mètres de long, avec un chargement de plus de 700 livres, et la neige molle comme point d'appui, ce n'est pas une mince besogne; — j'essaye du procédé du levier donné au monde par ce brave Archimède, j'applique toutes les formules données par les livres de Physique et de Mécanique... Bernique! le traîneau point ne bouge, et mon leader continue à contempler le paysage! Que faire? Je regarde au fond du précipice dont je ne suis séparé que par quelques mètres: pas un être vivant qui puisse m'aider... Alors j'en prends mon parti: ne pouvant à moi seul soulever un tel poids, je le diminue et le proportionne à mes forces: une règle de trois, qu'il me faut vingt minutes à résoudre! — Donc je décharge: d'abord les fourrures, puis les tuyaux du poêle, puis le poêle lui-même, cause en grande partie de mes déboires! Le soleil qui sort de ses couvertures, éclaire mon mobilier étendu sur la neige, où il fait tache: il est 10 heures du matin; cela veut dire que je n'ai qu'à me hâter, car Sa Seigneurie ne nous prodigue pas sa lumière fort longtemps, étant donné que vers 2 heures de l'après-midi il disparaît soudain, fatigué sans doute d'échauffer des glaces qui s'obstinent à ne pas vouloir fondre: ce qui signifie qu'à moins que sa digne épouse « la lune » ne me fasse bon visage, vers 3 heures je serai plongé dans l'obscurité la plus noire, qui rendra tout voyage impossible. Donc dépêchons-nous. — Je m'arc-boute dans la neige au bord du ravin, et d'un bon coup d'épaule voilà mon traîneau debout; un mot à mon leader, et nous voilà hors du trou; reste le mobilier que je recharge.

Une fois le tout solidement assujetti avec des cordes et lanières (ouvrage peu agréable par 40° au-dessous de zéro), nous repartons. Il s'agit maintenant de descendre l'autre versant de la montagne: une besogne pas mal ardue, vu que le sentier au lieu d'être plat présente tout le long une déclivité presque aussi prononcée que le versant dont je contourne les flancs; et puis comme de juste cela glisse!... J'ai maintenant le ravin à ma gauche, ce qui n'égaie guère les pensées de culbute qu'il me suggère.

Avant de commencer la descente, pendant laquelle il me sera fort difficile d'arrêter le traîneau, je fais comprendre à mon chien de tête, M. « Bum », qu'il ne s'agit pas maintenant de folâtrer,

mais de concentrer toutes ses forces intellectuelles sur ce problème délicat : atteindre la vallée et la rivière qui y coule, sans dégringolade ; la patte qu'il me donne me montre que j'ai été compris. De fait, il manœuvra magnifiquement, mieux qu'aucun de nous, simples mortels d'Europe, n'aurions manœuvré. — Quand les chiens arrivent à une descente, en général, c'est un emballement : c'est tout à fait naturel, nous en faisons tout autant ! vous ne pouvez éviter cela : à vous de manœuvrer votre traîneau en conséquence. — Mais cette fois-ci, mon chien de tête a compris la gravité de la situation, et c'est d'un petit trot raisonné et calculé, retenant les autres chiens qui veulent galoper, que nous descendons vers la vallée. Oh ! combien vite malgré tout ! et quelles transes ! J'aurais dû vingt fois visiter le fond du ravin, mais mon bon Ange était là, et il me donna de fameux coups de main ! J'en ai dit une messe d'action de grâces aux âmes du Purgatoire.

Au pied de la montagne, arrêt dans une cabane, repos. Je suis en nage, malgré le froid et bien que légèrement vêtu, j'entends pour l'Alaska. — Vers midi nous repartons : cette fois nous voyagerons sur les rivières et les lacs pour au moins deux jours ; bien entendu, c'est plus aisé que dans les montagnes, car la glace est toujours plate, et puis le traîneau glisse plus facilement. Au fond, c'est tout aussi dangereux : pas de ravins, pas de rampes, pas de rochers... mais on risque de mourir gelé ou noyé!... — Allons donc ! me direz-vous... — Noyé, dans un pays où la glace atteint deux ou trois mètres d'épaisseur ! — C'est pourtant la vérité pure et simple, et tous les ans nous en avons de tristes exemples. Cela demande un mot d'explication.

Fin septembre, les rivières gèlent, et en voilà pour jusqu'au mois de juin. En deux jours la glace est assez forte pour porter hommes et bêtes. Mais il faut savoir que tout le long de nos rivières se trouvent de nombreuses sources, dont beaucoup sont chaudes et minérales, ce qui est dû à la formation géologique de l'Alaska, qui est un pays volcanique. Il y a, à dix kilomètres de la Mission d'où je vous écris, une source minérale et chaude, où en hiver vous pouvez faire cuire votre poisson et votre phoque à bon marché.

Il arrive donc ceci : tant que la glace des rivières n'est pas trop épaisse, ces sources se font un passage au travers de la croûte de surface et vont se mêler aux eaux de la rivière elle-même ; quand la glace devient trop épaisse, ou, si vous aimez mieux, le froid trop intense, l'eau chaude ne pouvant se faire un chemin au travers de la glace se répand à sa surface. Cela ne tirerait pas à grande conséquence, si la dite surface était parfaitement plane ; mais vu nos

basses températures, la glace, en se dilatant, se bombe en dos d'âne et forme de grands bassins, où la susdite eau s'accumule et atteint parfois deux ou trois mètres de profondeur.

Si vous voyagez sur une rivière et arrivez à l'un de ces bassins seulement deux ou trois heures après le début de l'inondation, il y aura à la surface une couche de glace d'un centimètre, saupoudrée de neige comme le reste de la rivière; cela vous semble être une seule et même glace solide en tous ses points. Vous allez de l'avant et, patatras! vous tombez dans l'eau, parfois jusqu'aux genoux, parfois jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'aux épaules, parfois par-dessus la tête... Profonde ou non, c'est toujours excessivement désagréable d'être trempé jusqu'aux os, quand le thermomètre marque 40°, 50°, 60° et même 65° au-dessous de zéro! Et si vous échappez à la noyade (bien qu'il soit plutôt difficile de nager avec des fourrures), vous avez grande chance de mourir gelé sur la glace, à moins qu'étant solide et d'une volonté énergique, vous n'ayez le courage d'aller de l'avant jusqu'à la prochaine cabane, ou de vous changer sur place, si vous avez de quoi.

Donc sur une rivière, il faut éviter les inondations! Comment faire?... Toute ma science, ajoutée à la vôtre, n'y arriverait pas. Mais le brave chien de tête, que la Bonne Providence a mis sur notre chemin, en sait plus à ce sujet que les pauvres humains. Laissez-le faire; et à moins que votre traîneau ne soit vraiment trop chargé, vous ne mouillerez pas le bout de votre botte de fourrure.

Il tâte pour ainsi dire et flaire l'épaisseur de la glace; tout d'un coup vous le voyez s'arrêter, regarder et renifler à droite, puis à gauche; puis soudain le voilà qui part en faisant un grand détour sur la droite: à votre gauche il y avait une inondation... vous ne vous en étiez même pas douté, et vous voilà déjà de l'autre côté. — Il arrive parfois que le chien de tête se risque sur une glace qui craque, mais ne se brise pas: le chien de tête l'a tâtée: vous pouvez aller de l'avant. — Parfois encore la rivière est inondée sur toute la largeur: que faire? Une seule chose: enfiler vos bottes de peau de phoque, imperméables à l'eau, et patauger; votre chien choisira pour vous l'endroit le moins profond.

J'ai un chien de tête spécial pour les rivières et les lacs: il ressemble à un loup, et doit avoir des cousins dans la famille; il est léger et plus alerte que « Bum »; son nom est « *Preacher* », en français « prêcheur »: c'est le nom que l'on donne en Amérique aux ministres protestants. Il fut ainsi appelé parce que son défaut dominant est la *paresse* : cela vous donne une idée de celui des ministres protestants.

Le reste de mon voyage, ce premier jour, fut exempt d'autres péripéties; j'en avais eu assez le matin. Nous couchâmes dans la cabane d'un brave mineur, qui me gratifia d'un bon souper, moins esquimau que mon ordinaire. Quant aux chiens, chacun d'eux reçut comme pitance un gros saumon séché et fumé, plus, de l'eau à discrétion: la boisson ordinaire du soldat, des chiens et du missionnaire.

Le lendemain, je continue mon voyage sur la rivière, contemplant pendant des heures les mêmes sempiternelles neiges et glaces; je longe pourtant une magnifique chaîne de montagnes, que ses multiples pics font ressembler à une scie monstre, couchée sur le dos. Tout cela, quand Phébus nous donne son premier sourire, s'éclaire de teintes enchanteresses.

Pour rompre la monotonie du voyage, qui, sur une rivière, ne demande pas de la part du conducteur la même vigilance que sur un sentier, je donne une aubade aux échos des solitudes d'Alaska. De cette petite voix que l'élève apprit à connaître et estimer dans les corridors et du haut des paliers de St-Joseph de Lille, je commence à passer en revue tous les morceaux qu'au bon temps jadis nous chantions à St-Ignace de Dijon pour la belle fête de Noël, sous la paternelle et habile direction du P. Valeur, S. J.: Le « *Puer natus est* », — Le « *Pastores* », — « *Minuit chrétien* », — « *Se nascens* », — « *Adeste fideles* »; une messe où le P. Forestier (Robert) était le seul à pouvoir donner une des notes de la partie de « basse », défilent l'un après l'autre, rajeunissant en mon cerveau, gelé et rouillé, de bien joyeux souvenirs, mais point de regrets pour tous les chers absents, si loin, si loin, au delà des plaines de neige de l'Alaska!...

Mes chiens, à la première mesure de mon aubade, tournent tous la tête vers moi, puis accélèrent le trot. Ils semblent tout joyeux de penser que leur maître et seigneur est de bonne humeur. C'est que, à l'arrière du traîneau, pend un long fouet de cuir, bâti comme les fouets de chasse, qui fait la terreur de mes pauvres toutous, et non sans raison; nous l'appelons ici « *black snake* » ou « serpent noir », de sa forme et aussi de la façon dont il cingle; j'en use d'une main ferme, ayant comme principe: « Qui aime bien châtie bien ». D'ailleurs nos chiens descendant des loups, quelquefois fils d'une mère louve, ont besoin de cela, car ils sont à demi sauvages: quand, par exemple, ils commencent à se battre, sans le fouet ils se tueraient les uns les autres; — cela arrive de temps en temps.

Sur le soir, je traverse un grand lac d'environ dix kilomètres de long sur deux de large. C'est la troisième fois que je le traverse

depuis le début de l'hiver ; il est fort profond et son eau si pure que je puis voir les bas fonds à travers la glace épaisse d'au moins 1 mètre 50. Heureusement, une telle épaisseur vous rassure. Ce lac s'appelle « *Salmon lake* » ou « lac des saumons ». C'est qu'en effet, bien qu'à près de 200 kilomètres de la mer de Behring, ce lac, à l'automne, en août, regorge de saumons, à tel point qu'on peut les remuer à la pelle sur les bords. Ils remontent une rivière qui sort de ce lac et se déverse dans la mer, et viennent mourir au lieu de leur naissance, — j'allais dire sous le chaume paternel... Les saumons, en effet, pondent leurs œufs en eau douce et tranquille, et les jeunes, du moins ceux qui ont échappé à la dent de l'homme, reviennent finir leur aquatique existence à l'endroit où, pour la première fois, ils essayèrent leurs nageoires.

En arrivant à l'autre extrémité, je commence à me rendre compte que la température doit être assez basse, car mon fouet a presque gelé : je m'en suis aperçu à temps heureusement ; il n'en est pas toujours ainsi ! — Le soir, en arrivant à la cabane de repos, le thermomètre marque près de 55° (cinquante-cinq degrés) au-dessous de zéro, — assez pour vous faire apprécier un abri, fût-il aussi pauvre que celui que je trouve : une habitation bâtie en terre, avec branches pour charpente ; il y fait chaud, c'est le principal. Elle est habitée par un mineur, un chercheur d'or, sa femme, et leur petit garçon ; ils sont venus de l'Autriche, avec l'espoir d'amasser un petit pécule. Ce sont d'excellents catholiques ; leur grande privation, — et Dieu sait s'ils en ont éprouvé dans ces grandes montagnes ! — est d'être si loin du prêtre. En retournant de Mary's Igloo à Nome, avant Noël, j'ai dit la messe pour eux : ils reçurent tous deux la Ste Communion, et j'étais bien touché de leur entendre réciter dévotement leur prière dans leur langue, qui ressemble au polonais. Cette fois-ci j'ai apporté au petit garçon quelques jouets que j'ai pu me procurer à Nome. Le pauvre petit en sautait de joie ! — Je m'endors sur cette impression, ne me doutant guère de ce qui m'arriverait le lendemain.

Le lendemain, au petit jour, c'est-à-dire vers 9 heures du matin, j'attelle mes neuf chiens, et nous voilà partis à une bonne allure sur la glace de la rivière qui se déroule en nombreux méandres entre deux chaînes de grandes montagnes blanches. Il faisait un petit froid qui vous donne l'occasion d'apprécier vos vêtements de fourrure, 55° (cinquante-cinq degrés) au-dessous de zéro ! Tout alla bien pendant environ trois quarts d'heure. Je comptais ce jour-là atteindre une autre cabane, située à 70 kilomètres de mon point de départ, et mes toutous étaient de bonne humeur.

Soudain, pendant que nous dévalions à un endroit où le lit de la

rivière se rétrécit, mon leader (chien de tête) ralentit l'allure : ses oreilles se dressent, il regarde à droite, puis à gauche, puis part par le flanc droit, avançant prudemment sur la glace. Il flaire quelque danger... J'escomptais ce que nous appelons ici un « *over flow* », en français une inondation, ou nappe d'eau, provenant des sources chaudes, comme je vous l'ai déjà expliqué. Tandis que mon leader avance doucement, cherchant les endroits solides, tout d'un coup je me trouve dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux : le traîneau trop chargé vient de briser la glace, et le voilà dans l'élément liquide avec moi, — seuls les chiens sont encore sur la surface de la rivière.

Que faire!? Tout d'abord ne pas perdre la tête, et tâcher de me tirer de ce mauvais pas, et cela au plus vite, car mes bottes de fourrure et nombreuses paires de chaussettes sont pleines d'eau. J'élargis le trou fait par le traîneau dans la glace et essaie de soulever l'avant du susdit ; peine inutile : 700 livres sont trop pour un homme seul, dans l'eau jusqu'aux genoux, par un froid de 55° au-dessous de zéro.

Je fais le tour de mon véhicule, et ayant remarqué que la glace s'est amoncelée entre les patins, je plonge résolûment les mains dans le tas et m'efforce de les dégager. Ceci fait, j'essaie à nouveau de soulever l'avant du traîneau, tout en excitant mes chiens ; les pauvres toutous tirent de leur mieux, mais sans grand résultat ; se trouvant sur une glace unie, ils glissent et ne peuvent tirer tous ensemble.

Cependant je sens le froid qui m'envahit ; je ne puis pas rester dans cette glacière bien longtemps, autrement je m'expose à être gelé. Et soudain, perdu dans cette immensité blanche, seul, loin de tout secours, je me vois bientôt les deux jambes gelées, dans l'impossibilité de bouger, m'assoupissant peu à peu, sous l'influence du froid, pour ne me réveiller qu'invalide, ou peut-être seulement dans l'autre monde ! Tous les ans, des voyageurs périssent de froid, gelés sur le sentier. A cette rapide vision du danger qui me guette, succède un dernier effort.

Du fond du cœur je récite une courte invocation à mon Ange gardien, et me voilà de nouveau à l'ouvrage. Je brise la glace en avant du traîneau, jusqu'à ce que mon attelage atteigne la berge de la rivière qui est couverte de neige. Une fois sur la neige, mes chiens, se sentant sur la terre ferme, tirent mieux. Par suite d'efforts répétés, voici le devant du traîneau qui émerge. Je commence à espérer ; j'appelle encore mon Ange gardien à mon aide. Mon brave attelage, comprenant le danger où je me trouve, donne un superbe coup de collier, et voilà le traîneau hors du trou, mais dans

quel état! Tout a été inondé, et, pour le moment, est couvert de glace.

Maintenant allons au plus pressé. Avant tout, les chiens! c'est la partie la plus importante de l'équipage. Je dois à tout prix et au plus tôt trouver quelque cabane, et pour cela veiller à ce que les pattes de mes coursiers ne gèlent pas. Je les dételle et nettoie leurs pattes couvertes de glace. Ceci fait, je songe à changer mes bottes de fourrure et paires de chaussettes remplies d'eau; cela ne va pas sans quelque difficulté: mes bottes de fourrure sont gelées, presque aussi rigides qu'une barre de fer. Je parviens cependant à les retirer. Quant aux chaussettes, j'en suis réduit à les couper. Aussi vite que je peux, je m'essuie les pieds, car avoir les pieds sur la glace par une telle température, ne peut se prolonger longtemps; à la hâte, j'enfile d'autres chaussettes, et une paire de bottes de peau de phoque imperméables à l'eau, et me voilà prêt à continuer mon voyage.

Pourtant je dois d'abord me réchauffer; j'ai recours, dans ce but, au moyen dont nous usions copieusement quand, élèves de troisième à St-Ignace de Dijon, nous repassions, à la récréation du matin, notre leçon d'Horace. Je bats la semelle pendant environ un quart d'heure. Une fois réchauffé, je donne le signal du départ. Une heure après, j'arrivai à une cabine située sur la haute berge de la rivière; je m'y arrêtai tout le jour, occupé à mettre en état harnais, traits et traîneau. Le lendemain soir, j'atteignis la mission Mary's Igloo, sans autre incident.

Je pense rester ici jusqu'au début de mars. Nous avons pour le moment une période de froid, 60° et 65° au-dessous de zéro, mais heureusement pas de vent. Mes braves Esquimaux sont enchantés de voir le Père de retour. — Plus tard, je vous donnerai quelques détails sur Mary's Igloo et la vie que j'y mène.

23 avril 1908.

Me voilà rentré à Nome depuis un mois. Avant Pâques, le R. P. Supérieur a été visiter nos Esquimaux de la côte de l'Océan Arctique; il a eu un dur voyage, et la moitié des chiens ont eu leurs pattes en partie gelées. De tout côté c'est la même demande, la même prière: « Pourquoi le Père ne reste-t-il pas un mois ou deux pour nous instruire? » — Pourquoi?... Hélas! comment le pourrions-nous, n'étant que deux pour une telle mission! Voilà deux ans que nous attendons du renfort, mais chaque année ce fut la même déception. Depuis près de quatre ans, nous n'avons vu ni le Préfet Apostolique, ni un Supérieur de la Compagnie! Le R. P. Provincial

du Canada s'annonce pour la fin de l'été, août ; nous l'attendons avec impatience.

Pour le moment, je suis condamné à ne pas bouger pour une huitaine de jours. Voilà ce que j'appelle une mortification. Mais la règle est là : « Le malade au docteur obéira ! » et j'obéis. Mon cas est bien simple : avant de revenir à Nome, voyageant un jour avec mes chiens, je dévalais, assis sur mon traîneau, sur une haute berge, le long d'une rivière. Mon attelage vit soudain au loin un renard ou quelque chose d'analogue, tourna court, renversant le traîneau et me jetant sur la glace. Je tombai sur les genoux et me brisai le cartilage du genou gauche. Malgré la vive douleur du moment, je ne me rendis pas compte de la gravité de l'accident. Je continuai donc à voyager, et revins de Mary's Igloo à Nome (environ 200 kilomètres) en deux jours et demi. Par suite d'une nouvelle et abondante chute de neige, le voyage fut difficile, et je dus courir derrière le traîneau mes 200 kilomètres. Mes genoux, surtout le gauche, criaient merci ! mais qu'y faire ? — Une fois à Nome, je fis ma retraite annuelle, et ensuite remplaçai le R. P. Supérieur, parti pour l'Océan Arctique. Enfin après Pâques, je finis par trouver une semaine libre pour remettre mes genoux en état : car de bons genoux sont de grande importance en Alaska.

Voilà une bien longue missive. Merci mille fois pour vos bonnes lettres, cartes postales et imprimés. Je prie pour vous et vos chers Scolastiques, tous les jours à ma messe. Que N.-S. récompense votre charité !

Je me recommande à vos bonnes prières et SS. Sacrifices, ainsi qu'à ceux de votre Communauté.

Ræ Væ infimus in X^o servus,
Jos. BERNARD, S. J.

DANEMARK.

Première communion de la princesse Marguerite dans la chapelle de notre collège de Charlottenlund.

(Lettre du F. Back, S. J., dans les Mittheilungen.)

Charlottenlund, 13 juin 1908.

Mercredi dernier, 10 juin, le bruit se répandit tout à coup dans le collège que le vendredi suivant avait été choisi pour le jour de première communion de la princesse Marguerite, et que la cérémonie aurait lieu dans notre église. La princesse Marguerite, née en 1895,

est la fille de la princesse catholique Marie d'Orléans, mariée au Prince Valdemar, frère du roi de Danemark. Les deux princesses sont les seuls catholiques de la cour danoise (1).

L'évêque, Sa Grandeur Mgr Von Euch, n'avait voulu laisser à personne le soin de préparer l'enfant au plus beau jour de sa vie. J'apprends que la petite princesse a fait une retraite chez les sœurs de Saint Joseph, qui sont aussi ses maîtresses. Il était naturellement impossible, en si peu de temps, de faire de grands apprêts; d'ailleurs la princesse, qui, deux jours avant la fête, en avait arrêté le programme avec le R. P. Recteur, a été très réservée dans ses demandes; elle a dit, par exemple, de nos bancs à rebords tranchants qu'ils étaient bien assez bons pour elle. Néanmoins, tout ce qui était possible fut fait. L'église fut nettoyée et ornée; on se procura des chaises à fond de velours; la place de l'église reçut, grâce à de nombreux trophées de drapeaux, une décoration convenable; le portail fut gracieusement rehaussé de guirlandes de fleurs et d'écussons armoriés. Il va de soi que notre petite église ne pouvait, le jour de la fête, s'ouvrir qu'à un petit nombre de personnes: les élèves, les Sœurs, quelques habitants de la commune, puis les invités qui avaient reçu des cartes d'entrée de la princesse Marie, prirent place dans les bancs. Devant ceux-ci, les chaises disposées pour Leurs Altesses. A 9 heures, arrivèrent les voitures royales. La princesse Marie conduisit sa fille, vêtue en première communiant, au prie-Dieu qui lui était destiné, au milieu, devant la table de communion. La mère se plaça à la gauche, son époux, le prince Valdemar, à la droite de l'enfant. Trois de ses quatre frères, élevés hélas! dans le Protestantisme, se trouvaient derrière leurs parents. Tous étaient vêtus simplement; seul, le Prince Aage était en uniforme. L'évêque, accompagné de prêtres et de servants, vint du bas de l'église au chœur, en donnant de chaque côté sa bénédiction. Il récita les prières de l'*Accessus*, revêtit les ornements sacrés et commença la messe, pendant laquelle notre chœur mixte fit de son mieux pour relever la solennité. Le R. P. Recteur faisait l'office de cérémoniaire, et, en cette qualité remettait et reprenait le cierge de la petite communiant. Les FF. Muckermann et Meyer portaient l'un la crosse, l'autre la

1. Rome n'a autorisé ce mariage mixte que sur l'engagement du prince de faire élever dans la religion catholique tous ses enfants. Cet engagement n'a pas été tenu: le prince a fait élever ses quatre fils dans la religion protestante. A l'occasion d'une visite du comte de Paris au Pape Léon XIII, Sa Sainteté apprécia comme elle devait ce manque de parole et engagea vivement le comte à protester au nom de ses petits-enfants. Le comte n'osa s'exécuter. C'est ce qui rend plus douloureux et plus poignants les détails que l'on va lire au sujet de la princesse Marie.

mitre. Après le *Veni sancte Spiritus* de Doss ⁽¹⁾, l'évêque, toujours revêtu de ses ornements, monta sur le degré supérieur du chœur, pour adresser de là son allocution. Il dit au début : « Altesses royales ! » et « Mes chers Frères », puis toujours « Ma chère enfant », avec le « Du » allemand. L'évêque parla de l'amour du divin Sauveur pour les enfants, et dépeignit le bonheur et les joies du jour de la première communion. L'imposante apparition d'un évêque catholique, parlant en homme qui a tout pouvoir de le faire et qui sait empoigner le cœur, a fait certainement impression sur le public protestant. A le voir, on se rappelait l'évêque Absalon et sa magnifique statue que les habitants de Copenhague n'ont pas craint d'ériger devant leur hôtel de ville. Saisissante fut la péroraison de l'évêque. Il eut très heureusement recours à une formule de bénédiction fort ancienne, que je ne puis malheureusement reproduire dans son texte. En voici à peu près les termes : « Je te marque sur le front du signe de la croix, qui va écarter de toi et mettre en fuite les puissances ennemies, etc. »

Vint ensuite la rénovation des vœux du baptême. Les réponses : « Je renonce » et « Je crois » furent prononcées à haute voix et avec force. C'est avec une pleine conviction que la petite princesse répéta après l'évêque la belle prière que doit réciter la première communiant après la rénovation des vœux du baptême : « Dans cette sainte foi catholique je veux vivre et mourir », disait la bouche de l'enfant au milieu d'une assistance muette et attentive. Et le vieil évêque répondait : « Et je te promets, au nom de Dieu, la vie éternelle. »

La messe continua, et nous chantâmes le *Sanctus* et le *Benedictus* de la messe d'Ebner. Après le *Domine, non sum dignus*, la petite communiant s'avança vers l'autel, conduite par sa mère, et toutes les deux reçurent, des mains épiscopales, le Corps de Notre-Seigneur. Alors se passa un pénible incident ; la princesse Marie se trouva mal et quitta soudain l'église, peu de temps après avoir communié. Il y eut une petite émotion ; son fils se hâta de la rejoindre ; le F. Musterle, prêt comme toujours à porter secours, accourut aussitôt ; mais la princesse déclina tout service et se rendit immédiatement chez elle.

Le Prince Valdemar habite avec sa famille tout près du collège, au château de Bernstorff, qui, du vivant du roi Christian IX, était la résidence d'été du souverain. A sa mort, elle est échue à son fils.

La cérémonie se poursuivit sans autre incident. C'est grand dom-

1. Sic.

mage que la princesse Marie ne fût plus là ; c'était si beau de la voir, pendant le saint sacrifice, conduire sa fille ; à partir de ce moment, la pauvre enfant était toute seule au milieu de sa famille protestante.

Après la bénédiction du Saint Sacrement, l'évêque sortit processionnellement de l'église ; Leurs Altesses suivaient ; la première communiant était conduite par son père. La princesse Marie avait désiré qu'il y eût aussi une cérémonie le soir ; elle eut lieu solennellement à 5 heures. Déjà dans le cours de la journée, on avait téléphoné du château que la princesse Marie se trouvait bien et pourrait assister à la bénédiction. Le prince Valdemar et ses fils ne revinrent pas ; cette cérémonie, comme on peut le dire, d'ailleurs, de toute la fête, garda un caractère privé.

La confirmation aura lieu officiellement et en grande pompe à Copenhague ; le roi sera présent, ainsi que toute la cour.

Comme souvenir de ce beau jour, la princesse Marguerite emporta, après la cérémonie, son image de première communiant et son cierge.

Le *Berlinske Tidende* donne aujourd'hui une très courte notice sur la fête ; tandis que l'*Extrabladet* exalte l'événement en style boursouflé. Son long article porte cet en-tête : « Un grand jour pour les Catholiques. » Son récit est, dans l'ensemble, correct et bien intentionné ; il fait même ressortir le caractère cordial de la cérémonie, qu'il oppose à la raideur hautaine et empesée, en usage aux cérémonies de confirmation à la cour royale.

Un connaisseur a dit au nouvelliste que le rochet porté par l'évêque devait valoir dans les 20,000 couronnes (1).

Congrégations de la Sainte Vierge.

Indult pour les Congrégations des collèges exilés.

Beatissime Pater,

Praepositus Generalis Societatis Jesu, ad pedes S. V. prostratus, exponit quod sequitur : Postquam plures religiosorum vel monialium Conventus Domusve e Gallia ob saevientem persecutionem in exteras terras translatae simul cum convictoribus vel convictricibus fuerunt, aliquot superiores vel superiorissae ita practice egerunt ac si censerent Sodalitates Marianas in pristinis Domibus vel Conventibus canonice erectas et Primae Primariae Sodalitati Romanae aggre-

1. La « Couronne » danoise vaut 1 fr. 40.

gatas in novis suis sedibus adhuc subsistere et privilegium supradictae aggregatrionis retinere. Ut vera defectus, qui in hac agendi ratione admissi fuerunt, sanentur, et similibus in posterum casibus occurratur, praedictus orator suppliciter petit, ut sive jam translatae sive postea transferendae hujusmodi Sodalitates, dummodo Episcopus loci ubi fuerint translatae eas approbaverit, tanquam legitime erectae et aggregatae haberi atque omnibus aggregationis qua prius donatae fuerint gratiis et privilegiis gaudere perseverent.

Et Deus etc...

S. C. Indulgentiis Sacrisque Reliquiis praeposita, utendo facultatibus a SS. D. N. Pio PP. X. sibi tributis, benigne annuit pro gratia, ceteris servatis servandis et ad proximum septennium tantum. Contrariis quibuscumque non obstantibus. Datum Romae e Secretaria ejusdem S. C., die 1 Aprilis 1908.

S. Card. CRETONI, Praef.

D. PANICI, Archiep. Laodicen, Secret.

Concordat cum Originali

Ant. ROTA, Secr. S. J.

Actes du congrès d'Enghien.

Il vient de paraître, un volume in-16 de 342 pages, intitulé « *Les Congrégations de la Sainte Vierge. Congrégations post-scolaires d'hommes et de jeunes gens. Actes du Congrès de Directeurs, réuni au Scolasticat d'Enghien, les 5, 6 et 7 septembre 1904.* (A l'usage exclusif des NN.) » Prix: 2 francs, plus le port. Pour se le procurer, s'adresser à M. Vivier (St-Mary's College, Canterbury, Angleterre), qui en a le dépôt.

Aux approches du Cinquantenaire de l'Immaculée-Conception, plusieurs Pères avaient eu la pensée d'organiser à Rome, en même temps que le Congrès Marial, une sorte d'assemblée internationale de Directeurs de Congrégation. Le projet ne put aboutir, mais donna lieu à la réunion, au Scolasticat d'Enghien, en Belgique, de 38 Pères venus de sept Provinces différentes « pour traiter ensemble des congrégations d'hommes, principalement des congrégations post-scolaires d'hommes et de jeunes gens de toutes classes. » On ne leur avait pas demandé « d'apporter beaucoup de travaux longs et laborieusement rédigés, mais plutôt des communications sous forme de notes précises et pratiques, documentées, qui pourraient servir de matière à la discussion. » On désirait « des échanges d'idées dans des conversations bien dirigées plutôt que des lectures et de longs discours. »

Immédiatement après ce Congrès, circula le texte des conclusions

et résolutions qui y avaient été définitivement arrêtées. Aujourd'hui paraît, sous le nom d'« Actes du Congrès », le compte-rendu détaillé de toutes les discussions et de tous les travaux.

C'est un ouvrage de la plus grande utilité pour tous ceux qui s'intéressent aux congrégations postcolaires. Nulle part ils ne trouveront une telle abondance d'idées et de documentation; et à côté de nombreuses notes pratiques et courtes, ils liront avec le plus grand profit de belles études historiques, comme celle qui traite « Du rôle social des congrégations de la Sainte Vierge dans l'ancienne Compagnie, (XVII^e et XVIII^e s.) » (pp. 306-327.)

NÉCROLOGIE.

Le Frère Gustave Arbouin (1848-1908).

(Lettre du P. Rivet.)

Rome, 12 juillet 1908.

JE ne sais si parmi les bons Pères Coadjuteurs de Jersey, il en est qui aient connu le F. Gustave Arbouin, pieusement décédé ici mercredi dernier, 8 juillet. Il a souffert quatorze ans avec une héroïque patience la cruelle maladie de la pierre. Dès qu'elle lui laissait un peu de relâche, vite au travail; ou plutôt, pour dire vrai, il n'y a guère que trois ou quatre ans qu'elle entravait son travail; et avant, la souffrance ne l'empêchait pas de remplir son office de secrétaire de l'Assistance de France, avec une perfection que bien peu égalent.

Le T. R. P. Martin l'estimait extraordinairement. Pendant 24 ans que le bon Frère resta soit à Fiesole, soit à Rome, il a rendu des services considérables. Il comprenait suffisamment le latin, l'anglais et l'espagnol pour pouvoir en ces langues, tout comme en français et en italien, transcrire les documents. C'était fait avec une telle perfection que parfois en des douze ou quinze pages on ne rencontre pas une faute.

Dieu sait ce que le bon Frère a souffert, surtout les trois ou quatre dernières années, pour être ainsi fidèle à sa tâche. Et avec cela nulle plainte; peu d'expansion d'ailleurs. C'était une âme forte, une vertu solide, un homme de devoir.

Depuis quatre mois environ il quittait à peine le lit, et les souffrances, à la fin, étaient si atroces que l'unique remède a été une opération, qui ne laissait guère d'espoir, parce qu'il souffrait du cœur. En effet, l'opération ayant très bien réussi, le malade a été néanmoins incapable de reprendre le dessus.

Le mercredi vers les 10 h. du matin, il est entré en agonie, mais conservant jusqu'au bout sa connaissance, s'efforçant de répondre aux oraisons jaculatoires qu'on lui suggérait, remerciant d'un sourire le R. P. Fine quand celui-ci lui suggérait quelque acte ou lui donnait l'absolution. Cinq minutes avant la mort, il a encore paru s'unir à l'acte de contrition, puis tandis que les Pères et Frères qui se trouvaient là, récitaient le chapelet, il a passé doucement à l'autre vie.

Notre T. R. P. Général a tenu à l'accompagner à sa dernière demeure avec le P. Assistant de France, le P. Lucas, Substitut, etc. Puissions-nous mériter par une sainte vie une pareille mort!

Les derniers moments du R. P. Damerval.

(Lettre du P. Wetterwald.)

Sien-hsien, 1^{er} août.

Vous savez déjà, sans doute, que le cher défunt avait accepté de donner les Exercices de 30 jours aux FF. Maristes, du 15 juillet au 15 août, l'époque la plus horriblement chaude de toute l'année, époque mortelle pour bien des santés déjà hypothéquées, où les bien portants eux-mêmes se sentent mal à l'aise. Cinq à six instructions par jour, à lui tout seul, car il a toujours refusé un aide que la charité, justement inquiète, du P. Becker et du P. Gaudissart lui a offert à plusieurs reprises. Les retraits, eux, malheureusement pour le prédicateur (*humanum dico*), n'avaient pas le choix de l'époque: c'est la seule où ils sont libres. Donc retraite torride ou pas de retraite. A Chang-hai, je crois, on ne crut pas devoir accepter semblable ministère pour un des Nôtres. Le Père Alphonse accepta héroïquement.

Juste avant de commencer, il voulut encore assumer une autre œuvre d'apostolat et de zèle... une réponse aux *Tribulations d'un Chanoine*, réponse détaillée, documentée, formant un volume et qu'il écrivit presque d'un jet. C'est alors qu'il ressentit — 2 ou 3 jours seulement avant l'arrivée des Maristes — une violente douleur à la jambe droite. La marche lui devenait presque une torture. Le P. Wieger, après examen consciencieux, conclut à l'existence d'une varice interne, profonde, mais fut en même temps effrayé, il me l'a dit hier, de l'état des varices externes. Il recommanda vivement le repos, les précautions nécessaires et même ainsi, dit-il au P. Alphonse, vous pouvez mourir de mort subite, une embolie au cœur ou autre complication,

Plusieurs d'entre nous, le voyant appuyé sur sa canne, se rendre péniblement à son poste de travail, la figure portant les traces de ses souffrances, de nuits sans sommeil,... nous nous sommes demandé souvent s'il irait jusqu'au bout de cette formidable tâche. Dès le second jour, il lui échappa de dire: « Ah! je n'en puis plus! » Mais il se reprit aussitôt, il reprit le dessus. Une autre fois encore les forces trahirent son courage. C'était quelques jours seulement avant sa mort. Vers la fin de la messe, il se sentit défaillir, dut demander une chaise. Puis, son action de grâces achevées, tandis qu'il se rendait à sa chambre, il tomba dans le corridor. Ce n'était qu'une syncope, dont il revint au bout de quelques instants. Mais n'était-ce pas aussi pour lui-même, et peut-être pour nous, un avertissement?

Le mercredi, 29 juillet, le Fr. Duplain mourait, frappé d'une attaque d'apoplexie, dans sa dépense où il s'était rendu après la messe. Nous l'enterrâmes jeudi 30 juillet. Qui de nous eût pu prévoir que le lendemain, la mort frapperait de nouveau et aussi rapidement?

Le jeudi soir, je passai la récréation avec le P. Alphonse en compagnie de deux autres Pères; nous étions sous la vérandah. Comme sa jambe le faisait encore souffrir, il l'avait posée sur un pliant, lui-même étant assis dans un fauteuil. La conversation roula surtout sur le livre récent du chanoine Joly, auquel lui-même venait de répondre. Il nous citait des appréciations du P. Aubry. En l'entendant parler avec cette animation, avec cette force, je me tranquilliais moi-même. J'avais tort, me disais-je, de m'inquiéter. Le P. Alphonse irait jusqu'au bout de la Retraite. Ce fut aussi ce qu'il dit lui-même au P. Becker, le lendemain matin vers 8 h.: « J'ai passé une excellente nuit! Je me sens bien; clopin-clopant j'irai jusqu'au bout. D'ailleurs le plus gros est fait. » Il refusa de nouveau un aide qu'on lui proposait.

Le P. Davroux lui ayant apporté un petit bouquet de fleurs pour orner l'image de S. Ignace: « J'en ai cueilli moi-même un, dit-il, voyez! C'est le dernier jour du mois, je n'ai pas voulu y manquer! »

Puis il revit encore son manuscrit contre Joly: « Il faut que ce soit fini aujourd'hui. »

Et ainsi jusque vers 8 h. $\frac{1}{2}$, heure de sa première instruction. Comme il se trouvait un peu en retard, il se hâtait, sa canne à la main. Le P. Debeyer qui le rencontra à mi-chemin, fut frappé de la pâleur de son visage. C'est peut-être le dernier d'entre nous qui l'ait vu avant son attaque. Cinquante pas plus loin, déjà entré dans la cour du collège, sa montre en main, ses notes sous le bras, il passait sous une vérandah, quand subitement il s'affaissa et, dans sa

chute, se fit une blessure à la tête, mais très légère. Il gémissait douloureusement, se tenant le ventre. Ce sont ces douleurs d'entrailles, sans doute, premier effet ou symptôme de l'embolie, qui l'avaient terrassé et qui l'empêchaient de parler, quoique, manifestement, il gardât toute sa connaissance. Le P. Jubaru courut chercher le P. Gaudissart: « Vite, allez au collège, le P. Damerval se meurt. » Je trouvai le Père assis dans un fauteuil, soutenu par le F. Vuillaume et un F. Chinois. Il gémissait à fendre l'âme, sans pouvoir dire où il souffrait: « C'est N. B. Père, lui dis-je, qui vous envoie cela pour sa fête. » Le Père ne put répondre, mais fit un signe de tête, pour montrer qu'il avait entendu. -- « Offrez vos souffrances à N. S. » Le Père fit de nouveau un signe d'assentiment.

Sur ces entrefaites, le P. Wieger arriva, jugea tout de suite l'état très grave. Avec de grandes précautions on transporta le malade, sur une chaise longue, à l'infirmerie. Je croisai le cortège; le pauvre malade gémissait, en se tordant, sa figure était affreusement décomposée. A l'infirmerie, il put dire au P. Wieger: « Oh! comme je souffre des entrailles. » Une fois sur son lit, le Père cessa de s'agiter. On crut à une syncope, c'était la fin! Le Père Wieger lui donna une absolution: « Vite, l'Extrême-Onction, » ajouta-t-il. Le P. Becker, arrivé en toute hâte, commença l'Extrême-Onction, avec la formule générale, puis reprit les onctions en détail. Le P. Alphonse fit un signe d'assentiment quand on lui dit qu'on allait lui donner l'absolution et quand on lui dit à l'oreille les noms de Jésus, Marie, Joseph,... *credo, spero, amo*.

L'avis du P. Wieger est qu'avant la fin des onctions, le malade avait cessé de vivre, prévenant le *Proficiscere, anima christiana*, que récitait le P. Gaudissart. — La chute, le transport à l'infirmerie, l'examen médical rapide, la mort, tout cela s'était fait en moins d'une demi-heure.

Aussitôt après la mort, le corps devint bleuâtre, surtout au cou, où les veines jugulaires se gonflèrent. Puis, peu de temps après, la figure et les mains redevinrent blanches; le visage respirait une grande paix, la paix de la mort.

Le R. P. Jean-Marie Louail (1855-1907).

Le Père Jean-Marie Louail naquit en 1855, à Saint-Gouëno (Côtes-du-Nord), d'une excellente famille bretonne où se perpétuaient les vieilles et nobles traditions de foi, de piété et de mœurs exemplaires.

Cultivateur-propriétaire, conseiller d'arrondissement, en même

temps que maire, son père était l'homme le plus estimé du pays. Ce n'est pas sans doute par la littérature qu'il était arrivé à en occuper la première magistrature; mais combien plus difficiles et estimables ne sont-elles pas ces grandes vertus, si rares de nos jours, faites d'intégrité morale, de foi chrétienne et de dévouement désintéressé! Aussi bien, quand Jean-Marie aura grandi et qu'il aura appris à tenir passablement une plume, aidera-t-il souvent son père dans la confection, toujours tyrannique et parfois dangereuse, de certains rapports sur les questions administratives.

La vocation religieuse est une forme admirable de la bénédiction céleste sur les familles chrétiennes; aussi voyons-nous que Jean-Marie eut une sœur qui se donna à Dieu. Lui-même, à son tour, se sentit dès l'enfance un attrait simple et exclusif pour le sacerdoce. Peut-être l'exemple et le commerce de son oncle, ancien directeur très distingué au séminaire et alors curé-doyen de Plémet, y fut-il aussi pour quelque chose, en rendant sensible à l'esprit de l'enfant la forme d'abord vague et indécise de l'appel intérieur. C'est, en effet, chez lui que Jean-Marie passait presque tout le temps de ses vacances, alors qu'il était élève du petit séminaire de Plouguernevel.

Ces vacances étaient pour lui un temps de repos et de distractions, sans doute, mais non pas d'oisiveté, encore moins de dissipation. Sous la direction très ferme de l'oncle, encore professeur et maître, alors qu'il n'était plus que curé, Jean-Marie partageait ses journées entre l'église, l'étude et de saines promenades. Rentré au petit séminaire, il se retrouvait dans son élément et reprenait d'emblée la tête de sa classe. Pieux, travailleur, réfléchi, il fut toujours le meilleur écolier; et, à la fin de l'année, revenant chargé de prix et de couronnes, il était la joie de la famille et l'orgueil de son oncle.

Du petit séminaire de Plouguernevel, il alla au grand séminaire de Saint-Brieuc. Là Dieu lui donna, en plus des grâces qui préparent le prêtre, celle qui tourne le cœur vers la vie religieuse et fortifie l'âme pour accomplir le grand sacrifice de tout quitter.

Son caractère était trop ferme, trop habitué à agir par raison, à obéir à la voix du devoir, pour hésiter longtemps. Il se contenta de suivre les directions qui lui conseillaient sagement de ne rien précipiter et, au mois de septembre 1877, il entra au noviciat d'Angers; il avait 22 ans.

Pendant ses deux ans de probation, ennemi de tout ce qui attire l'attention, il se fit surtout remarquer par cette régularité modeste qui ne passe jamais inaperçue. N'est-elle pas, en effet, l'exemple vécu de la doctrine prêchée sous toutes les formes et aimée de tout le monde dont elle est l'idéal!

Entre son noviciat et les études de philosophie, pendant un an, il occupa la place de surveillant au collège St-Ignace, à Paris, un peu dépaysé sans doute dans un milieu si différent de celui où il avait toujours vécu jusque-là. Il put entrevoir le monde qu'il devait travailler à convertir. Pourtant, ce n'était pas là le champ d'apostolat que rêvait le F. Louail. Il était entré dans la Compagnie pour être religieux, mais, si possible, religieux missionnaire.

Religieux avant tout, il était par le fait décidé à sacrifier les Missions selon l'ordre de l'obéissance; car il comprenait déjà trop bien ce qu'il fut appelé à expliquer aux autres, quand il visita les séminaires, lors de son dernier voyage en France. Plusieurs séminaristes lui objectèrent que leur principal désir était les Missions et qu'en entrant dans la Compagnie, il fallait obéir, même si on leur refusait ce genre d'apostolat! « Mais, répondait le P. Louail, si c'est la voix de Dieu qui vous appelle aux Missions par cet attrait du cœur, ne vous appellera-t-elle pas encore par l'ordre de l'obéissance qui est l'expression suprême de sa volonté »? Ayant déjà fait sa philosophie au grand séminaire, il n'eut que deux ans pour préparer son *de universâ*. Dès l'année suivante, il partit pour la Chine. Après une année d'études chinoises où il progressa rapidement sans de bien grands efforts, il fut placé comme professeur de français et surveillant au collège européen de Chang-hai.

Sa connaissance de la langue anglaise lui rendit beaucoup de services. Il arriva vite à en posséder même la prononciation d'une façon relativement remarquable.

Les quatre années de théologie qui suivirent, firent apprécier son intelligence lucide, son jugement sain, sa mémoire sûre, son esprit subtil à l'occasion et se jouant dans les discussions. Mgr Garnier, qui avait plusieurs fois assisté aux brillantes menstruales défendues par le F. Louail, en avait conçu la plus haute opinion. Le Père Rabouin, son professeur, étant tombé malade, et donnant quelques inquiétudes, on demandait devant Sa Grandeur qui le remplacerait: « Oh! dit Monseigneur, ce ne serait pas encore bien difficile; n'avons-nous pas le F. Louail? » A ces qualités s'ajoutait avec la régularité religieuse une grande prudence.

Au sortir des études, le P. Louail fut choisi pour diriger le collège européen de Hong-k'eu à Chang-hai, que quelques années de régence lui avaient fait connaître. Il y restera jusqu'à son troisième an et y reviendra, deux années plus tard, passer trois années encore.

Dans ses rapports avec les élèves, les professeurs et les gens du monde, il savait joindre une grande douceur à une grande fermeté,

modeste dans son attitude, mais non pas timide pour exiger ce que la règle, le règlement, le droit ou la raison demandaient. Prêchant d'exemple, il se montrait d'une assiduité extraordinaire à tous les devoirs de sa charge. On était sûr de le trouver toujours chez lui aux heures réglementaires. Rien en lui qui trahît jamais la moindre fatigue, le moindre ennui, malgré l'importunité de ces continuelles distractions et de cette perte de temps. Il ne s'impatientait pas si l'on abusait de sa charité au parloir ou au confessionnal. Il traitait les affaires en religieux qui se considère toujours comme l'intermédiaire ou le représentant de Dieu; aussi bien était-il en haute estime auprès de tout le monde.

En 1898 nous trouvons enfin le Père Louail missionnaire au milieu des vraies populations chinoises. Il va connaître, par quelques années de travail et d'expérience, cet apostolat si particulier du missionnaire en district.

Le P. Louail, après son troisième an, avait passé plusieurs mois à Choei-tong dans le Ngan-hoei. Il avait donc déjà travaillé en pays païen, encore que les chrétiens *baptisés* seuls, en raison de leur grand nombre, fussent suffisants pour absorber son temps. A cette époque, les catéchumènes étaient fort rares à Choei-tong. On était surtout occupé par l'administration des sacrements: beaucoup de confessions, bon nombre d'extrêmes-onctions, de mariages... beaucoup de petites affaires litigieuses à régler pour mettre ses paroissiens d'accord; sans compter les disputes entre chrétiens et païens. Le P. Louail apprit alors à monter à cheval, ou pour mieux dire, à mule. Il devait visiter ainsi son district et aller à plusieurs lieues de distance dire la sainte Messe dans des chrétientés annexes. Par quelques semaines d'exercices laborieux, il s'était mis aussi au courant de la langue de ces pays si différente du langage de Chang-hai. Il laissa à Choei-tong le plus excellent souvenir.

En 1898, le P. Louail revient donc en district, aux environs de Chang-hai non plus comme simple missionnaire, mais comme ministre d'une section, ayant par conséquent une responsabilité beaucoup plus grande. Un certain nombre de missionnaires se trouvaient sous sa dépendance. Outre les affaires ordinaires de l'apostolat, il lui revenait de prendre toutes les décisions importantes tant au point de vue spirituel qu'au point de vue temporel. Il s'acquitta toujours de cette charge à la satisfaction universelle, et c'est là que les supérieurs vinrent le chercher pour le placer enfin à la tête de toute la Mission, dont il fut nommé Supérieur Général en 1900.

Nous ne saurions analyser ces lourdes et accablantes années de supériorat, tant la matière est complexe, en raison des travaux si

variés, des responsabilités multiples et des devoirs toujours graves. Nous ne pouvons non plus, ni jour par jour, ni mois par mois, suivre les pas de ce voyageur étrange, auquel sa charge imposait des pérégrinations incessantes, soit à travers de grandes provinces chinoises, soit à travers les océans. Considérons-le successivement de quelques points de vue principaux, et de l'ensemble il nous restera peut-être un profil nous rappelant quelque ressemblance.

En Chine plus qu'ailleurs, l'extérieur influe beaucoup sur l'impression produite. Celui du P. Louail n'avait rien qui pût le signaler d'une façon particulière, car il était de taille très médiocre. Il rachetait ce déficit par une attitude grave, modeste et digne. Figure ouverte, œil vif, barbe patriarcale, son air habituellement ou naturellement sérieux s'épanouissait volontiers dans un excellent sourire; de sorte qu'il provoquait en même temps la sympathie et le respect. Il possédait un tempérament robuste, et pour l'application au travail intellectuel, il semblait infatigable; aussi serait-il juste de dire qu'il devait ses succès dans tous les genres d'études abordées, autant à cette ténacité laborieuse qu'aux excellentes dispositions d'une intelligence secondée par un tempérament calme et bien équilibré.

Nommé supérieur, et mis à l'improviste en face de multiples et grands devoirs qui lui incombaient, c'est avec une certaine tristesse résignée, un regret profond, qu'il reçoit les démonstrations de sympathie qui accueillent sa nomination.

Il commence bientôt ces longs et pénibles voyages qu'il renouvellera souvent pour visiter, dans ces deux grandes provinces, tous les districts sinon toutes les chrétientés où travaillent ses frères. Il a entendu la voix de Dieu qui lui a dit: *Fratres tui pascunt oves in Sichimis; veni, mittam te ad eos.* Il a répondu: *Presto sum.*

Un double intérêt soutient ses forces et son courage: il doit se rendre compte des besoins matériels et spirituels à soulager, et en même temps connaître intimement ceux qu'il est appelé à commander comme supérieur, à aimer comme frère, à diriger et consoler comme père. Que de choses nouvelles pour lui! C'est avec courage et humilité qu'il les étudie pour suppléer à l'expérience, qui naturellement ne peut être complète au début.

Il se montre heureux de partager les privations de ses frères; car ces chevauchées immenses à travers des routes qui n'en sont pas, ne sauraient s'accomplir sans de pénibles surprises pour la nature. Il donne l'exemple de l'endurance et de la gaieté quand les contretemps multiplient les mortifications. La table est parfois maigre; le riz, qui ne vaut pas le bon pain, est accompagné de singulières

choses dont la cuisine chinoise garde le secret. Au soleil du départ succèdent le vent, le brouillard, la pluie ; il faut passer des montagnes, traverser des torrents, marcher dans des ornières, être surpris par la nuit, rouler parfois avec la mule dans la poussière ou l'eau d'un fossé ; tout cela ne constitue pas un résumé de situations imaginaires. Le soir, le P. Louail, par pure dévotion et pour se reposer pieusement, aimait, si cela était possible, à dire son bréviaire, alors que les chapelets autorisés en tenaient lieu. Le plus souvent, il se levait de bonne heure pour faire une heure de méditation avant la sainte messe. Il est probable que cette conduite austère, au milieu des longues et quotidiennes fatigues de ces courses non interrompues, influa sur l'épuisement graduel de ses forces. Il aurait été assez difficile de savoir ce qui eût pu lui être plus utile ou plus agréable pour aider par une table de son goût à soulager ses besoins ou à réparer ses forces. Il semblait avoir peur de donner le mauvais exemple, et se rappeler continuellement ce mot de S. Ambroise : "qu'il est beau de n'avoir qu'à être vu pour être apôtre : *Quam pulchrum est ut videaris et prosis!*" Et vraiment il laisse à tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre un grand souvenir d'édification. Les chaleurs accablantes ne modifiaient pas son attitude. Ne faisait-il pas ses exercices de piété toujours à genoux ? Il aurait pu se dispenser, avantageusement peut-être, de certains ministères de détail, comme d'entendre les confessions des chrétiens, mais tel n'était pas son sentiment. Il disait que cela le reposait. Il se rendait aussi compte par là de l'instruction religieuse des néophytes et pouvait à bon escient faire aux missionnaires les remarques convenables.

Cette conduite religieuse si exacte, alors qu'il est plus difficile de ne pas céder un peu à la nature, et cela très sagement, montre assez que le Père avait toujours devant les yeux l'idéal de perfection qu'il voulait atteindre en dépit de tous les obstacles.

Nous ne pouvons nous rappeler encore sans édification la délicate charité du P. Louail. C'était bien la vraie vertu de charité basée sur l'amour de Dieu, et véritable fruit de l'amour des âmes en Dieu. Nul ne pouvait se croire préféré ; et qui donc aurait pu se dire moins apprécié et moins aimé ?

On pouvait rendre cette justice au Père Louail qu'il portait au plus haut point l'impartialité de jugement ; et ni les plaintes, ni les réclamations, ni les litiges, de quelque nature qu'ils fussent, ne pouvaient l'amoinrir. La charité naturelle est ombrageuse ; la charité en Dieu est immuable.

Cette charité si remarquable s'harmonisait avec une loyauté qui ne se laissait jamais prendre en défaut. Je ne sais si la perfection

de la loyauté lui a jamais coûté de grandes victoires ; en tout cas l'aveu d'une erreur n'était pas pour le troubler ; et, encore qu'il aimât la discussion et qu'en bon Breton il ne rendît pas les armes dès la première passe, la résistance qu'on pouvait lui opposer ne sembla jamais lui être désagréable ni projeter même une ombre sur la cordialité des bons rapports. Pour lui, s'il fit la moindre peine, ce fut toujours sans le vouloir.

Disons encore, qu'habitué à agir avec droiture et simplicité, selon son caractère et son éducation, il ne chercha pas à 46 ans à apprendre la perfection de la langue diplomatique, si chère aux gens du monde et bien plus difficile que le chinois. De l'homme du monde, même par transparence, il ne laissait absolument rien paraître. Religieux avant tout, il lui suffisait de la dignité modeste que nous apprennent nos règles et le code ecclésiastique. Impeccable sur ce point, il se montrait avant tout homme intérieur.

Les devoirs de sa charge le conduisirent deux fois en France et à Rome ; quand il revint, s'il avait beaucoup à nous raconter sur les personnes et les choses de la Compagnie, il était assez inutile de lui demander des nouvelles moins ecclésiastiques. Ce qui, à tant d'autres points de vue (sciences, arts, nouveautés diverses, progrès de tous genres), eût pu tenter une curiosité fort légitime d'ailleurs, semblait n'exister plus pour lui.

A Rome, sa seule distraction fut une visite au Souverain Pontife et il ne regarda guère autour de lui. A ses yeux la Ville Eternelle n'était ni la Rome païenne, ni la Rome scientifique ou artistique, mais la Capitale du monde chrétien, dont Saint-Pierre et le Vatican résument tout. Mais, en cela comme en tant d'autres choses, il admettait parfaitement qu'on eût un goût tout différent et qu'on fût avide d'admirer ce dont, personnellement, il se désintéressait.

Dans ses exhortations, dans sa conversation, dans sa direction, dans ses appréciations, c'était toujours le point de vue surnaturel qui l'inspirait.

A son dernier voyage, il visita nos maisons de formation et d'études ; il passa par un certain nombre de séminaires, où nous sommes bien peu connus, sauf de nom. Il fut admis à parler sur la mission, la vie de missionnaire, la vocation apostolique ; partout il produisit la meilleure impression, mais ce ne fut ni par le charme d'une parole étudiée, ni par la séduction d'une conversation éloquente, ni par le prestige d'une manière ou d'un extérieur qui captivent, ce fut par son air surnaturel. La fatigue ajoutait à son visage austère quelque chose d'ascétique et de souffrant, qui tenait

lieu du plus insinuant des exordes. Il parlait avec simplicité, mais la conviction remplaçait l'art ; il prêchait l'abnégation qui doit tenir la première place dans le programme de celui qui se prépare aux missions, et toute sa physionomie semblait rendre témoignage de sa sincérité. C'était, en vérité, un témoin qui, s'il ne s'était pas fait égorger, se laissait en quelque sorte mourir. Car, à ce moment même, il était plus que fatigué ; il était déjà si visiblement malade que, frappés de son épuisement, les médecins voulaient s'opposer à son départ ; on voulait le garder quelques mois de plus ; c'était le seul moyen de guérir un mal que l'excès de travail avait fait naître et qu'il devait fatalement aggraver.

Mais, il eût été bien difficile d'obtenir de lui qu'il consentît à rester six mois en France pour prendre du repos ; et sa présence était si nécessaire en Chine qu'on n'osa pas le lui commander.

Ce n'était certes pas qu'il prît plaisir à se condamner en quelque sorte lui-même ; il ne demandait pas mieux que de vivre, désirant travailler de longues années à la gloire de Dieu dans cette immense et belle vigne du Kiang-nan, qui était son trésor et qui possédait tout son cœur. Mais comment se résoudre à prolonger indéfiniment un intérim qui, à tant de points de vue, était forcément une source de gêne, d'ennui et de tiraillements multiples !

Au mois de décembre 1906, le Père arrivait à Chang-hai. Il reprit courageusement son poste de combat. Il recommence ses visites dans les districts du Kiang-sou : il répond, comme par le passé, à toutes les lettres qui lui arrivent de toutes parts ; sa porte, quand il est à Zi-ka-wei, n'est jamais consignée et les visiteurs nécessairement conspirent, en dépit de leur bonne volonté, contre le repos du pauvre P. Supérieur. Bientôt il est épuisé ; le médecin le condamne à l'infirmerie. Pour son mal, une chambre et des médicaments ne suffisent pas. Il faut un changement d'air, un régime nouveau, la mer, les bains, le repos, l'impossible repos, tant que pèseront sur ses épaules les épuisantes responsabilités de Supérieur général.

Enfin, la gravité du mal vient appuyer d'une manière si évidente, si menaçante, les verdicts des médecins, et les supplications de tous ceux qui avaient quelque droit d'élever la voix, qu'un voyage à Wei-hai-wei (1) est décidé et aussitôt mis à exécution.

Il était sans doute un peu tard et cette station n'offrait pas un changement de climat suffisant pour agir rapidement et efficacement. Il fallut donc se résigner à partir pour la France.

1. Port de mer chinois à l'extrémité N.-E. du Chan-tong, à 350 kilomètres de Chang-hai.

Quel était le sentiment du P. Louail dans tout ce dernier épisode, le plus crucifiant pour lui, non à cause de la crainte de la mort, mais en raison des circonstances? C'était tout simplement la parfaite soumission à la sainte volonté de Dieu. Tel était d'ailleurs, on peut le dire, tout le résumé, toute la synthèse de sa spiritualité depuis longtemps.

Le 15 juillet 1907, de l'hôtel où il était à Wei-hai-wei et devant déjà, sans doute, envisager ce retour en France qui lui coûtait tant, il écrivit à un Père: « Un petit souvenir spécial dans vos prières, s'il vous plaît; demandez surtout à Notre-Seigneur qu'il en soit uniquement ce que Lui sait être ce qu'il y a de meilleur pour le bien de mon âme: "*in finitibus melius cognoscit...* »

Et quand il sera à Paris, encore bien plus épuisé et bien plus malade, après cette fantastique course à travers la Sibérie, à toute vapeur, dans les plus abominables conditions de confort pour un agonisant, voilà que le P. Le Corvec, se rendant à Compiègne, lui dit: « Je vais demander aux Carmélites de prier leurs bienheureuses Martyres, d'obtenir votre guérison. » — Aussitôt le P. Louail de répondre: « Pas de miracle, pas de miracle; que seule la volonté de Dieu s'accomplisse; sa sainte volonté pure et simple. » Puis, après avoir causé quelques instants, comme le P. Le Corvec allait le quitter: « C'est bien entendu, je ne veux pas de miracle; je désire seulement ce que le Bon Dieu voudra. »

On a raconté ici ce voyage étrange à travers la Sibérie, accompli dans des conditions exceptionnellement navrantes, par trois pauvres malades obligés, sous peine de mourir, de s'exposer à s'épuiser à mort pour éviter de mourir. Dieu est de la partie, n'en doutons pas; car, après tant de souffrances bien partagées, tant de craintes de se voir obligés d'abandonner un de leurs compagnons ou de mourir tous les trois ensemble, ils arrivent à Paris; non pas sains, mais saufs... ils n'ont plus de force; il faut les porter, il faut leur donner un peu de nourriture, mais avec ménagement, tant les organes sont épuisés par la maladie, la fatigue et les privations... et on se demande si le miracle qui les a fait échapper à la mort en chemin de fer va se prolonger plus longtemps...

Mais le P. Louail ne veut pas de miracle... nous n'avons donc plus qu'à citer la lettre qui relate sa mort.

C'est le F. Arvier qui donne à Monseigneur Paris les détails dont nous rappelons les principaux.

Le Père Louail mourut le 31 août à 11 heures du matin, à l'hôpital de St-Jean de Dieu. Il fut à ses derniers moments assisté par le frère Arvier et le Père d'Armailhacq. Le R. P. Daniel,

appelé à un rendez-vous urgent, et se trouvant déjà très en retard, l'avait, bien forcément, quitté il y avait un quart d'heure. Le P. Cisterne, après avoir extrémisé le malade vers 9 heures et récité les prières des agonisants, s'était retiré; et le P. de Barrau qui l'assistait avait dû se remettre au lit.

Ce qu'il y eut de surprenant, ce fut la rapidité de cette mort, alors que l'état du malade depuis deux ou trois jours semblait donner de légitimes espérances. La veille, le médecin disait au frère Arvier que, malgré sa grande fatigue, le Père se remettrait certainement, car il était *sérieux* et prenait régulièrement tout ce qu'on lui ordonnait et obéissait exactement. Depuis quelques jours, il devait s'alimenter toutes les heures.

Cependant la veille au matin, il avait eu une faiblesse qui tenait à ce que le malade ne prenait rien entre minuit et 7 heures du matin, grave imprudence dans son état. Le frère infirmier lui fit donc dire par le médecin qu'il devait à tout prix prendre de la nourriture la nuit comme le jour, à moins de sommeil. Le P. Cisterne lui fit la même recommandation... dût-il faire le sacrifice de la Ste Communion. Mais le frère infirmier dit que l'on donnait souvent la Ste Communion après minuit, et que l'aumônier s'y prêtait avec une grande charité.

Le 30 au soir, cependant, l'infirmier dit au frère Arvier que le malade était plus fatigué que de coutume; qu'il était inquiet de sa faiblesse et de la lenteur qu'il mettait à prendre sa nourriture. Le frère, alors, alla voir le Père, causa un peu, prit sa température qui était assez normale, le pouls étant faible mais vif. La nuit se passa sans incidents. Le matin à 6 h. $\frac{1}{2}$ le P. de Barrau et le frère allèrent dans sa chambre pour recevoir la Ste Communion; le malade parut comme de coutume; mais, vers 7 heures, l'infirmier dit au frère Arvier que le Père était plus fatigué. Le Frère alla le voir et lui demanda comment il se trouvait: — « Pas fort, » répondit-il. Le médecin arriva un peu avant 9 heures. Le F. Arvier lui parla de l'Extrême-Onction. — « Il est grand temps, dit le docteur. — Comment, dit le Frère, je l'ai vu il y a deux heures à peine, il n'en était pas là. — Je n'y comprends rien, reprit le médecin, mais le fait est là; et ses idées ne sont plus très claires. Est-ce le cœur? non; c'est lui qui va le mieux. »

Le F. Arvier se rendit aussitôt à sa chambre où venait d'arriver le P. Cisterne, qui exhortait pieusement le malade à la résignation selon le bon plaisir de Dieu.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Le Père reçut immédiatement les derniers sacrements, mais peut-être n'avait-il déjà plus

sa parfaite connaissance. Cependant, après la cérémonie, le P. d'Armailhacq le vit faire le mouvement des lèvres, quand on lui donnait à baiser le crucifix.

« Ce qui nous a le plus frappé, dit le F. Arvier, c'est un mouvement violent et rapide des yeux, comme cherchant à voir quelque chose. Ce mouvement me semblait indiquer par moments la frayeur, la surprise; puis, peu à peu le calme revint en même temps aussi que diminuaient les forces; et à 11 h. précises, d'une manière presque imperceptible, son âme s'envolait au ciel. »

Par télégramme, la famille réclama immédiatement cette pieuse dépouille, qui, dans l'humble bourgade des Côtes-du-Nord, sera sans doute une semence féconde. Car entre cette tombe et le berceau d'antan, quelle vie d'innocence, de piété, de zèle et de sacrifice! En Bretagne, les cimetières disent quelque chose! et, de ce tombeau extraordinaire, si bien creusé par la *volonté de Dieu*, il sortira des voix que la foi bretonne entendra.

P. BIZEUL.

Le R. Père Ernest-Armand Traub (23 novembre 1842 — 16 octobre 1906).

I. Le marin et les premiers essais de vie religieuse.

Ernest-Armand Traub naquit le 23 novembre 1842, à Strasbourg « en la maison de la citadelle », ainsi que le porte son extrait de naissance.

Son père, M^r Jean-François Traub, était Maître-tailleur au 72^{me} régiment de ligne. Sa mère avait nom: Julienne-Françoise Delombes.

Dès que son âge le lui permit, le jeune Ernest entra au lycée impérial de Besançon, où il fit sa 1^{re} Communion, le 21 Juillet 1853, comme l'atteste l'inscription d'une médaille que l'on trouva sur lui après sa mort.

En sortant de Besançon, il continua ses études au lycée de Brest, pour les terminer sans doute au Collège de Lorient, où il ne passa que six mois.

Son frère aîné, Edouard, avait déjà subi, avec succès, les examens pour le Borda, et devint un officier des plus distingués.

Entraîné par l'exemple d'Edouard, Ernest rêva, à son tour, d'être marin. Il n'avait pas encore seize ans, quand il se fit inscrire dans la marine marchande à Dunkerque. Embarqué aussitôt comme novice, il inaugura la série de ses nombreux voyages, dans toutes les mers du globe.

En 1861 il passait son examen de volontaire de la marine de l'Etat et continuait à naviguer en qualité d'aspirant volontaire, faisant le quart à son tour et assimilé aux officiers dont il partageait la vie. Ses commandants tour à tour dans leurs notes, louent « sa grande intelligence des choses de la mer, son zèle dans le service et son dévouement tout spontané. » A la suite d'un cyclone, par une mer très forte, il s'était précipité tout habillé à la mer pour secourir un matelot tombé d'une vergue.

Dans son journal de bord, très intéressant et tenu, jour par jour, avec une netteté et une précision remarquables, il note soigneusement les jours où le Saint Sacrifice de la Messe était célébré sur les navires, ainsi que le nom des Evêques et Missionnaires qui y avaient pris passage.

Cette respectueuse attention pour le plus auguste des Mystères de la religion et pour ses Ministres, laisse facilement deviner à quelle source il puisait son esprit de dévouement et de sacrifice.

Cependant, les fatigues essuyées au cours de ses voyages, ayant notablement altéré sa robuste constitution, notre marin se vit condamné à prendre du repos. Un congé de convalescence lui fut accordé. Il se décida à le passer à Châteaubriant (Loire Inférieure).

Dans ce milieu breton éminemment chrétien, ses pensées prirent leur essor vers des horizons plus hauts que ceux de la carrière maritime qui s'ouvrait pourtant devant lui si riche d'espérance. La Médaille militaire qui venait de lui être décernée, alors qu'il n'avait que 22 ans, autorisait pleinement ses rêves d'avancement et de gloire. Autres étaient les desseins de Dieu.

Comment Ernest Traub entra-t-il en relations avec le R. Père de Ponlevoy, de la Compagnie de Jésus, alors préposé au Gouvernement de la Province de France, c'est ce que ses cahiers de note n'indiquent pas. Toujours est-il que, deux mois après son débarquement, il recevait du Rév. Père auquel il avait confié ses aspirations, le billet suivant :

Paris, le 24 novembre 1865.

Mon bien cher ami,

« J'ai reçu hier votre lettre du 21 novembre. Je le crois, le doigt de Dieu est là : « *Magister adest et vocat te.* » — Soyez donc le bienvenu. Je vous tends la main. Oui, réglez, expédiez vos affaires ; le plus tôt sera le mieux. Si vous pouvez vous exécuter pour cette époque, venez à Angers (1), c'est moi-même qui vous ouvrirai la porte. En attendant, mettez-vous en rapport avec le P. Turquand,

1. La maison du noviciat à cette époque.

Supérieur de notre maison de Brest, il pourra vous diriger dans les préparatifs.

« Courage, au nom de Dieu ! Croyez bien à mon affection dévouée en N.-S. »

Mais les affaires d'Ernest ne s'expédièrent pas aussi promptement ni aussi facilement qu'il l'aurait voulu. A l'expiration de son congé qui n'avait pas été prolongé, et alors qu'il lui manquait encore trois mois de navigation, pour avoir le droit de donner sa démission, un ordre formel d'embarquement immédiat lui arrivait. Il n'y avait qu'à obéir. Au lieu de franchir le seuil du Noviciat d'Angers, ce fut à bord du *Souffleur* qu'il monta le 6 janvier 1866, mais en se disant bien à lui-même et en faisant savoir au R. Père de Ponlevoy que ce qui était différé n'était pas perdu.

A l'expiration de ces trois mois de probation, d'un nouveau genre, durant lesquels son regard ne se détourna pas, un seul instant, du but à atteindre, il réussit, en effet, mais non sans peine, à se faire libérer complètement, et le 13 avril 1866, il se présentait bravement, âgé de 23 ans et six mois, au Père Maître des Novices d'Angers.

Au noviciat, la ferveur et la bonne volonté de Ernest Traub furent au-dessus de tout éloge. Cette vie de régularité et de charité semblait singulièrement douce au marin, ballotté par tant de tempêtes et habitué aux durs labeurs du bord. Sa joie fut sans mélange lorsque, le 18 septembre 1867, septième anniversaire de Castelfidardo, il reçut la tonsure dans la Chapelle du Noviciat d'Angers, des mains de Monseigneur Languillat, Vicaire Apostolique de Nankin.

Cependant Dieu permit qu'il fût soumis à une nouvelle et très pénible épreuve, avant de pouvoir s'établir définitivement dans le port de la Compagnie de Jésus.

Le changement d'habitudes, une application trop tendue, sans doute, à la Méditation, ainsi que la brusque privation du grand air, ne tardèrent pas à engendrer de violents maux de tête et à donner des craintes sérieuses pour une santé déjà si ébranlée par les années de mer.

Une diversion s'imposait. Le R. Père de Ponlevoy conçut l'espoir qu'une halte de plusieurs mois au collège St-François-Xavier de Vannes, serait salutaire. Loin de s'améliorer, l'état ne fit qu'empirer, et, sur l'avis des médecins, le R. P. Provincial se décida, bien à contre-cœur, à conseiller une interruption de vie religieuse.

Mais où aller ? La même inspiration vint au Supérieur et à Ernest Traub. Un stage dans les rangs des Zouaves pontificaux viendrait peut-être à bout des maux de tête, sans risques pour la vocation.

Voici, du reste, en quels termes touchants s'exprimait le R. P. de Ponlevoy, dans une lettre écrite à Ernest, de Laval, le 17 mai 1868.

Mon bien cher ami,

« Votre lettre m'a beaucoup consolé; puisse donc aussi ma réponse vous rendre la pareille! Et n'avons-nous pas besoin, l'un et l'autre, de ce bon office mutuel? Des deux côtés, il nous en a coûté pour nous séparer, et pour moi, j'ai été blessé, le premier, de la blessure que j'avais à vous faire. Eh! bien, unissons nos regrets et nos espérances. Dans le vrai, le parti pris à Vannes, était devenu comme nécessaire, et dans cette force majeure il a bien fallu reconnaître la volonté de Dieu, et alors vous êtes parti, comme vous étiez venu, réellement à l'appel d'en haut. Quant au parti pris à Angers, je n'ai qu'à le ratifier et à le bénir, car je crois encore que Dieu seul en est le mobile et en sera le terme. Ainsi, je m'associe de tout cœur à cet espoir que vous emportez dans votre cœur de trouver dans cette vocation temporaire une transition à votre vocation ultérieure et définitive.

Allez donc, cher Frère, vous corroborer dans cette autre milice qui est elle-même une Compagnie de Jésus, et vous reviendrez prendre place sous notre étendard.

Que Dieu vous mène et vous ramène! Vous trouverez là-bas à qui parler. Ma petite lettre d'aujourd'hui vous sera un passeport. Dieu soit avec vous!

« Croyez-moi à jamais bien dévoué en N.-S. ».

Muni de cette lettre précieuse où le R. Père avait mis toutes les délicatesses de son âme, Ernest Traub partit pour Rome.

II. Le zouave pontifical.

Le livret de troupe qui lui fut délivré et qu'il conserva soigneusement, atteste qu'Ernest Traub s'engagea pour deux ans, le 3 juin 1858, dans le corps des Zouaves pontificaux.

Faire le métier de simple soldat, après avoir rempli les fonctions d'officier dans la marine de l'Etat en France, apprendre le manie-
 ment d'armes comme les autres recrues, porter le sac, bien plus chargé en ce temps-là qu'il ne l'est aujourd'hui, durant des étapes de 6 et 7 lieues, par des chaleurs accablantes, se contenter, le plus souvent, de la gamelle de soupe, le matin, avec le morceau de bœuf bouilli traditionnel, et, l'après-midi, du *rata*, c'est-à-dire d'une demi-gamelle de pommes de terre, de haricots, de riz ou de macaroni, passer une foule de nuits blanches, car le tour de garde reve-

nait fréquent, dormir sous la tente, c'était dur, et si le régime du grand air avait des chances de dissiper les maux de tête, il n'en avait aucune d'améliorer un estomac déjà délabré.

Le nouveau zouave endura toutes ces fatigues, avec une patience et un entrain que rien ne put lasser; s'agissait-il de soulager un camarade, en le remplaçant dans quelque corvée pénible, il était toujours prêt.

Ce qui lui coûta davantage, au cours de son service à l'ombre du drapeau papal, ce fut de ne pas avoir à se rencontrer avec les Garibaldiens ou avec les envahisseurs des Etats pontificaux. Pour des hommes de sa trempe et désireux, comme il l'était, de donner le témoignage du sang à la cause du Vicaire de Jésus-Christ, la vie du camp et de la caserne est une mort à petit feu, tandis que le corps à corps avec l'ennemi, sur le champ de bataille, eût été une fête.

Durant la période assez longue des manœuvres de l'armée, au camp d'Annibal, au-dessous de Rocca di Papa, Ernest Traub eut la consolation d'assister au spectacle grandiose de la Messe célébrée en plein air par le Souverain Pontife, devant toutes les troupes en armes, et de partager l'enthousiasme qu'excitait Pie IX, quand il traversait les rangs de ses soldats, en leur prodiguant ses bénédictions et le réconfort de ses paroles.

Après le camp d'Annibal, notre zouave prit part à des mouvements militaires sur la frontière de Toscane, où les Garibaldiens commençaient à se masser. Les différentes étapes, voire même les grandes haltes, sont notées sur son calepin, avec autant de soin et d'exactitude que jadis les escales, sur son journal de bord.

Le rapport du 21 juin 1869 lui apprit qu'il était promu au grade de *Caporal*. C'était un peu plus d'un an, après son entrée au corps. On voit par là que l'avancement n'était pas rapide aux zouaves. Les modestes galons de laine n'en avaient que plus de prix.

Sa nomination ramena Ernest Traub à Rome, où il fut versé dans la 1^{re} Compagnie du 1^{er} Bataillon, dont le capitaine était M. de Moncuit, avec M. Dujardin pour lieutenant et M. Le Bailly pour sous-lieutenant. M. de Moncuit, qui avait perdu les deux tiers du bras gauche à Castelfidardo, reçut en 1870, un éclat d'obus, dans ce qui lui en restait, au plateau d'Auvours.

M. Dujardin avait été, lui, amputé d'un doigt. Quand la cessation des hostilités l'eut forcé à remettre son épée au fourreau, il se fit Trappiste. Son ancien capitaine Henri Wyart, devenu le Révérendissime Dom Sébastien, Abbé Général de la Trappe, l'ayant mandé à Rome, le chargea de la surveillance de travaux aux

Catacombes de St-Calixte; un pan de mur qui s'abattit soudain l'écrasa le 10 décembre 1886, au poste de l'obéissance et du dévouement.

Sous les ordres de tels chefs, il n'y avait pas de danger qu'Ernest Traub perdît de vue l'étendard de St. Ignace. Aussi bien, sa piété au camp, à la caserne et pendant les marches ne se ralentit jamais.

La communion fréquente était, du reste, à l'ordre du jour, dans cette 1^{re} compagnie, composée aux deux tiers de flamands, tous fervents Congréganistes de la Ste Vierge, qui se montrèrent si braves dans les chaudes affaires de 1870, avant la prise de Rome, et ce n'est pas le caporal de la 1^{re} escouade qui aurait voulu rester en arrière.

Plusieurs de ses camarades ont affirmé qu'à Rome on le voyait souvent s'agenouiller et prier longtemps, à la *Chiesa Nuova*, devant le tombeau de S. Philippe de Néri.

Huit jours après sa nomination de caporal, c'était le 29 juin, en la fête des SS. Apôtres Pierre et Paul, comme il lisait la vie du Père Pignatelli, de la C^{ie} de Jésus, il s'arrêta à une prière qui le frappa singulièrement et qu'il copia pour l'avoir par devers lui. Cette prière est, à peu de chose près, celle que Madame Elisabeth récitait au Temple: « Mon Dieu, je ne sais pas ce qui doit m'arriver aujourd'hui, mais ce qui est certain, c'est que rien ne m'arrivera que vous ne l'ayez prévu, réglé, ordonné de toute éternité. Cela me suffit; j'adore vos desseins impénétrables, je m'y sou mets de tout mon cœur, je veux tout, j'accepte tout et j'unis mon sacrifice à celui de Jésus. »

Il n'est pas téméraire de conjecturer que la récitation de cette prière, écho fidèle de ses sentiments les plus intimes, et son assiduité à ses exercices religieux, sans aucun préjudice pour ses devoirs d'état, lui obtinrent la grâce de reprendre, peu après, le chemin du Noviciat d'Angers.

III. Le religieux et le directeur des âmes.

En juillet 1869, notre zouave n'était pas encore arrivé au terme de son engagement. Plusieurs mois de service lui restaient à faire. Ses chefs, informés de son désir de reprendre la livrée de S. Ignace, obtinrent du Pro-Ministre des Armes, son congé définitif.

Les maux de tête semblant avoir disparu, le R. Père Provincial, consulté, fut d'avis que les portes du Noviciat d'Angers devaient se rouvrir devant le marin-zouave.

Ce fut le 14 décembre 1869 qu'Ernest Traub les franchit pour

la seconde fois. Il avait 27 ans, et son expérience des hommes et des choses de ce monde lui donnait une maturité au-dessus de cet âge. Le Père Maître des Novices ne tarda pas à s'en apercevoir et à en bénir Dieu.

Huit mois après, la France était en pleine guerre avec l'Allemagne. Le Frère Traub fut envoyé d'Angers à Laval, où, en raison de la gravité des événements, Monseigneur Languillat lui conféra les ordres mineurs et le sous-diaconat, le 13 août 1870, puis le diaconat, le 25 septembre suivant.

Bien que novice, le nouveau diacre dont la formation religieuse devait être en tout extraordinaire, reçut l'ordre de commencer immédiatement ses études théologiques, et, à la fin de la 1^{re} année, le R. Père de Ponlevoy, toujours Provincial, lui écrivait de Paris, le 30 novembre 1871 : « De tout mon cœur, au nom de la Compagnie, je vous autorise à faire vos premiers vœux, et d'après le droit, vous pouvez les prononcer le 15 décembre, puisque vous avez été reçu, le 14 décembre 1869, pour rester *in hâc et cum hâc Societate Jesu!* »

A partir de ce jour qui mettait le comble à ses ambitions les plus chères, le Fr. Traub marcha d'un pas plus rapide dans la voie de l'abnégation, en prenant les résolutions viriles qui font les saints.

Ses cours de théologie terminés, il fut désigné pour le Collège S. François-Xavier de Vannes, où il demeura du 9 août 1873 au 12 septembre 1879. On lui confia la surveillance de récréation des élèves de 3^{me} division. Rien ne pouvait mieux lui convenir. Les enfants de cet âge, pour la plupart remuants et espiègles, veulent être menés avec autant de fermeté que de douceur, deux qualités que l'ancien marin-zouave, en raison de sa pratique de l'obéissance militaire aussi bien que de l'exercice du commandement, possédait à un haut degré. Il conquiert, en peu de temps, l'affection et le respect de son jeune bataillon, et lorsqu'à l'affection se joint le respect, la partie, en pareil cas, ne peut manquer d'être gagnée.

Le 19 décembre 1874, il fut ordonné prêtre, par Mgr Bécél, dans la cathédrale de Vannes, et dès lors ce ne fut plus seulement la surveillance qui occupa le Père Traub, mais aussi la direction spirituelle des enfants et, plus tard, des personnes du dehors. S'il ne se fit pas remarquer par un brillant talent de parole, comme il se plaisait à l'avouer lui-même, il fut au moins un parfait catéchiste.

Je me trouvais alors au collège S. François-Xavier. Comme j'avais connu le Père Traub à Angers en 1868, que je l'avais même chargé, au moment de son départ pour Rome, de lettres pour mes anciens

compagnons d'armes, ce me fut une vraie consolation d'associer ma collaboration à la sienne, d'autant plus que je dirigeais alors la Congrégation des élèves de 3^{me} division auxquels il enseignait la Doctrine Chrétienne.

Sa conversation et ses exemples m'édifièrent toujours *singulièrement*, je puis certifier mieux qu'aucun autre, qu'il exerça ce ministère de catéchiste, auquel S. Ignace attache une si grande importance, avec autant de dévouement que de savoir-faire, surtout auprès des enfants qui se préparaient à la 1^{re} Communion.

A l'Externat de la rue de Madrid, à Paris, où l'appela le *Status* de septembre 1879, le Père Traub déploya, toujours sous les fonctions de surveillant, de catéchiste et de confesseur, la même ardeur qu'à Vannes, et cela, sans se laisser jamais abattre par la fièvre et de continuelles migraines.

A la fin de septembre 1880, l'avis lui vint d'avoir à commencer son 3^{me} an. Nos maisons de France étant fermées à cette époque, il fallut chercher un refuge à l'étranger. Ce fut d'abord au château de *Dunans*, en Ecosse, puis au bout de quelques semaines, à *Hadzor*, dans le diocèse de Birmingham en Angleterre, que le Père Instructeur réunit ses tertiaires, au mois d'octobre 1880.

Les amertumes de l'exil et les difficultés d'une double installation nécessairement laborieuse, rendirent cette année 1880-1881 particulièrement méritoire et partant plus féconde en grâces et en fruits de sanctification.

Vers le milieu de la grande retraite, après la méditation du *Règne*, le P. Traub écrivit sur son cahier de récollection ces belles paroles qui le résument tout entier et révèlent le secret de l'ascendant surnaturel si puissant qu'il devait prendre sur les âmes.

« Mon Dieu, je n'ai plus de santé, mes forces sont épuisées, je n'ai ni science ni talents, je ne puis ni prêcher ni enseigner. Que puis-je faire pour votre service, et en quoi puis-je être *insignis*? — Tu auras toujours assez de santé, de science, de force et de talent, pour être pauvre, chaste, obéissant, humble, dévoué, docile envers tes supérieurs, charitable envers tes frères, attentif à observer tes règles, constant et généreux dans la pratique de l'*Agendo contra propriam sensualitatem et contra amorem carnalem et mundanum*. Je t'aiderai, et tes oblations seront, à mes yeux, d'un grand prix. — Ainsi soit-il, Seigneur! »

Et le Seigneur voulut qu'il en fût ainsi. Les 24 années de ministère apostolique du tertiaire d'Hadzor, en la ville de Bourges, où il arriva, à la fin de 1881, l'ont prouvé. Il avait vu de si près les misères du monde et vécu si durement durant ses années de marin

et de zouave, que son cœur l'inclinait naturellement à la compassion pour les douleurs d'autrui; ainsi, fut-il, avant tout, un homme de miséricorde.

Après ses derniers vœux, il se livra, avec plus de zèle que jamais, à la direction des âmes. On était sûr de le trouver presque à toute heure du jour, dans un modeste confessionnal de l'église St-Bonnet, exposé à tous les vents. Un jour vint où une municipalité sectaire fit abattre le clocher branlant de l'église, sans songer à le relever. La disparition du clocher entraînant celle du confessionnal, le Père dut s'installer dans une chapelle! La dispersion de 1901 l'en fit sortir, et il lui fallut se déplacer de nouveau; mais ces exodes successifs, loin de décourager les pénitents et les pénitentes, ne firent qu'accroître leur empressement et leur nombre.

L'accueil du Père était doux et cordial, et, en même temps, très digne. Sa physionomie, où se peignait la souffrance et où se reflétaient la paix et la bonté de son âme, commandait le respect. A peine avait-on commencé à lui parler qu'on se sentait devant l'homme de Dieu, miséricordieux à l'exemple de son divin Maître, mais sachant mettre aussi le fer et le feu sur les plaies, quand leur guérison était à ce prix.

Ennemi des minuties, de la sentimentalité et des détails oiseux, il allait droit au but et étonnait par la concision et la clarté de ses réponses.

Un double amour était l'âme de sa vie, l'amour de Jésus-Eucharistie et l'amour de la très sainte Vierge. « O Marie, disait-il souvent, aidez-moi à faire de mon cœur un ciboire fermé à tous les bruits de la terre, vide de toute créature, ne s'ouvrant que pour recevoir Jésus et pour donner Jésus. »

Jésus, il l'a donné, en vérité, à ces foules, ce n'est pas trop dire, qui sont venues le lui demander. Personnes du monde, officiers, soldats, prêtres, séminaristes, religieux et religieuses, élèves de nos collèges, missionnaires, et scolastiques de la Compagnie, tous sont d'accord pour lui rendre ce témoignage.

Le temps que lui laissaient ses confessions était consacré aux pauvres, qui avaient ses préférences et pour lesquels il savait recueillir d'abondantes aumônes.

Au surplus, quelques extraits de lettres écrites, après sa mort, suffiront pour mettre en relief les traits saillants de sa direction.

Un de nos Pères, missionnaire aux Indes, écrivait de *Kudankulam*, le 22 décembre 1906, au R. P. Recteur de la maison St-Louis, à Jersey: « Je viens d'apprendre par un de mes amis de Bourges la mort du Père Ernest Traub. Je vous serai extrêmement recon-

naissant de me faire parvenir quelques détails sur ce vénéré Père.

« Vous excuserez sûrement mon indiscretion, mon Rév. Père, quand je vous aurai dit ce que je dois au cher défunt. Il a été, en toute vérité, le Père de mon âme. Après Dieu et Notre-Dame, c'est bien à lui que je dois d'être religieux, prêtre et missionnaire de la Compagnie. Notre Seigneur l'a mis sur ma route, au moment de ma vie où j'avais le plus besoin d'un guide.

« J'allais machinalement lui demander une absolution... je trouvai pour la première fois, une direction vraiment sacerdotale, patiente, indulgente, dévouée, paternelle. Jamais un prêtre ne prit un pareil intérêt à mon âme. Il le faisait purement pour Dieu. Quand il estima, après mes premiers vœux, que son œuvre auprès de moi était achevée, il me le dit et se refusa à toute correspondance ultérieure.

« Pendant les 24 ans de son séjour à Bourges, c'est la même œuvre apostolique d'une direction zélée, que le P. Traub a exercée infatigablement auprès d'un grand nombre d'âmes. »

Une Carmélite rend hommage, en ces termes, à sa prudence unie à une grande fermeté: « Il parlait avec calme, avec bonté et autorité et tout entraînait profondément... Je m'en allais toujours toute changée, décidée à devenir la petite servante de tous dans ma famille. Je lui dois une reconnaissance immense; c'est lui qui m'a conduite *doucement* dans la vie où je marche aujourd'hui, oui *doucement*, sans la moindre pression. Il laissait agir le bon Dieu. »

« Quand il avait compris une âme, lisons-nous dans une autre lettre, il mettait tout en œuvre pour la faire avancer dans la vie spirituelle.

On sentait en lui le saint possédé d'une seule pensée, celle de Dieu, d'un seul amour, celui de Dieu. »

Il aimait à redire: « nous n'emporterons dans les tabernacles éternels que le prix de nos souffrances et de nos sacrifices. »

Comme il entendait ne rien céder à la mollesse de nos temps, et qu'il ne craignait pas, selon que Dieu le lui inspirait, d'indiquer la voie des conseils, il arriva que sa parole parut trop dure à plusieurs, qui s'en allèrent tristes comme le jeune homme de l'Évangile et ne revinrent pas, mais ce ne furent que des exceptions très rares.

Aux riches comme aux pauvres, surtout aux riches, il prêchait sous toutes les formes, le renoncement, le sacrifice, répétant sans cesse que « Dieu se plaît à combler de grâces et de consolations, dans la mesure où l'on méprise les douceurs qui se trouvent dans les créatures. »

Sa vocation, qu'il avait achetée au prix de tant de sacrifices

et de persévérance, lui faisait d'autant mieux apprécier la grande grâce de l'appel de Dieu à la vie parfaite pour les âmes d'élite chez lesquelles il secondait alors l'action divine, avec une sainte joie sans doute, mais toujours aussi avec prudence et sans pression aucune selon les témoignages déjà rapportés.

Le Père Traub avait demandé à Notre-Seigneur au 3^{me} an, comment il pourrait se rendre *insignis* à son service, Notre-Seigneur lui donna sa réponse en lui envoyant une épreuve très pénible qu'il le savait capable de supporter et qui devait parfaire sa vertu.

Voici, à ce sujet, le récit d'un témoin.

Une jeune fille, d'un rang assez élevé dans la société de la ville, avait lutté longtemps pour obtenir de sa famille l'autorisation d'entrer au couvent. Ses instances furent vaines et elle partit quand même, pour suivre sa vocation, bien qu'elle ne fût pas majeure. L'affaire fit quelque bruit. La famille n'osa pas recourir aux moyens violents, mais elle trouva un ecclésiastique auquel elle confia toute la peine qu'elle ressentait de ce départ. Cet ecclésiastique accusa le Père qui avait dirigé la jeune fille d'avoir conseillé ce brusque départ, et on fit si bien que l'Archevêque crut devoir confier cette affaire à l'Officialité diocésaine. Le Père Traub fut cité à comparaître, sous peine de se voir refuser les pouvoirs dans le diocèse de Bourges.

« On l'interrogea; l'accusateur, surtout, le chargea sans ménagement, lui reprochant d'avoir été irréfléchi, imprudent dans cette question de vocation. Le Père Traub parla avec calme, gardant l'attitude d'un prêtre qui a fait son devoir, et répondant à tout, autant que le lui permettait le secret de la direction. On lui fit même subir une sorte d'examen sommaire *ad audiendas confessiones*. L'homme de Dieu se tira très bien de cet examen improvisé, s'exprimant simplement, avec une parfaite lucidité.

« Devant tant d'esprit surnaturel et de science théologique, les juges se déclarèrent pleinement satisfaits, et acquittèrent l'accusé.

« Ce rude coup n'arrêta pas le zèle du Père; aussi de nouveau on chercha à circonvenir l'autorité diocésaine. L'archevêque écrivit lui-même au R. P. Provincial, pour demander le retrait du P. Traub: la chose allait s'exécuter sans bruit, quand ceux qui avaient mené l'affaire colportèrent partout la nouvelle de leur succès.

« Aussitôt, ce fut comme une levée de boucliers pour défendre le Père. En quelques jours les lettres plurent à l'Archevêché, quelques-unes très pressantes. Plusieurs personnes à la tête des œuvres catholiques, menacèrent de donner leur démission, si on ne leur

laissait pas un directeur qui les stimulait et les encourageait dans leur zèle.

« Monseigneur prévint alors la mesure que le R. P. Provincial allait prendre *ad bonum pacis*. Il retira complètement sa demande et fit même des instances pour le maintien du P. Traub. »

Celui-ci, dans un calme silencieux, goûtait l'amertume de ce calice, sans se départir un seul instant de sa confiance en Celui qui le lui avait présenté, et sans cesser de prier pour ceux qui croyaient bien faire.

Cependant cet apostolat si fécond de 24 années en la ville de Bourges touchait à sa fin. — Brisé par la maladie, le corps était prêt pour la dissolution, et l'heure de l'éternelle récompense pour l'âme pouvait sonner.

Au début de 1906, le peu de vigueur qui restait au vaillant ouvrier déclina rapidement, sans que son entourage s'en rendît bien compte, tant le Père faisait d'efforts pour dominer ses crises.

Avait-il le pressentiment du genre de mort que Dieu lui réservait, on serait tenté de le croire en lisant une prière qu'il avait fait imprimer, pour la répandre avec profusion. Cette prière a pour titre: *Testament et dernières volontés de l'âme chrétienne*. J'en détache les passages suivants qui montrent en quelles dispositions le Père ambitionnait de se trouver, au moment où il aurait à *comparaître*, cette fois, devant le souverain Juge.

« O Jésus, j'ignore quand et comment je sortirai de cette vie, et si à ce moment suprême qui décidera de mon éternité, j'aurai le libre usage de mon intelligence et de ma volonté. C'est pourquoi, dès maintenant, je vous offre et je vous consacre mon agonie, unissant, en esprit de pénitence, aux souffrances de votre très sainte Humanité, les dernières douleurs de mon corps et les dernières angoisses de mon âme.

« Confiant dans votre infinie miséricorde, et comptant sur le secours de votre grâce, je veux, ô Jésus, d'une volonté bien délibérée et irrévocable, que le dernier instant de ma vie honore celui de votre mort, que le dernier battement de mon cœur soit encore un acte de foi, d'espérance et d'amour... »

Il avait dit, dans les premiers jours du mois d'octobre, au R. Père Supérieur, alors qu'une voix intérieure l'avertissait de sa fin prochaine: « Si je ne vais pas mieux dans quelques jours, je vous demanderai, peut-être, l'Extrême-Onction! »

L'habitude où l'on était de le voir ainsi languissant ne laissa pas deviner le danger. Le samedi 13 octobre, le P. Traub entendit encore les confessions. Le mardi suivant, 16 octobre, comme un de

ses frères lui demandait, avant midi, s'il avait de quoi appeler, en cas de besoin: « Oh! oui, répondit-il, soyez sans inquiétude, je frapperai sur le plancher, il y a du monde dans la cuisine, et l'on doit venir à 2 h. 1/2. »

A 2 h. 1/2, celui qui entra dans sa chambre, comme il était convenu, crut, en l'apercevant assis dans son fauteuil, qu'il s'était endormi. Il dormait, en effet, mais c'était du dernier sommeil! Il n'y avait plus là que l'enveloppe mortelle. L'âme venait de s'en détacher pour retourner à Dieu.

Le Père Ernest Traub était mort, un mois avant d'entrer dans sa 65^{me} année, les armes à la main, en soldat, et en vrai fils de S. Ignace, sans éclat et sans bruit, n'ayant pour compagnon que Jésus qui vint, sans doute, pour exaucer sa prière, recevoir, à cette heure suprême, le dernier battement de son cœur, et le conduire, Lui-même, en l'assemblée des Saints!

H. LE CHAUFF de Kerguenec, S. J.

APPENDICE.

Documents sur la Compagnie.

(Communiqués par le P. Vivier.) (1)

I. Lettres Patentes de Louis XIV pour l'établissement de la Compagnie dans les deux Amériques.

(L'original des lettres est dans les papiers de la Mission du Canada.).

Juillet 1651.

Louis par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre. A tous présents et advenir, Salut. Considérant les grands travaux que les Pères de la Compagnie de Jésus prennent journellement en l'Amérique septentrionale et méridionale pour gagner à Jésus-Christ les peuples de ces contrées jusques à donner leur vie pour les secourir, et répandre leur sang et souffrir le feu dans ces glorieux emplois. Nous aurions pour pourvoir aucunement à leur subsistance,

1. En ordonnant les archives de la Province le P. Vivier a trouvé sur la Compagnie plusieurs documents qui ne sont pas sans valeur; s'ils ne sont peut-être pas tous inconnus à quelques lecteurs des *Lettres de Jersey*, pour le plus grand nombre cependant ils seront du nouveau et de l'intéressant. Que le P. Vivier veuille bien agréer notre reconnaissance de nous avoir autorisés à les publier.

par arrest de nostre conseil du vingtseptiesme Mars 1647, ordonné que le commis ou receveur général de la traicte de la nouvelle france donneroit ou feroit donner en france chacun an, au supérieur des Missions de cette Compagnie en ladicte nouvelle france, ou à son ordre, pour la nourriture et entretenement des Pères qui travaillent à la conversion des sauvages de ces contrées, la somme de cinq mille livres, mais parce que ladicte somme ne suffit pas dans la continuation généreuse que lesdicts Pères font esdites fonctions, et que d'ailleurs on pouroit à ladvenir faire quelque difficulté au payement de la dicte somme, mesme les troubler en la possession des terres qu'ils ont acheptées, ou qu'on leur a données en l'une et l'autre Amérique, voulans y pourvoir a ladvenir et desirans contribuer autant qu'il nous sera possible a une œuvre si sainte et louable, que celles des dicts Pères de la Compagnie de Jésus, qui n'ont pour but et obiect que l'amour et la gloire de Dieu, et le désir de profiter et assister les pauvres sauvages et les conduire au salut éternel. De l'avis de la Reyne Regente nostre tres honorée dame et Mere, nous avons permis et concédé, et de nostre grace spéciale, pleine puissance, et autorité royalle, permettons et concedons par ces presentes signées de nostre main aux dicts Pères de la Compagnie de Jésus, qui sont residents a present en l'une et l'autre Amerique septentrionale et meridionale et leurs successeurs a ladvenir de pouvoir pescher sur les terres qu'ils ont achetées, ou qu'on leur a données, et dans les endroits et limites qui bornent et qui mouillent les dictes terres, sans qu'aucun autre puisse chasser ou pescher dans l'étendue de leurs dictes terres sans leur permission ny prendre et receuëillir les herbages, et toute autre chose qui se trouvera sur les rives de leur terre par louverture des eaux et des marées, dont en tant que besoing, est, ou seroit nous leur en avons fait et faisons don, par ces présentes, et pour donner moyen aux dicts Pères Jésuistes de continuer leurs saintes œuvres en l'une et lautre Amerique, voulons et nous plaist, qu'ils puissent en vertu de ces présentes s'establir dans toutes les isles, et dans tous les endroicts de la terre ferme, que bon leur semblera; pour y exercer leurs fonctions selon leurs privileges, sans qu'ils y puissent estre troublés en quelque façon et manière que ce soit, et qu'a cette fin ils soient reçeus favorablement et reconnus comme nos fidels suiets; et comme tels qu'ils puissent posseder des terres, et des maisons, et autres choses pour leur subsistance et tout ainsi qu'ils font présentement en cestuy nostre Royaume de france, où ils sont établis, sans qu'ils soyent tenus prendre de nous ny de nos successeurs autres lettres que ces dictes présentes. Voulons en outre

qu'a ladvenir les dicts commis et receveurs ou préposés à la recepte generale de la traicte de la nouvelle france payent annuellement aux dicts Pères Jésuistes, et a leurs successeurs, conformément a l'arrest de nostre dict conseil dudict jour vingt septiesme Mars 1647 la dicte somme de cinq mille livres, en la forme et manière contenüe en iceluy sans aucune diminution quelconque, ny que les dicts Pères Jésuistes soient obligés d'avoir autres lettres, arrêts et déclarations que ces dictes présentes, et ce nonobstant tout règlement fait et à faire par les gouverneurs, leurs lieutenants, et autres officiers qui pourroient estre establis esdicts lieux par nous où nos successeurs, auxquels nous avons pour ce regard dérogé et dérogeons par cesdictes présentes. Si donnons en mandement à tous nos gouverneurs, leurs lieutenants par nous establis esdicts pays et à tous nos officiers et suiets de faire pleinement iouyr et user lesdicts Pères Jésuistes, et leurs successeurs du contenu esdictes présentes sans permettre qu'il y soit aucunement contrevenu, cessant et faisant cesser tous troubles et empechemens au contraire. Car tel est nostre plaisir. Et afin que ce soit chose stable et ferme à tousiours nous avons fait mettre nostre sceel a cesdictes Présentes. Donné à Paris au moys de Juillet l'an de grace mil six cent cinquante et un de nostre Regne le neufviesme.

Relief d'adresse au Parlement sur les lettres d'establissement des Pères Jésuites en L'Amérique.

Louys par la grace de Dieu roy de France et de Navarre. A nos Ames et feaux conseillers les gents tenants nostre cour de Parlement a Paris Salut nostre cher et bien aymé le Père Paul le Jeune de la Compagnie de Jésus, procureur des Missions de la dicte Compagnie en l'Amérique nous a fait remontrer que par nos lettres patentes du moys de Juillet 1651 ci attachées sous le contresceel de nostre chancellerie nous aurions permis auxdicts Pères de ladicte Compagnie de s'establir dans tous les endroicts es Isles et terre ferme en l'Amérique septentrionale et meridionale, avec tous les droicts et privileges, contenus esdictes lettres, et tout ainsy qu'ils font en ce royaume. Mais d'autant que l'adresse ne vous en a esté faite, et que vous pouriés faire difficulté en l'enregistrement d'ycelles, le dit exposant nous a très humblement supplié, luy vouloir accorder nos lettres sur ce necessaires. A ces causes nous vous mandons que vous ayés a proceder a l'enregistrement de nos lettres d'establissement, et du contenu en icelles, faire iouyr et user lesdicts Pères de ladicte compagnie pleinement et paisiblement, selon leurs

formes et teneur, nonobstant que l'adresse ne vous en ait esté faite, dont nous les avons relevé et relevons par ces présentes. Car tel est nostre Plaisir. Donné à Paris l'onzième iour de Mars, lan de grace mil six cent cinquante huict, et de notre Regne le quinzième.

II. Idées du P. Charles Cahier sur l'enseignement dans la Compagnie.

J'ai passé plusieurs années sans trop songer que la vocation d'un Jésuite, l'établissement du règne de Dieu chez autrui, avait une application toute spéciale dans la manière dont il nous convient de faire la classe. Cependant, j'en avais entendu parler plus d'une fois, je le disais d'une certaine façon aux autres, dans l'occasion, je savais qu'il avait été dit autrefois parmi nous que le Paraguay d'un professeur était sa classe, que même, comme dit Jouvency : *Puerilem institutionem, mundi renovationem esse*, etc; enfin cent autres choses de ce genre me fussent venues sur les lèvres au besoin. J'ajoute que j'en tirais en pratique certaines conclusions qui faisaient revenir assez fréquemment dans mes leçons des réflexions sérieuses et chrétiennes même; et si quelqu'un pensait qu'il se pourrait bien faire que je n'aie pas mis d'intérêt à cette partie des devoirs d'un Jésuite, je dirais encore que je lisais volontiers les livres écrits à ce sujet lorsqu'il m'en tombait sous la main. J'avais ainsi consulté avec plaisir le *Parœnesis...* de Sacchini, etc...

J'insiste sur ce point, parce qu'il pourrait ne pas paraître étrange à celui qui supposerait en moi un véritable oubli de ces objets importants qu'enfin, avec les moyens que nous offre à chaque instant la Compagnie, j'eusse un jour ouvert les yeux, sur une partie aussi sérieuse du devoir d'un professeur religieux. Mais mon but, en écrivant ceci, est précisément de faire voir, que tout en ayant cru, durant quelque temps, remplir mon devoir d'une manière suffisante à ce sujet, je me suis trouvé un jour fort en arrière, et très surpris d'avoir si peu fait auprès de ce que j'ai senti qu'il y avait à faire. Si quelque autre, à cette occasion, pouvait éprouver les mêmes impressions et ouvrir les yeux comme moi, je m'estimerais heureux de lui avoir évité d'en faire si tard l'expérience. Quoi qu'il en soit, voici comment j'ai commencé à penser de la sorte.

Un coup d'œil, vous savez à quelle occasion, sur les étonnantes conséquences qu'avait eues autrefois l'éducation donnée par nos pères; la considération des efforts qu'ont faits dès lors les ennemis de la religion pour les empêcher d'enseigner, prétendant par là ruiner l'Eglise; tout cela m'a fait reconnaître que les professeurs de la Compagnie enseignaient à coup sûr de manière à désoler l'impiété et à former tout de bon des chrétiens. J'ai compris que

l'ardeur même des gens de bien pour nos classes, là même et dans des temps où l'éducation n'était pas, du reste, la propriété exclusive de l'impiété, annonçait qu'ils en attendaient autre chose que l'absence des doctrines pernicieuses et des mauvais principes, que d'ailleurs, S. Ignace en faisant passer par la régence ceux qu'il destinait au salut des âmes, avait assurément en vue autre chose que de donner à la jeunesse des professeurs gens de bien, et seulement chrétiens; que le devoir strict d'un honnête homme chargé de l'enseignement, étant, sans aucun doute, de faire régulièrement des instructions à ses élèves sur les vérités de la foi, et de les faire avec zèle; puis, en outre, sous peine d'être un chrétien d'assez mauvais aloi, de rappeler dans l'occasion la pensée du ciel et de nos obligations envers Dieu, j'ai compris, dis-je, tout autrement que par le passé, qu'il devait y avoir quelque chose encore à faire au delà pour un maître appelé à travailler au salut des âmes et qui prétend y préluder dans sa chaire de régent; qu'il ne se pouvait donc point faire que tout se bornât là pour nous, même en rigueur de devoir, si nous prétendions répondre à notre vocation, à nos règles, à l'idée qu'on se forme à bon droit de nous, d'après la connaissance de ce qui a été fait autrefois par les nôtres, etc.; que les lettres n'étaient vraiment en nos mains qu'une industrie pour s'emparer des âmes et y introduire Notre-Seigneur; qu'un professeur de la Compagnie n'était qu'un prédicateur déguisé comme les missionnaires mathématiciens et mandarins de la Chine; et que les études, pour être fort importantes au scholastique, n'étaient pourtant rien au prix du reste, etc.

Là-dessus, Dieu merci, j'ai vu sous un nouveau jour le ministère que j'avais à remplir, et ce qu'il m'avait semblé y faire de bon jusqu'alors me parut énormément mesquin comparé à une fin si haute et au modèle dont je me formais l'idée. Changeant d'idées, je changeai de conduite, et je m'occupai comme d'une affaire sérieuse de ce qui n'avait occupé dans ma façon de professer qu'une place comme secondaire. Voici ce que j'y ai gagné: — affection pour les écoliers, qui s'est glissée dans mon cœur à la suite de la manière dont je m'étais mis à les envisager; — patience assez facile et qui m'a fait supporter cent choses que je n'eusse pas laissées passer auparavant, mais qui n'eussent peut-être mené alors qu'à me faire voir le bout de mon autorité. Il me paraît aujourd'hui comprendre fort bien que bien des défauts, assez désagréables du reste, et assez mortifiants pour le professeur, ne sont pas aussi coupables que j'en aurais jugé avant, à les mesurer parce que j'en ressentais de peine, et je touche au doigt, chaque jour, l'analogie

bien étroite qui établit une véritable parenté entre cent fautes des enfants, et celles que Dieu me passe, et que je me suis moi-même si souvent passées. Je laisse donc échapper bien des petites affaires dont j'aurais fait autrefois grand bruit, sans autre fruit que d'effaroucher mes élèves et de me chiffonner le cœur.

Du reste, les choses n'en vont pas plus mal par suite de cette tolérance. Loin de là, il s'est fait depuis lors une sorte d'enchantement dans ma classe, et bien qu'elle ne soit pas la chose du monde la plus divertissante, ni en soi, ni par les circonstances qui s'y joignent cette année pour moi, il est surprenant combien promptement et à quel degré j'ai acquis ainsi quelque chose d'une véritable autorité qui donne un tout autre poids à mes paroles. J'ai même vu telle rencontre, où la haute lutte n'eût produit rien de bon, tandis qu'une condescendance que jamais peut-être je n'eusse adoptée ces années passées, m'a conduit à bout d'un compromis assez glissant, et m'en a fait sortir à l'avantage d'un de mes écoliers, et de mon autorité à moi-même, tout à la fois.

Dès lors, aussi, il m'a été beaucoup plus facile que je ne l'aurais pu croire, de me conserver la pensée de Dieu dans le cœur pendant que j'enseigne, et parmi les petites crises qui se rencontrent parfois. J'ajoute, ce qu'on jugera du reste aisément, que l'esprit de mes écoliers reçoit avec une facilité qui me surprend moi-même, et mes instructions, et les réflexions que je n'eusse pas cru à propos peut-être de leur suggérer précédemment. Je leur trouve même, à ce sujet, une sorte de capacité qui n'est sûrement que la droiture d'un cœur naturellement chrétien, lorsque s'y présente une pensée vraie que Dieu accompagne de sa grâce. J'éprouve, en même temps, d'une manière sensible, la grâce de la vocation qui demande de moi cette manière d'agir, et me la facilite à la fois. Enfin moins de punitions, plus de progrès, une affection mutuelle assez réelle malgré les petits nuages des mauvais jours, voilà ce que je recueille de mon essai, presque à chaque classe.

Depuis ces réflexions aussi, j'ai aperçu tout autre chose que jamais dans les instructions qui nous ont été laissées sur ce point par nos pères. Jouvency, par exemple, tout succinct qu'il est, renferme une quantité de préceptes singulièrement substantiels, et qui peuvent donner lieu à bien des réflexions. Mais, à part ce qu'il en dit, voici un moyen qui m'a semblé important, j'ai presque dit nécessaire, et dont j'ai retiré, je crois, des fruits réels déjà, en peu de temps.

Quelque bonnes et solides que puissent être des réflexions suggérées çà et là selon l'occasion, leur diversité et leur manque d'ensemble rend bien fugitive leur impression sur des têtes légères

et dissipées. Sans m'interdire donc ce que les occurrences amènent de bonnes pensées à placer dans les leçons, j'ai cru que, comme il m'avait paru utile de le faire pour l'enseignement lui-même, il était important ici d'avoir comme un petit plan caché dont la clé demeure entre les mains du maître, mais dont l'action est plus forte sur les élèves que ne le croira peut-être celui qui n'en aura point fait l'essai. On a en vue un petit ensemble d'idées dont on a combiné à part soi l'enchaînement et l'unité, et tandis que les enfants n'y songent point, on dépose chaque jour une nouvelle pierre qui prend place ainsi à l'insu même de celui qui la reçoit, à côté des autres déposées déjà pour l'attendre. Les matériaux s'assemblent et s'arrangent avec le temps, des applications un peu éloignées, si l'on veut, mais réelles, faites tout de bon et avec plus de force, dans les instructions, cimentent tout cela et il s'élèvera doucement, mais solidement, un petit édifice complet, dont la forme entière ne se démasque qu'après des mois, par des exhortations qui trouvent tout préparé et ne peuvent guère manquer de frapper une empreinte durable. Les enfants se trouvent avoir des idées complètes sans des traités complets qu'ils n'eussent point écoutés, peut-être, et probablement pas retenus, mais on savait ce que l'on voulait faire, on en poussait l'achèvement chaque jour par un travail imperceptible, on se rendait compte à soi-même du progrès (devant Dieu et dans un petit examen après la classe); on savait ce que l'on avait à dire, et on y mettait plus d'intérêt par là même; on en mesurait l'avancement, et, de la sorte, on ne pouvait pas oublier son point de mire; on voilait, on retournait chaque pensée sous diverses formes, et peu à peu tout s'est trouvé construit, pour la vie, peut-être. Les élèves s'aperçussent-ils de cette opiniâtreté à revenir à la charge, ils ne s'effaroucheront pas, tout au plus souriront-ils en voyant parfois arriver d'un peu loin l'idée fixe du professeur; et tout ira cependant son train.

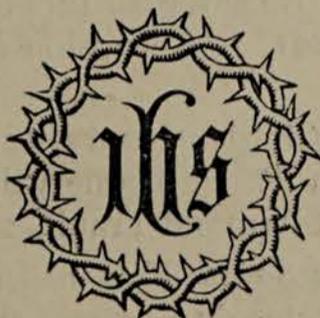


TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Année 1908.

ALASKA. — P. R. Camille : lettres, 78 ; sa mort, 86. — P. Joseph Bernard : apostolat en Alaska, 88, 212.

ANGLETERRE. — Cinquantaine du R. P. G. Longhaye, à Canterbury, 115.

CHINE : MISSION DU KIANG-NAN. — 1^o *Autour du Scolasticat.* P. Guimbretière : Décret impérial en faveur des chrétiens, 3. — P. R. Hamon : Les nouveaux missionnaires au collège de Zi-ka-wei, 6 ; — l'anniversaire de naissance d'un missionnaire, 7 ; — la Sainte-Enfance, 14. — P. E. Beaucé : Visite à Zi-ka-wei et lettre de l'Inspecteur des Ecoles, 9. — Distribution des Prix au collège St-Ignace, 12. — A « l'Aurore », 13. — P. Allain : Changements à l'«Aurore», — A l'orphelinat de Zi-ka-wei, 13. — P. Haouisée : Une victime des idées nouvelles, 15. — Voleurs chinois, 17. — P. de Bodman : La lutte contre l'opium, 18. — Géographie de l'empire de Chine, du P. L. Richard, 19. — P. Tschepe : Visite à un descendant de Confucius, 21. — Apostolat près des Européens de Chang-hai, 129. — Visiteurs à Zi-ka-wei, 130. — Au chantier de l'église de Zi-ka-wei, 132. — P. Roberfroid : L'apostolat par l'éducation, 136. — P. Chevestrier : La jeunesse catholique à Chang-hai, 140. — Questions d'un païen sur la religion, 143. — Un coup de vent, 144.

2^o *A travers le Kiang-sou.* P. J. Ducoux : Pendant le choléra, 22. — P. Van Dosselaere : Un baptême en barque, 36 ; — catéchuménat des Ames du Purgatoire, 37. — P. de Bodman : Une journée au catéchuménat de Sainte-Agnès, 40 ; — des catéchistes ! 43. — P. Bastard : Bâtitseur au Siu-tchéou-fou, 48. — P. Speranza : Progrès au Tchang-tcheou-fou, 51. — P. Pierre : Cinquantenaire de Lourdes au Pou-tong, 144. — P. Poirier : L'Apostolat au Pou-tong, 146. — P. E. Beaucé : Fête du 24 mai à Zô-sè, 151. — P. Gast : Ministère à Hai-men, 152. — P. Hermand : Débuts dans le Kading-yen, 153.

3^o *A travers le Ngan-hoei.* P. Tosten : Dans le Nord du Ngan-king-fou, 51. — P. Mouton : Alerte à Ou-yuen, 60 ; — P. de Lapparent : De Chang-hai à Ou-yuen, 61 ; dans le Far-West, 164. — P. G. Gilbert : Mouvement révolutionnaire, 73 ; — patience des Chrétiens, 73 ; — le premier de l'an chinois, 74 ; — baptêmes d'adultes et d'enfants, 178. — P. Dannic : L'abondance après la famine, 77. — P. Lémour : Vandalisme à Yang-liou-wan, 157. — P. Bizeul : L'enfant en Chine, 179.

DANEMARK. — Première communion de la princesse Marguerite dans la chapelle de notre collège de Charlottenlund, 221.

FRANCE. — L'œuvre des Italiens à Paris, 95. — L'union des Retraites-Régionales, 114.

JAPON. — Voyage du P. Boucher au Japon, 195. — Voyage du P. Dahlmann de Rome à Chang-hai, 201. — Réception des Missionnaires du Japon à Zi-ka-wei, 205.

NÉCROLOGIE. — Le P. Charles Noury, 121. — Le F. Gustave Arbouin, 226. — Derniers moments du R. P. Damerval, 227. — Le R. P. Jean-Marie Louail, 229. — Le R. P. Ernest-Armand Traub, 239.

VARIA. *Congrégations de la Sainte Vierge* : Indult pour les Congrégations des collèges exilés, 224 ; — actes du Congrès d'Enghien, 225. — *Documents sur la Compagnie* (communiqués par le P. Vivier) : Lettres Patentes de Louis XIV pour l'établissement de la Compagnie dans les deux Amériques, 251. — Idées du P. Charles Cahier sur l'enseignement, 254.